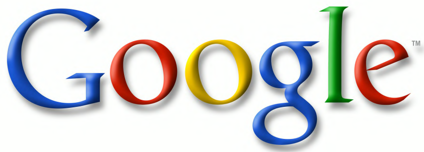




LES

# FRANÇAIS EN RUSSIE

---

2e SÉRIE IN-8°



La vue de l'ennemi rappelait instinctivement autour des aigles les déplorables débris de la grande armée.

LES

# FRANÇAIS

## EN RUSSIE

SOUVENIRS

DE LA CAMPAGNE DE 1812

ET DE DEUX ANS DE CAPTIVITÉ EN RUSSIE

PAR J.-J.-E. ROY

NOUVELLE ÉDITION



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXXXVI

Nous avons publié sous ces titres : *Les Français en Égypte*, et *Les Français en Espagne*, des souvenirs de nos guerres dans ces contrées, souvenirs que nous avions recueillis de la bouche d'un officier qui avait pris part à ces expéditions.

Nous publions aujourd'hui sous le titre : *Les Français en Russie*, des souvenirs de la mémorable campagne de 1812 et de la captivité des soldats français en Russie. Ces renseignements nous ont été fournis par un témoin oculaire, le docteur M..., médecin militaire, attaché à la grande armée pendant cette expédition. Les récits du docteur étaient d'autant plus intéressants, qu'ils n'avaient d'autre prétention que de retracer avec vérité et simplicité les faits qu'il avait vus, et auxquels il avait pris part, quoique cette part fût bien minime, nous disait-il modestement, *quorum pars parva fui*. Et d'ailleurs, n'est-on pas toujours sûr d'intéresser quand on retrace l'histoire de cette époque glorieuse et funeste commencée par des exploits héroïques, et terminée par les plus épouvantables désastres? Cinquante-trois ans nous séparent de ces grands et

terribles événements, et cependant leur souvenir nous émeut et nous touche encore comme au lendemain du jour où ils se sont accomplis. Une circonstance vient de plus leur donner aujourd'hui un intérêt tout nouveau et, pour ainsi dire, d'actualité : c'est la guerre que la France vient de soutenir contre la Russie. On aime à comparer les héros de Smolensk et de la Moskova avec les héros de l'Alma et d'Inkermann, et l'on est fier de trouver dans les vainqueurs de Sébastopol les vengeurs des désastres de la Bérésina.

Les appréciations du docteur M... sur les mœurs et les usages des Russes, sur l'esclavage et ses effets, sur la religion de l'Église soi-disant *orthodoxe,* nous ont paru empreintes de justice et d'impartialité; et cette partie de son récit ne sera pas, nous l'espérons, la moins intéressante pour les lecteurs.

---

# LES FRANÇAIS
# EN RUSSIE

## CHAPITRE I

**Situation politique de la France et des grands États de l'Europe au commencement de 1812. — Préparatifs de guerre. — Marche de la grande armée à travers l'Allemagne. — Départ de Napoléon pour l'armée. — Son arrivée à Dresde. — Arrivée à Kœnigsberg. — Je rejoins l'armée. — Remarques sur l'immensité des convois et sur la composition de l'armée. — Proclamation de l'empereur. — Passage du Niémen. — Impression que j'éprouve. — Réflexions. — L'ambition d'un gouvernement plus dangereuse que l'ambition d'un homme. — Testament de Pierre Ier.**

Avant d'esquisser les événements les plus mémorables de cette campagne de 1812, il est indispensable d'exposer en peu de mots la situation politique des grands États de l'Europe au commencement de cette même année.

La France était alors à l'apogée de sa gloire et de sa puissance. Son empire était presque aussi étendu que celui de Charlemagne, et ceux des peuples de

l'Europe qui n'obéissaient pas directement à ses lois étaient soumis à son influence. L'Angleterre seule, grâce à sa position insulaire, était restée indépendante; mais si Napoléon ne pouvait l'atteindre par les armes, il la menaçait d'une ruine prochaine en détruisant son commerce au moyen du blocus continental. Cette mesure, du reste, ne fatiguait pas moins les alliés de la France que la nation même contre qui elle était prise, et le gouvernement anglais, fidèle à un système qui était pour lui une question d'existence, voyait avec satisfaction ces dispositions de nos alliés, et s'apprêtait à en profiter dès qu'une occasion favorable se présenterait. L'Espagne lui servait de point d'appui; les ressources stratégiques de cette contrée, le courage exalté de ses habitants, balançaient la fortune de Napoléon en absorbant l'énergie de ses armées. L'Autriche respirait à la faveur d'une alliance qui couvrait sa faiblesse; elle comptait s'en faire un titre pour réparer quelques-unes de ses pertes si le sort des armes restait favorable à Napoléon, et le sacrifier aux intérêts de sa politique dans le cas où des revers auraient frappé l'époux de Marie-Louise.

La Prusse, réduite à une armée de quarante mille hommes, était forcée d'embrasser la cause dont le triomphe l'humiliait; cette puissance avait à craindre, si la Russie prenait l'offensive, de voir ses provinces envahies devenir le théâtre d'une lutte menaçante; son rôle désormais consistait à suivre fatalement le parti du vainqueur.

La France, dont le motif avoué était l'abaissement de l'Angleterre, ne pouvait arriver à ce résultat sans s'arroger en Europe un pouvoir dictatorial qui blessait les souverains dans leur orgueil et les peuples dans leurs intérêts les plus essentiels. L'incorporation du Hanovre au royaume de Westphalie; la cession de Francfort et de son territoire au prince-primat de la confédération du Rhin, et par substitution à Eugène de Beauharnais; la réunion à l'empire français du Brabant hollandais, de la Zélande et d'une partie de la Gueldre; celle des pays situés sur les côtes de la mer du Nord, avec Brême et Hambourg, le duché de Lauenbourg et Lubeck : telles furent, dans le cours de 1810, les acquisitions que Napoléon avait jugées nécessaires, mais qui, par leur position excentrique, privaient la France de cette unité homogène qui fait sa force et sa sécurité.

Ces divers envahissements s'étaient opérés sans qu'aucune puissance continentale osât élever la moindre réclamation; cela se conçoit par suite de l'affaiblissement de celles qui auraient pu protester; mais la Russie n'était point dans ce cas, et cependant elle parut voir sans trop d'inquiétude cet agrandissement de l'empire français vers le nord. Il est vrai qu'en même temps elle venait elle-même de s'emparer de la Finlande et de la réunir à ses États, sans que la France en eût témoigné ni surprise ni mécontentement. Seulement, comme les États héréditaires du duc d'Oldenbourg, beau-frère d'Alexandre I^er^;

s'étaient trouvés englobés dans les provinces baltiques récemment incorporées au territoire français, l'empereur de Russie se plaignit d'une mesure *qui portait atteinte à ses relations amicales avec Napoléon*. Ces représentations furent vaines, et ce fut autour de ce point d'une si faible importance que la politique russe eut l'art de rattacher ses autres griefs: dès lors on put prévoir une rupture prochaine.

Au commencement de 1812, on ne doutait plus en France de la guerre avec la Russie; on achevait de remonter la cavalerie et l'artillerie, et de mettre les corps au complet; on rappelait quelques troupes d'Espagne; on réunissait les troupes françaises et alliées en corps d'armée, qu'on dirigeait ensuite vers la Vistule. La garde quitta Paris dans les premiers jours de mars pour prendre la même direction.

Tandis que ces troupes traversaient l'Allemagne pour se rendre à leurs destinations, Napoléon faisait signer à l'Autriche et à la Prusse des traités d'alliance offensive et défensive dirigés contre la Russie : par le premier, la France et l'Autriche se garantissaient réciproquement l'intégrité de leurs possessions, et garantissaient aussi l'intégrité de la Porte Ottomane en Europe; elles s'engageaient à se fournir mutuellement, dans le cas où elles seraient attaquées ou menacées, un secours de trente mille hommes. Par le second, la Prusse s'engageait à fournir un nombre à peu près égal de troupes.

L'Europe entière semblait devoir prendre part à la lutte qui allait s'engager. Napoléon disposait en maître de tous les pays qui composaient l'empire français [1], de ceux qui formaient la confédération du Rhin, de l'Italie, de l'Illyrie, de la Dalmatie et du grand-duché de Varsovie. L'Autriche, la Prusse, la Suisse et le Danemark étaient ses alliés. La coopération de la Turquie, alors en guerre avec la Russie, lui semblait assurée; il espérait obtenir celle de la Suède en lui promettant le recouvrement de la Finlande, et avec l'aide de Bernadotte, son ancien compagnon d'armes, récemment élu prince royal de Suède.

La Russie n'avait point d'allié ostensible; mais elle comptait sur l'Angleterre, toujours disposée à secourir puissamment tous les ennemis de Napoléon; elle négociait avec la Turquie une paix qu'elle espérait acheter par quelques sacrifices, et se flattait de contracter une alliance avec la Suède en mettant à profit la jalousie qui existait entre Bernadotte et Napoléon, et en promettant de dédommager la Suède de la perte de la Finlande par l'adjonction de la Norwège. En effet, le 24 mars, ce traité fut conclu avec Bernadotte, qui, oubliant l'origine de sa gloire et foulant aux pieds le souvenir de sa première patrie, s'engageait à combattre contre nous. Plus tard, la Russie parvint aussi, par le traité de Bucharest, à

[1] L'empire français comptait alors cent trente départements, répartis en trente-deux divisions militaires, depuis Rome jusqu'à Hambourg.

faire sa paix avec la Turquie; ce qui lui rendit disponible l'armée occupée dans la guerre contre cette puissance.

Pendant les mois d'avril et de mai, cinq cent mille Français et alliés sillonnaient l'Europe dans tous les sens pour aller se réunir sur les bords de la Vistule. Dans les premiers jours de juin, l'armée entière avait dépassé ce fleuve. Elle se composait de treize corps, y compris les deux corps auxiliaires autrichien et prussien. Le premier était stationné en Galicie, dans les environs de Lemberg; le second, dans la vieille Prusse, sur la rive gauche du Niémen; les autres corps occupaient la rive droite de la Vistule, depuis la Galicie jusqu'à la mer Baltique.

Le 9 mai 1812, Napoléon partit de Saint-Cloud pour se rendre à l'armée; il se dirigea d'abord sur Mayence et de là sur Dresde, où il avait donné rendez-vous à plusieurs souverains. Ce trajet de Paris à Dresde fut une véritable marche triomphale. L'empereur d'Autriche, plusieurs rois et une foule de princes accoururent sur son passage.

« Là, dit un témoin oculaire, il était au centre de l'Allemagne, lui montrant son épouse, la fille des césars, assise à ses côtés. Des peuples entiers s'étaient déplacés pour se précipiter sur ses pas; riches et pauvres, nobles comme plébéiens, amis et ennemis, tous accouraient. On voyait leur foule curieuse, attentive, se presser dans les rues, sur les routes, dans les places publiques; ils passaient des jours, des

nuits entières, les yeux fixés sur la porte et sur les fenêtres de son palais. Ce n'est point sa couronne, son rang, le luxe de sa cour, c'est lui seul qu'ils viennent contempler; c'est un souvenir de ses traits qu'ils cherchent à recueillir : ils veulent pouvoir dire à leurs compatriotes, à leurs descendants moins heureux, qu'ils ont vu Napoléon [1]. »

Les princes ne paraissaient pas moins empressés que leurs peuples, et, pendant dix jours qu'il resta à Dresde, au milieu des fêtes et des réjouissances, il reçut des souverains alliés les témoignages du dévouement le plus absolu. Tous ces hommages adressés à la puissance n'étaient que l'effet de la crainte; quand l'hiver eût frappé cette magnifique armée, instrument de cette puissance, les haines se manifestèrent avec d'autant plus d'énergie qu'elles avaient été plus longtemps comprimées.

Napoléon quitta Dresde le 28 mai, traversa l'Oder à Glogau, passa à Posen, à Thorn, s'arrêta quelques jours à Dantzig, et vint établir son quartier général à Kœnigsberg, le 12 juin.

Ce fut à cette époque que je rejoignis l'armée. J'étais attaché provisoirement au corps d'état-major général commandé par le maréchal Berthier, prince de Neuchâtel. Cette position me mettait à même de voir de près les hommes et les choses et de pouvoir suivre avec exactitude toutes les péripéties du grand

[1] Le général comte de Ségur, *Histoire de Napoléon et de la grande armée pendant l'an* 1812, t. Ier, p. 100.

drame qui était sur le point de commencer. — Je pris d'abord des notes journalières avec exactitude; mais bientôt les occupations multipliées de ma profession ne me permirent pas de continuer mon journal, et je l'ai d'autant moins regretté que ce que j'avais recueilli fut perdu pendant la retraite avec mes autres papiers. Je n'ai donc, pour écrire aujourd'hui ces événements déjà si éloignés, que des souvenirs; mais ces souvenirs sont exacts quant aux faits principaux, et si le temps en a effacé quelque chose, ce ne sont que des détails insignifiants et sans aucune importance.

Ce qui m'avait le plus frappé après avoir passé le Rhin, c'était l'immense quantité de convois de vivres et d'équipages militaires qui encombraient les routes conduisant à l'armée; non seulement les routes, mais les rivières navigables, telles que la Vistule, le Frisch-Gaff, la Prégel et le canal de communication de cette rivière avec le Niémen, étaient couvertes de bateaux chargés de vivres et de matériel de guerre. Ces formidables approvisionnements avaient quelque chose d'effrayant, car d'une part ils annonçaient la masse énorme de troupes qu'ils étaient destinés à alimenter, et de l'autre la stérilité du pays où cette lutte gigantesque allait s'engager.

Une autre remarque peu rassurante que je fis aussi après avoir rejoint l'armée, et quand j'eus pris connaissance des divers éléments dont elle était composée, c'était le petit nombre de Français qui s'y trou-

vaient relativement à celui des étrangers. En effet, sur cinq cent mille hommes environ qui allaient pénétrer en Russie, les deux cinquièmes au plus étaient Français. Parmi les trois cent mille étrangers dont se composait le reste de l'armée, les Polonais seuls, excités par l'espoir du rétablissement de leur patrie et par le désir de venger tant de sanglants outrages qu'ils avaient reçus des Russes, entreprenaient cette guerre avec plus d'ardeur même et plus d'enthousiasme que les Français.

Les Prussiens se voyaient avec douleur rangés sous les bannières d'un homme qui leur avait fait tant de mal, avait si cruellement blessé leur orgueil national, et les tenait dans une véritable servitude; ils savaient qu'une nécessité impérieuse avait forcé leur roi à s'allier avec lui; aussi le lien qui les unissait à nous ne leur paraissait-il devoir durer que le moins longtemps possible, tout au plus autant que la cause qui l'avait formé.

Les Autrichiens, après avoir lutté vingt ans contre la France, rougissaient d'être rangés parmi ses auxiliaires, et en murmuraient hautement. La politique, qui fait taire les passions, avait dicté les résolutions de leur cabinet, ainsi que la suite le prouva.

Quant aux militaires des autres nations, Allemands, Italiens, Hollandais, Dalmates, Espagnols, bon nombre d'entre eux ne déguisaient pas leur mécontentement; mais toutes ces troupes, pliées depuis longtemps à la discipline française, n'en étaient pas

moins disposées à faire leur devoir, quelle que fût l'opinion dont elles étaient animées.

Pendant son séjour à Kœnigsberg, Napoléon passa en revue une partie de son armée; il se rendit ensuite à Gumbinnen, où il reçut une dépêche de Lauriston, son ambassadeur auprès de la cour de Russie, qui l'informait qu'Alexandre avait refusé de le recevoir à Wilna, où Napoléon l'avait envoyé pour essayer une dernière tentative de rapprochement. La rupture était désormais consommée. Le lendemain, à son arrivée à Wilkowisky, Napoléon adressa à son armée la proclamation suivante, qui tint lieu de déclaration de guerre à la Russie.

« De notre quartier général de Wilkowisky, 22 juin 1812.

« Soldats, la seconde guerre de Pologne est com-
« mencée; la première s'est terminée à Friedland et
« à Tilsit : à Tilsit, la Russie a juré éternelle alliance
« à la France et guerre à l'Angleterre; elle viole au-
« jourd'hui ses serments; elle ne veut donner aucune
« explication de son étrange conduite que les aigles
« françaises n'aient repassé le Rhin, laissant par là
« nos alliés à sa discrétion. La Russie est entraînée
« par la fatalité! ses destins doivent s'accomplir!
« Nous croirait-elle dégénérés? Ne serions-nous plus
« les soldats d'Austerlitz? Elle nous place entre le
« déshonneur et la guerre : le choix ne saurait être
« douteux, marchons donc en avant! passons le
« Niémen! portons la guerre sur son territoire! La

« seconde guerre de Pologne sera glorieuse aux « armes françaises comme la première; mais la paix « que nous conclurons portera avec elle sa garantie, « et mettra un terme à cette orgueilleuse influence « que la Russie a exercée depuis cinquante ans sur « les affaires de l'Europe. »

Cette proclamation, sur le ton prophétique de celles qu'il avait coutume de publier à l'ouverture de ses campagnes, et dont les prédictions s'étaient presque toujours réalisées, devait cette fois recevoir un cruel et terrible démenti.

Tous les corps qui composaient l'armée reçurent l'ordre de presser leur marche vers la frontière russe, c'est-à-dire vers le Niémen. Napoléon lui-même quitta Wilkowisky dans la nuit du 22 au 23 juin, et vint établir son quartier général au hameau de Nogarisky, à une lieue et demie de Kowno. Le jour n'avait pas encore paru, que déjà il parcourait la rive gauche du Niémen, dans les environs de Kowno, et ordonnait la construction de trois ponts à une demi-lieue au-dessus du village d'Alexioten, situé vis-à-vis de cette ville.

La construction de ces ponts ne commença qu'à neuf heures du soir, afin de dérober autant que possible à l'ennemi la connaissance de cette importante opération. A minuit les travaux étaient terminés, et l'armée se mit aussitôt en mouvement pour pénétrer sur le territoire russe.

Les nuits sont courtes dans cette saison, et même à cette latitude on peut dire qu'il n'y a pas de nuit complète, car le crépuscule et l'aurore se rejoignent; à deux heures du matin il faisait grand jour. A ce moment j'arrivai sur le bord du fleuve, et le spectacle le plus imposant s'offrit à ma vue.

A trois cents pas du fleuve, sur le point le plus élevé, on apercevait la tente de l'empereur. Autour d'elle toutes les collines, leurs pentes, les vallées étaient couvertes d'hommes et de chevaux. Dès que la terre eût présenté au soleil toutes ces masses mobiles, revêtues d'armes étincelantes, le signal fut donné, et aussitôt cette multitude commença à s'écouler en trois colonnes vers les trois ponts. On les voyait serpenter en descendant la courte plaine qui les séparait du Niémen, s'en rapprocher, gagner les trois passages, s'allonger et se rétrécir pour les traverser, et atteindre enfin ce sol étranger, qu'elles devaient bientôt couvrir de leurs vastes débris.

Napoléon, du haut de la colline où était placée sa tente, contemplait ce spectacle à l'aide de sa lorgnette, qu'il tenait de la main droite, tandis que son bras gauche était replié derrière son dos un peu voûté: attitude qui lui était familière, et qu'on retrouve dans une foule de portraits de ce prince. La vue de cette belle armée, la facilité avec laquelle elle franchissait la frontière, sans que l'ennemi parût songer à faire la moindre résistance, lui causaient une joie qui se peignait sur son visage, ordinaire-

ment impassible. On l'entendit même plusieurs fois fredonner le nouvel air de Roland que jouait la musique de la garde [1]. Enfin, quand un certain nombre de régiments eurent franchi le fleuve, il descendit et voulut aussi poser le pied sur le territoire russe. Après avoir traversé le pont, il se tint quelque temps sur le bord du fleuve, encourageant les soldats de ses regards. Tous le saluèrent avec enthousiasme de leurs cris accoutumés. Puis, le passage effectué, il se dirigea avec sa garde vers Kowno.

Aucune parole ne pourrait rendre l'impression que me fit éprouver l'aspect de cette foule innombrable de guerriers s'avançant insouciants et joyeux dans ces plaines sans bornes de la Russie. Je me reportais aux souvenirs des croisades, malgré la différence du but et de la direction de la guerre actuelle; d'autres fois je me demandais si le mouvement immense que j'avais sous les yeux n'était pas la contre-partie de ces grandes émigrations qui jadis étaient venues de l'Orient et du Nord envahir le midi et l'occident de l'Europe. Mais ici encore la réflexion détruisait bientôt cette illusion; car si le climat et les riches productions des contrées du Midi conviennent aux hommes du Nord et les ont de tout temps attirés, la température glaciale et la stérilité des régions septentrionales sont contraires à la nature des hommes du Midi, et suffisent pour les garantir de l'invasion de

Où vont tous ces preux chevaliers,
L'honneur et l'espoir de la France? etc.

ces derniers. Restait donc le but pur et simple de cette guerre, annoncé par l'empereur Napoléon dans sa proclamation, c'est-à-dire « mettre un terme à l'influence exercée depuis cinquante ans par la Russie sur les affaires de l'Europe ». — Mais l'Europe ne s'alarmait pas alors de cette influence de la Russie; elle redoutait davantage l'ambition de Napoléon, et elle applaudit plus tard au non-succès de cette expédition, qui fut une des causes de la chute de l'empereur, et servit à étendre d'une manière inouïe la prépondérance de la Russie en Europe et en Asie. On ne réfléchit pas alors que l'ambition d'un seul homme est moins dangereuse que l'ambition d'un gouvernement, d'une nation. La chute ou la mort du conquérant amène ordinairement la chute de ses projets et l'annulation de ses conquêtes : voyez Alexandre, Charlemagne, Gengiskan, Napoléon. Mais quand un gouvernement, quand un peuple a conçu ces vastes projets d'agrandissement et de domination qui dépassent la portée d'une vie d'homme, il les poursuit avec persévérance, par tous les moyens possibles, à travers les années et les siècles, employant tour à tour, et selon les circonstances, la ruse ou la force, la diplomatie ou l'épée. Rome, dès sa naissance, a rêvé la conquête du monde [1], et, monarchie ou république, gouvernée par des consuls et par des empereurs, elle poursuit ce but

[1] *Tu regere imperio populos, Romane, memento!*
VIRGILE, *Énéide.*

sans relâche, sans se décourager, jusqu'à ce qu'elle l'ait atteint.

Au commencement du XVIIIe siècle, quand le règne de Louis XIV, déjà à son déclin, jetait encore un reflet de gloire qui resplendissait sur toute l'Europe, la Russie était, pour ainsi dire, ignorée, et le génie de Pierre le Grand commençait à la tirer de l'obscurité et de la barbarie. La vie de cet homme extraordinaire fut consacrée non pas à rendre son peuple conquérant, mais à le préparer aux conquêtes de l'avenir; et pour que ses successeurs ne se méprissent pas sur ses intentions, il les consigna dans un testament politique, dont l'exécution se poursuit avec persévérance et sans relâche depuis cent cinquante ans[1].

[1] On donne le nom de *testament politique* de Pierre Ier au plan que ce prince avait conçu pour l'agrandissement de son empire, et qui se trouve longuement expliqué dans un ouvrage composé sur des documents authentiques recueillis par les agents du ministère des affaires étrangères. Si l'on suit la marche de la politique russe depuis ce monarque, on reconnaîtra que le cabinet de Saint-Pétersbourg n'a point changé de maître. En voici quelques articles:

« Ne rien négliger pour donner à la nation russe les formes et les « usages européens.

« Maintenir l'État dans une guerre continuelle.

« S'étendre, par tous les moyens possibles, vers le nord, le long de « la Baltique; au sud, le long de la mer Noire.

« Entretenir la jalousie de l'Angleterre, du Danemark et du Brande- « bourg (la Prusse) contre la Suède, qu'on finira par subjuguer.

« Intéresser la maison d'Autriche à chasser les Turcs de l'Europe, « et, sous ce prétexte, entretenir une armée permanente; établir des « chantiers sur les bords de la mer Noire, et, en avançant toujours, « s'étendre jusqu'à Constantinople.

« Alimenter l'anarchie de la Pologne, et finir par subjuguer cette ré- « publique.

Napoléon, qui certes se connaissait en ambition, avait compris celle qui animait le czar de toutes les Russies, qu'il s'appelât Pierre, ou Paul, ou Alexandre; il avait compris le danger dont cette ambition menaçait l'Europe, et c'était pour l'écarter ou du moins pour l'éloigner autant que possible qu'il entreprenait cette espèce de croisade du Midi contre le Nord, de l'Occident contre l'Orient.

« Entretenir, au moyen d'un traité de commerce, une alliance étroite « avec l'Angleterre, qui de son côté favorisera tous les moyens d'agran- « dissement et de perfectionnement de la marine russe, à l'aide de « laquelle on obtiendra la domination sur la mer Baltique et la mer « Noire.

« Se pénétrer de cette vérité, que le commerce des Indes est le com- « merce du monde, et que celui qui peut en disposer exclusivement « est le souverain de l'Europe.

« Se mêler à tout prix dans les querelles de l'Europe, et surtout de « l'Allemagne.

« Se servir de l'ascendant de la religion sur les Grecs désunis ou « schismatiques répandus dans la Hongrie, dans la Turquie, dans les « parties méridionales de la Pologne.

« Enfin mettre en lutte l'une contre l'autre les cours de France et « d'Autriche, ainsi que leurs alliés, et profiter de leur affaiblissement « réciproque pour tout envahir. »

---

## CHAPITRE II

Occupation de Kowno et de Wilna. — Maladies dans l'armée; leur cause. — Motifs du séjour de Napoléon à Wilna. — Désir qu'il a de livrer une grande bataille. — Efforts des Russes pour l'éviter. — Retraite des Russes de Drissa. — Occupation de Vitepsk. — Attaque et prise de Smolensk. — Motifs qui auraient dû décider Napoléon à ne pas dépasser cette ville. — Bataille de Valontina. — Bataille de Polotsk. — Belle conduite de Gouvion Saint-Cyr. — Motifs qui déterminent Napoléon à marcher sur Moscou. — Kutusof, général en chef de l'armée russe à la place de Barclay de Tolly. — Il se retire à Borodino. — Les blessés et les hôpitaux à Smolensk.

Le passage du Niémen n'avait point été disputé; l'entrée de Kowno ne le fut pas davantage. Cette ville fut occupée le 25; le 27, Napoléon se porta sur Wilna, espérant que l'armée russe, commandée par Barclay de Tolly, lui livrerait bataille en avant de cette ville; mais ce général incendia ses magasins, rompit le pont jeté sur la Wilia, et se replia à marches forcées vers le nord, dans la direction d'un camp retranché établi à Drissa. Le 28, l'empereur entra à Wilna, fit construire immédiatement deux ponts sur la Wilia, et lança Murat avec sa cavalerie à la poursuite de Barclay de Tolly.

Mon intention n'est pas de décrire les manœuvres des armées et leurs diverses opérations stratégiques.

Ces mouvements ont été l'objet d'ouvrages spéciaux, et nous y renvoyons nos lecteurs qui désireraient connaître les détails techniques de cette campagne célèbre [1]. Comme je l'ai annoncé, je me bornerai au récit des principaux événements, surtout de ceux dont j'ai été témoin.

J'avais suivi l'empereur jusqu'à Wilna, sans avoir eu encore l'occasion d'exercer mes fonctions de médecin; mais, à peine arrivé dans cette ville, je reçus l'ordre d'organiser à la hâte un hôpital pour les nombreux malades qui arrivaient à chaque instant avec les divers détachements de l'armée. Ces maladies étaient occasionnées par la fatigue et la disette; car déjà les troupes manquaient du nécessaire, les convois n'ayant pu suivre la marche rapide de nos soldats, et le pays, ravagé par les Russes, n'offrant aucune ressource. Un changement subit de la température vint encore exercer une influence pernicieuse sur la santé des hommes. Une pluie abondante et glaciale ne cessa de tomber pendant les derniers jours de juin, et fit succéder un froid humide et pénétrant à la chaleur étouffante qu'il avait fait jusque-là. Les routes sont fort mal entretenues en Russie; la pluie les eut bientôt défoncées, et les communications devinrent presque impraticables. Près de trente mille

[1] Voir les *Victoires et Conquêtes des Français*, la relation de la campagne de Russie, par le marquis de Chambray; *Histoire de Napoléon et de la grande armée*, par M. le comte de Ségur; la réfutation de cet ouvrage, par le général Gourgaud; l'ouvrage de M. de Mortonval sur la campagne de 1812, etc. etc.

traînards erraient sur la route entre Kowno et Wilna, et la plupart n'arrivaient dans cette dernière ville que pour venir encombrer les hôpitaux.

Napoléon resta dix-huit jours à Wilna pour rétablir l'organisation des corps et mettre de l'ordre dans toutes les parties du service matériel. Les approvisionnements venus par le Niémen et la Wilia ramenèrent bientôt l'abondance; des services de toute espèce furent organisés. La ville, transformée en un vaste entrepôt, fut mise à l'abri d'un coup de main, et l'empereur chargea un gouvernement provisoire de l'administration générale de la Lithuanie.

Des juges sévères ont considéré comme une grande faute ce séjour prolongé de l'empereur à Wilna, parce qu'il avait donné aux divers corps de l'armée russe le temps d'opérer leur jonction; d'autrres, tout en attribuant à ce retard une influence que des événements imprévus rendirent décisive, l'ont regardé comme nécessité par les circonstances.

Quoi qu'on en ait dit, la situation de l'empereur à Wilna, après la jonction des corps ennemis, était déjà très critique. Les fatigues et les privations avaient décimé son armée, à peine entrée sur le territoire russe : la saison lui avait opposé des obstacles sur lesquels il n'avait pas compté, et qui pouvaient se reproduire avec plus de danger lorsqu'il aurait laissé ses troupes dans un pays dévasté. Une grande victoire lui était nécessaire pour relever le moral déjà abattu de bon nombre des siens, frapper de

terreur ses ennemis, et retenir dans l'obéissance certains alliés douteux (l'Autriche et la Prusse), qui n'attendaient qu'un revers des Français pour prendre une attitude hostile. Mais les Russes semblaient faire autant d'efforts pour éviter une bataille décisive que Napoléon pour l'engager. Leurs forces s'étaient concentrées dans le camp retranché de Drissa; l'empereur manœuvra pour les attaquer sur ce point; mais le jour même (16 juillet) où il quitta Wilna pour aller mettre ce projet à exécution, Barclay abandonnait Drissa et se retirait sur Vitepsk, dans la direction de Smolensk. A cette nouvelle, Napoléon donna l'ordre à Oudinot de poursuivre Barclay et de le devancer, s'il était possible, à Vitepsk; mais le général russe gagna les Français de vitesse et arriva avant eux dans cette ville. Napoléon marcha lui-même sur Vitepsk par Ostrowno. Son avant-garde rejoignit l'arrière-garde des Russes, qui après un engagement meurtrier se retira à l'abri d'un épais rideau de bois auquel s'adossait la grande route. Les Français sondèrent et franchirent ces forêts, et bientôt, à deux lieues de Vitepsk, ils découvrirent l'armée de Barclay. Le 27 au matin, les Français forcèrent l'avant-garde de ce général à se replier sur le corps principal; le soir, les deux armées étaient en présence, séparées par une petite rivière (la Loutchissa). Les Russes n'avaient sur ce point que quatre-vingt mille soldats; les Français en comptaient cent vingt mille : Napoléon se croyait assuré de la victoire...

Le lendemain matin, l'ennemi avait disparu sans laisser un traînard, sans qu'on pût découvrir aux environs un seul paysan. Les habitants de Vitepsk apportèrent les clefs de la ville à l'empereur; mais ils ignoraient la direction qu'avait prise le général russe. Napoléon apprit bientôt que Barclay se dirigeait vers le nord ; il rentra à Vitepsk pour donner à son armée quelques jours de repos, et laisser aux corps que sa marche rapide avait devancés le temps de le rejoindre.

La marche rétrograde des Russes les avait approchés de leurs ressources; s'ils avaient jusque-là perdu plus de monde que nous dans les engagements qui s'étaient succédé, ce désavantage était compensé par les fléaux de tous genres qui décimaient l'armée d'invasion. Elle comptait alors un peu moins de deux cent mille hommes, et plus elle allait avancer dans les provinces de l'empire, plus ses communications et les moyens de pourvoir à sa subsistance deviendraient difficiles. Les troupes légères de l'ennemi assaillaient les convois et les détachements isolés, tandis que les paysans russes massacraient les traînards : cependant l'aspect des aigles et la présence de Napoléon soutenaient ces troupes tant de fois victorieuses, et l'espoir d'une bataille prochaine et décisive leur donnait la force de lutter contre toutes les privations.

Après sa retraite de Vitepsk, Barclay avait fait sa jonction avec Bagration, ce qui donnait à l'armée

russe ainsi concentrée une force numérique supérieure à celle dont pouvait disposer Napoléon. Ce mouvement des Russes avait forcé celui-ci à rapprocher l'un de l'autre ses corps d'armée, et à les porter sur la gauche de l'ennemi, dans la direction de Smolensk. Après quelques engagements meurtriers qui retardèrent la marche des Français, ces derniers arrivèrent devant Smolensk; Bagration était accouru pour défendre cette place, et Barclay l'avait suivi de près. Le 17 août, l'attaque commença; les Russes perdirent quelques milliers d'hommes à la défense des faubourgs; la nuit éclaira l'incendie de la ville, et le lendemain matin les Français y pénétrèrent; mais ils n'avaient conquis que des ruines; Barclay avait fait évacuer cette position, qui ne pouvait tenir longtemps.

Le lendemain, Barclay défendit la basse ville pour interdire aux Français le passage du Dniéper; il dut céder enfin, et manœuvra par un circuit pour aller rejoindre Bagration, qui couvrait à quelque distance la route de Moscou.

« Smolensk reconnue, dit M. de Ségur, et ses portes déblayées, l'armée entra dans ses murs : elle traversa ses décombres fumants et ensanglantés, avec son ordre, sa musique guerrière et sa pompe accoutumée, triomphante sur ces ruines désertes, et n'ayant qu'elle-même pour témoin de sa gloire. Spectacle sans spectateurs, victoire presque sans fruit, gloire sanglante dont la fumée qui nous envi-

ronnait, et qui semblait être notre seule conquête, n'était qu'un trop fidèle emblème...

« Quand l'empereur sut Smolensk entièrement occupée, ses feux presque éteints, et que le jour et les différents rapports l'eurent suffisamment éclairé; lorsque enfin il vit que là, comme au Niémen, comme à Wilna, comme à Vitepsk, ce fantôme de victoire qui l'attirait, et qu'il se croyait toujours près de saisir, avait encore reculé devant lui, il s'achemina lentement vers sa stérile conquête.

« En entrant dans Smolensk, comme il traversait l'épaisseur de ses murs, le comte de Lobau s'écria : « Voilà une belle tête de cantonnements. » C'était lui dire de s'y arrêter; mais l'empereur ne répondit à cet avis que par un coup d'œil sévère.

« Ce regard changea bientôt d'expression, lorsqu'il ne put le reposer que sur des décombres à travers lesquels se traînaient nos blessés, et sur des monceaux de cendres fumants où gisaient des squelettes humains, desséchés et noircis par le feu; cette grande destruction l'étonna. Quel fruit de sa victoire! Cette ville où ses soldats devaient enfin trouver un abri, des vivres, une riche proie, dédommagement promis à tant de maux, n'était plus qu'une ruine, sur laquelle il fallait bivouaquer [1]. »

Quelque triste que fût cette conquête, elle était

[1] Le général comte de Ségur, *Histoire de Napoléon et de la grande armée pendant l'année* 1812, t. Ier, ch. IV et V.

cependant d'une haute importance par sa position et par ses souvenirs historiques. Distante de cent soixante-onze lieues de Pétersbourg et de quatre-vingt-treize de Moscou, elle occupe sur la gauche du Dniéper le penchant d'une colline qui borde le fleuve. Son territoire, fertile en grains et assez peuplé, offrait des ressources en bestiaux. Les sièges qu'elle avait soutenus avant le perfectionnement de l'art de la guerre lui donnaient dans l'esprit des peuples plus d'importance militaire qu'elle n'en méritait. Smolensk était aux yeux des Russes la clef de Moscou; ils la nommaient Smolensk la Sainte, Smolensk la Forte, et ils ne pouvaient pardonner à Barclay de l'avoir abandonnée après une si faible résistance, et quand il avait sous ses ordres une armée au moins aussi nombreuse que l'armée française.

Si Napoléon eût arrêté là sa marche pour cette année, s'il eût fait de Smolensk, selon l'expression du général Lobau, « la tête de ses cantonnements, » la guerre de Russie aurait eu probablement un tout autre résultat. La Pologne était complètement dégagée, la Lithuanie était conquise; il était temps de s'arrêter, de réunir les divers corps épars de l'armée, de prendre des cantonnements où l'on eût employé ce qui restait de la belle saison à réorganiser les corps qui avaient le plus souffert, rallier les traînards, donner aux malades qui encombraient les hôpitaux le temps de se guérir, établir convenablement des magasins et des approvisionnements. Au

retour de la belle saison, on aurait eu une armée puissante, reposée et prête à se diriger sur Pétersbourg ou sur Moscou, si toutefois d'ici là l'ennemi n'avait pas fait de propositions de paix acceptables. Ces réflexions ne sont pas de moi, je les ai entendu faire à plusieurs officiers supérieurs, et il paraît que Napoléon avait manifesté des intentions conformes à ces idées [1]. Par quelle fatalité fut-il amené à changer ce plan et à poursuivre une entreprise qui devait être si funeste à lui-même, à l'armée et à la France?

Il est certain qu'il n'aurait pas hésité à se conformer à cette sage résolution s'il avait pu atteindre son ennemi et lui livrer auparavant une bataille décisive; jusque-là il n'y avait eu que des escarmouches insignifiantes; son armée était réduite de plus de moitié, et les forces de l'ennemi étaient presque

[1] Ce jour-là même (19 août), dans les rues de Smolensk, au milieu de Davoust et de ses généraux dont les corps avaient le plus souffert dans l'assaut de la veille, il dit « qu'il leur devait dans la prise de Smolensk un succès important; qu'il considérait cette ville comme une bonne tête de cantonnement ».

« Voilà, continua-t-il, ma ligne bien couverte; arrêtons-nous ici; « derrière ce rempart, je puis rallier mes troupes, les faire reposer, « recevoir des renforts et des approvisionnements de Dantzig. Voilà « toute la Pologne conquise et défendue; c'est un résultat suffisant, « c'est en deux mois avoir recueilli le fruit qu'on ne devait attendre « que de deux ans de guerre : c'est donc assez. D'ici au printemps il « faudra organiser la Lithuanie et refaire une armée invincible; alors, « si la paix n'est pas venue nous chercher dans nos quartiers d'hiver, « nous irons la conquérir à Moscou. »

(Le général comte de Ségur, *Histoire de Napoléon et de la grande armée pendant l'année* 1812, t. Ier, p. 269 et 270 de la 16e édition.)

encore intactes. S'il pouvait le joindre aux environs de Smolensk, et le battre complètement, on pourrait alors revenir sur cette ville et s'y établir en quartier d'hiver; sinon il faudrait aller arracher la paix à Moscou. Là on pourrait s'établir pour l'hiver mieux que dans Smolensk dévastée par l'incendie, et l'occupation de Moscou aurait un tout autre effet moral sur l'ennemi et sur l'armée envahissante que la prise d'une ville du second ordre, dont le feu n'avait fait que des ruines, et qui n'offrait pas même un abri aux vainqueurs. Nous allons voir comment les événements l'entraînèrent à prendre ce dernier parti.

Dès le lendemain de l'occupation de Smolensk, le passage du Borysthène s'effectua sur plusieurs points; les deux routes de Moscou et de Pétersbourg furent reconnues jusqu'à la profondeur d'une lieue, et l'infanterie russe rencontrée sur celle de Moscou. Ney l'eut bientôt rejointe; il délogea l'ennemi du village de Garbuonovo, et marcha sur la position de Valontina. Là les Russes se réunirent au nombre de trente-cinq mille et réduisirent bientôt Ney à la défensive. Napoléon, qui n'avait cru d'abord qu'à une affaire d'avant-garde, envoya la division Gudin au secours de Ney. Les Russes, après s'être vaillamment défendus dans leur position, durent céder à l'impétuosité française; mais le brave Gudin tomba sur le champ de bataille. Gérard, qui le remplaça, aida puissamment Ney à compléter sa victoire. Mais l'ennemi, forcé à la retraite, le fit en bon ordre, emmenant

son artillerie, ses bagages et ses blessés. En vain Napoléon fit-il poursuivre les Russes par Murat; ils eurent le temps de tout évacuer, et le roi de Naples ne rencontra que quelques Cosaques.

Tandis que Ney remportait la glorieuse victoire de Valontina, un combat non moins glorieux venait d'être livré à Polotsk par un autre lieutenant de l'empereur. L'armée du général russe Wittgenstein avait attaqué le corps français commandé par le maréchal Oudinot, qui occupait cette ville. La bataille s'était engagée le 17, sous les murs de cette place, avec un courage égal de part et d'autre. Oudinot fut blessé d'un biscaïen à l'épaule, ce qui ne l'empêcha pas de conserver le commandement pendant toute la durée de l'action; la nuit seule sépara les combattants, qui bivouaquèrent en présence. Il pensa que la prudence exigeait qu'il évacuât Polotsk et se retirât derrière la Dwina; déjà il avait ordonné la retraite, et elle commençait à s'opérer à la faveur de la nuit, quand la douleur que lui occasionnait sa blessure lui fit remettre le commandement de l'armée au général Gouvion Saint-Cyr. Les équipages, la cavalerie et l'artillerie avaient repassé le fleuve; l'ennemi ne l'ignorait pas, et s'attendait à voir le reste de l'armée française suivre ce mouvement. Lorsque Gouvion Saint-Cyr prit le commandement, il entretint l'ennemi dans cette erreur, et au jour il fit encore défiler des équipages escortés de quelques troupes par des chemins que l'ennemi pouvait parfaitement distin-

guer de la rive droite du …uve ;
temps l'artillerie et la cavaleaie rep…
sur un autre point, et des troupes
divers côtés pour appuyer les lignes
sence de l'ennemi, et destinées dans
soutenir la retraite. Les Russes, viv…
l'instant où ils ne doutaient plus du
fendirent avec l'opiniâtreté et le dév…
caractérisent; enfin, débordés et en…
parts, ils rétrogradèrent jusque der…
où ils rallièrent péniblement les
armée. Ce brillant fait d'armes val…
Saint-Cyr la dignité du maréchal de

La victoire de Polotsk dégageait
l'aile gauche de l'armée française,
faitement libre la route de Moscou; c…
décida Napoléon à poursuivre Barclay
une affaire décisive qui ouvrirait la
minerait la guerre, ou du moins mettrait
sition toutes les ressources d'une ville ric…
leuse. Car, malgré ce qu'il avait vu depuis
en Russie, où l'ennemi en se retirant ne c…
faire un désert derrière lui, incendiant le…
comme les hameaux et les villages, il ne p…
prévoir, et personne ne l'aurait soupçonné plu…
lui, que les Russes avaient formé la résolution
vage et sublime de détruire eux-mêmes leur vi…
capitale, leur ville sainte, l'objet de leur vénératio…

L'armée russe, toujours inquiétée par la cavaleri…

du roi de Naples, rétrograda sur la route de Moscou jusqu'à Tsarévo-Zaïmitchié. Là Alexandre fut obligé de donner satisfaction à l'opinion publique, qui de toutes parts s'élevait contre Barclay de Tolly. Des rangs de l'armée russe l'indignation avait gagné la noblesse, les marchands et les habitants de Moscou. Tous l'accusaient de lâcheté, de trahison ou d'ineptie. A ces griefs se joignait sa qualité d'étranger. « Pourquoi, disait-on, confier à un général allemand le salut de l'empire? Un Russe seul pouvait sauver la Russie, et l'on avait sous la main le contemporain, le compagnon de guerre, l'émule de Souwarow, le général Kutusof enfin, qui ne reculait pas sans cesse et lâchement devant l'ennemi, comme Barclay l'avait fait jusqu'ici. » Cédant à ces clameurs, Alexandre donna le commandement en chef de son armée au général Kutusof, en l'autorisant à livrer bataille.

En apprenant ce changement, Napoléon fut transporté de joie. Il allait enfin obtenir cette grande bataille qu'il cherchait depuis si longtemps, et on lui opposait ce même Kutusof qu'il avait déjà vaincu à Austerlitz, et qui maintenant touchait à un âge trop avancé pour qu'il eût encore conservé les qualités nécessaires à un général en chef. Il était âgé de soixante-quatorze ans. Ce vieillard cependant était encore doué d'une grande énergie; les Russes avaient oublié sa défaite à Austerlitz, pour se rappeler sa victoire sur les Turcs à Routschouk; du reste sa bra-

voure était incontestable, et il avait dans son extérieur, dans son langage, dans ses vêtements même, enfin dans ses pratiques superstitieuses, quelque chose qui rappelait Souwarow, et un air de nationalité qui plaisait aux vieux Moscovites.

On comprend que dès lors il ne fut plus question des quartiers d'hiver de Smolensk, et que le projet de poursuivre jusqu'à Moscou et de ne s'arrêter que dans cette ville fut regardé non seulement comme praticable, mais comme le plus avantageux sous tous les rapports.

Le nouveau général en chef de l'armée russe jugea nécessaire de reculer encore jusqu'à Borodino, à deux journées de Moscou. Là il rangea son armée en bataille et lui fit occuper une position très forte, protégée par des ouvrages garnis d'une formidable artillerie.

Avant de suivre Napoléon dans la poursuite de l'armée russe, je vais dire un mot de mes travaux à Smolensk, où je m'étais rendu deux jours après l'entrée des Français, afin de contribuer à l'organisation du service médical dans cette ville.

Une partie des bâtiments que l'incendie avait épargnés furent destinés à l'établissement des hôpitaux, et l'on y plaça les blessés : là, entassés pêle-mêle, souvent sans paille, manquant d'aliments, attendant longtemps un premier pansement, ils gémissaient en proie à leurs douleurs. Lorsque j'arrivai avec les ambulances de réserve, qui amenaient avec elles une

certaine quantité de médicaments et d'objets de pansement, on put apporter quelques soulagements à ceux qui souffraient le plus; mais combien nos moyens étaient encore insuffisants ! Et cela se concevra facilement quand on saura que, dans les seuls combats de Smolensk et de Valontina, les Français avaient eu plus de dix mille blessés. Les chirurgiens travaillaient nuit et jour, et dès la seconde nuit tout manquait pour panser les blessés; il n'y avait plus de linge, et l'on fut forcé d'y suppléer par le papier trouvé dans les archives. Des parchemins servaient d'attelles, et l'on remplaçait la charpie par de l'étoupe et du coton de bouleau.

Les cruelles privations éprouvées par les blessés, une chaleur excessive, l'infection répandue par les cadavres qui gisaient autour de Smolensk, dans la ville et jusque dans les maisons, donnèrent naissance à une maladie épidémique qui, plus active encore que les blessures, moissonna en peu de temps un grand nombre de nos soldats. Comme les hôpitaux étaient à peine suffisants pour recevoir les blessés, l'entrée en était interdite aux malades, qui étaient fort nombreux; privés de secours, ils se traînaient à la suite de leurs régiments, jusqu'à ce qu'ils expirassent sur la route ou à quelque bivouac. Quel affreux spectacle, surtout pour nous qui avions la mission et le devoir de soulager ces malheureux, et qui nous trouvions dans l'impuissance absolue de le faire ! J'ai éprouvé depuis, pendant le reste de la

campagne et pendant ma captivité, des souffrances cruelles, atroces même; mais je crois n'avoir pas ressenti de douleur plus poignante que celle que m'occasionnait la vue de ces pauvres malades et blessés de Smolensk. Il est vrai que c'était, pour ainsi dire, au début de la campagne; dans la suite, quand des tableaux plus déchirants s'offrirent à mes regards, ma sensibilité était sans doute émoussée par l'habitude de pareils spectacles.

---

# CHAPITRE III

Les armées en présence. — Bataille de la Moskova. — Pertes énormes de part et d'autre. — Effet que cette victoire produit sur l'armée française. — Occupation de Mojaïsk. — Sort des blessés. — Bruits répandus par les généraux russes. — Rostopchin projette l'incendie de Moscou. — Moyens qu'il emploie pour le préparer. — Il donne l'ordre aux habitants d'évacuer la ville. — Il commande à des condamnés d'incendier la ville. — Arrivée des Français devant Moscou. — Leur joie à l'aspect de cette ville. — Entrée des Français à Moscou. — Déception qu'éprouve Napoléon. — Il se loge dans un faubourg. — Étonnement des généraux en reconnaissant que la ville est abandonnée par les habitants.

L'armée française s'avançait sur trois colonnes à la rencontre de l'armée russe, qui l'attendait, ainsi que nous l'avons dit, à Borodino. L'empereur, qui marchait au centre de son armée, après s'être reposé deux jours à Gjatz, partit de cette ville le 4 septembre. Murat délogea du village de Gridnévo l'arrière-garde russe, commandée par Konovnitzin, et l'empereur vint passer la nuit dans cette position.

Le 5, Konovnitzin se vit encore forcé d'abandonner le couvent de Kolotskoï et de se replier sur Borodino, où Kutusof le plaça sous les ordres de Gorts-

chakof, au centre de l'aile gauche des Russes. Après une lutte longue et opiniâtre, la grande redoute de Chevardino, qui couvrait le front de Bagration, fut emportée par la division Compans.

Le 6 septembre au matin, Napoléon alla lui-même reconnaître la position de l'ennemi. Kutusof, ainsi que nous l'avons dit, occupait une assiette très forte, défendue par une formidable artillerie. Il avait sous ses ordres cent trente-trois mille cinq cents hommes, et disposait de six cents bouches à feu. Barclay de Tolly, en quittant le commandement en chef, avait reçu celui d'une division formant la droite de l'armée russe; le centre était occupé par Beningsen, avec la garde impériale et le corps de Dokhtourof; Bagration, avec son corps d'armée, tenait la gauche. Moscou venait d'envoyer dix mille hommes de milice, et Miloradovitch venait d'amener un renfort de dix-sept mille hommes. Napoléon, dans cette reconnaissance, s'avança entre les deux lignes, et parcourut, de hauteur en hauteur, tout le front de l'armée ennemie. Il vit les Russes couronner toutes les crêtes sur un vaste demi-cercle de deux lieues de développement, depuis la Moskova jusqu'à la vieille route de Moscou. Leur droite bordait la Kalogha, depuis son embouchure dans la Moskova jusqu'à Borodino; leur centre, de Gorcka à Semenowska, était la partie saillante de leur ligne; la Kalogha rendait leur droite inabordable. Cette reconnaissance faite, Napoléon conçut aussitôt le projet de

tomber avec la plus grande partie de ses forces sur l'aile gauche des Russes; il prescrivit toutes les mesures qui devaient favoriser ce plan d'attaque, et, pour en dérober la connaissance à Kutusof, il attendit la nuit.

Les deux armées étaient à peu près égales en nombre; les masses qui allaient se heurter présentaient un effectif d'environ deux cent soixante-dix mille combattants; les Russes avaient l'avantage d'une forte position et d'une cavalerie excellente; leur moral était porté au plus haut degré d'énergie que puissent inspirer et la haine de l'étranger et le sentiment religieux; mais une partie de leurs forces se composait de nouvelles levées, et aucun de leurs généraux ne jouissait de cette haute réputation militaire qui double la confiance du soldat.

Les Français, électrisés par la présence de l'empereur, et commandés par des chefs habitués à vaincre, s'attendaient à une vigoureuse résistance; mais ils ne doutaient pas du succès. Les corps qui allaient se mesurer avec l'ennemi étaient l'élite de l'armée; tous ceux que la fatigue et les privations avaient mis hors de combat étaient restés en arrière; les chevaux seuls, moins robustes que les hommes, ne répondaient pas à la belle tenue des troupes.

Toutes les dispositions d'ensemble et de détail ayant été arrêtées, les différents corps se préparèrent à la grande bataille qui devait se livrer le lendemain.

Enfin ce grand jour parut. La matinée était bru-

meuse; mais le ciel ne tarda pas à s'éclaircir, et Napoléon s'écria : « Voilà le soleil d'Austerlitz ! » Ce mot d'un heureux augure courut dans les rangs, en même temps qu'on lisait aux soldats la proclamation suivante :

« Soldats, disait Napoléen, voilà la bataille que « vous avez tant désirée. Désormais la victoire dé- « pend de vous; elle nous est nécessaire; elle nous « donnera l'abondance, de bons quartiers d'hiver « et un prompt retour dans la patrie. Conduisez- « vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Vitepsk, « à Smolensk, et que la postérité la plus reculée « cite avec orgueil votre conduite dans cette jour- « née; que l'on dise de vous : Il était à cette grande « bataille sous les murs de Moscou ! »

Quelques instants après, le canon et la mousqueterie retentirent d'abord sur notre droite, et bientôt sur toute la ligne. Nous n'avons pas l'intention d'entrer dans les détails des combats partiels et variés qui composèrent l'ensemble de cette grande et terrible bataille. Elle dura jusqu'au soir avec des succès variés. L'attaque des Français, sur tous les points, fut vive et impétueuse comme toujours. La résistance des Russes fut plus opiniâtre et plus meurtrière que jamais. Enfin, forcés d'abandonner le champ de bataille, ils se retirèrent en bon ordre, après avoir eu plus de quarante mille hommes hors de combat, et n'avoir perdu que huit cents prisonniers. Du côté

des Français, il y eut dix mille hommes tués et vingt mille blessés. Ainsi, dans cette journée, soixante-dix mille hommes furent tués ou blessés de part et d'autre, parmi lesquels on comptait une quarantaine de généraux [1]. Toutes les troupes qui composaient l'armée de Napoléon combattirent avec une égale valeur; tous ses officiers, tous ses généraux montrèrent autant de courage que d'intelligence et de sang-froid; mais ceux qui se signalèrent par-dessus tous furent le prince Eugène, le maréchal Ney et Murat. Ney reçut le titre de prince de la Moskova.

Cette bataille, la plus sanglante qui eût encore été livrée depuis l'invention de la poudre, fut appelée par Napoléon bataille de la Moskova, et par les Russes bataille de Borodino. Malgré la prétention des Russes, qui soutiennent encore aujourd'hui avoir remporté la victoire, il est hors de doute que Napoléon y fut vainqueur [2]; mais sa victoire fut loin de lui donner les résultats qu'il en avait espérés. Six cents prisonniers et quelques pièces de canon démon-

[1] Les principaux généraux tués furent, dans l'armée française, Montbrun et Colincourt; et, dans l'armée russe, le général Bagration, et les généraux Tutchkoff, Konovnitzin et Kutaïsof; ce dernier commandait en chef l'artillerie.

[2] Les Russes firent des réjouissances et chantèrent des *Te Deum* à Moscou et à Pétersbourg, en action de grâces de la victoire qu'ils prétendaient avoir remportée à Borodino ou à la Moskova. En 1839, l'empereur Nicolas a fait élever un monument en l'honneur du général Bagration sur le champ de bataille de Borodino; à cette occasion, il a fait représenter le simulacre de cette bataille, où, comme on le pense bien, tout l'honneur de la journée est attribué aux Russes.

tées, tels étaient les seuls trophées de ce combat de géants. L'armée ennemie s'était retirée en bon ordre, emmenant ses blessés et son artillerie, et ne laissant aucun traînard pour indiquer la route qu'elle avait suivie.

Tandis que les Russes se retiraient sur Moscou, les Français, soumis à de nouvelles privations, parce qu'ils n'avaient pu marauder depuis plusieurs jours, passèrent au bivouac une nuit cruelle, sans feu, au milieu des morts, des mourants, des blessés. Au point du jour, on s'aperçut que les Russes avaient effectué leur retraite. Peu de batailles gagnées ont produit sur les troupes un effet aussi extraordinaire; elles semblaient frappées de stupeur. Après avoir enduré tant de maux, de privations, de fatigues, pour forcer l'ennemi à en venir à une bataille; après avoir combattu avec tant de valeur, elles n'apercevaient pour résultat qu'un massacre épouvantable, l'accroissement de leur misère, et plus d'incertitude que jamais relativement à la durée et au sort de la guerre.

Napoléon employa une partie de la matinée du 8 à parcourir les positions de l'armée russe; aucun des nombreux champs de bataille qu'il avait visités jusqu'alors n'avait offert un spectacle aussi horrible: de quelque côté qu'on dirigeât sa vue, c'étaient des cadavres d'hommes et de chevaux, des mourants, des blessés qui poussaient des cris douloureux, un sol souillé de sang, jonché d'armes de toute espèce

et de débris d'artillerie. Des chevaux blessés erraient seuls au milieu de cette scène de destruction. Il revint tristement à son quartier général, qu'il quitta vers les quatre heures pour se rapprocher de son avant-garde.

Le 9, l'avant-garde française s'empara de Mojaïsk, et l'empereur y transporta aussitôt son quartier général. Cette ville, abandonnée par ses habitants, comme toutes celles dont on s'était emparé depuis le départ de Smolensk, n'avait éprouvé que quelques incendies partiels : plus de dix mille blessés, que les Russes n'avaient point eu le temps d'évacuer, remplissaient les maisons, les églises, et étaient entassés sur la place qui se trouve au milieu de la ville. L'horreur de ce spectacle fut encore augmentée par la nécessité de chasser les blessés russes des maisons et des églises, pour y placer des blessés français, qui arrivèrent en foule aussitôt que la ville fut tombée en notre pouvoir.

Le sort des blessés, si cruel pendant cette campagne, le devint encore plus après la bataille de la Moskova; ce fut une suite naturelle de leur nombre et de la dévastation du pays. Ceux qui en eurent la force se rendirent à pied à l'abbaye de Kolotskoï; d'autres y furent transportés sur des voitures de cantinières et de vivres ; il y en eut beaucoup qui suivirent leur corps jusqu'à Mojaïsk, où ils restèrent; enfin le peu de maisons conservées dans les villages qui avoisinaient le champ de bataille en fut rempli.

Transports, vivres, linges, médicaments, la paille même, tout manquait à la fois. Plusieurs jours s'étaient écoulés, et l'on trouvait encore dans les lieux voisins du champ de bataille des blessés auxquels on n'avait pu donner aucun secours; ils expiraient victimes de la faim plutôt encore que de leurs blessures; la mort les atteignait trop lentement au gré de leurs désirs; ils enviaient le sort de ceux qu'elle avait frappés d'un seul trait.

La tâche, toujours si pénible, qui nous incombait alors, était rendue mille fois plus douloureuse par l'impossibilité où nous étions de pouvoir satisfaire aux exigences même les plus vulgaires d'une telle situation. Si nos soins étaient insuffisants pour nos propres blessés, on peut se faire une idée du sort réservé aux blessés russes. Dans toutes les autres guerres, après la bataille nous ne faisions jamais de différence entre les blessés français et ceux de l'ennemi. Mais dans celle-ci, où nous étions impuissants à soulager les nôtres, nous étions forcés d'abandonner les autres à leur sort. Si c'est de l'égoïsme, c'est celui d'un frère qui dans un naufrage, voyant qu'il ne peut sauver tous les malheureux qui surnagent encore, tend la main à ses frères et s'occupe de leur salut avant de songer à celui des étrangers.

Les rapports de Kutusof sur la prétendue victoire de Borodino avaient pu tromper au loin les populations, les autres généraux russes et l'empereur Alexandre lui-même, qui l'éleva à la dignité de feld-

maréchal pour prix de sa belle conduite; mais à Moscou, on connut bientôt toute la vérité. Rostopchin, gouverneur de cette capitale, habile à manier l'esprit de la populace, ne cessait de répandre des bruits mensongers sur les prétendus revers des armées françaises; puis, pour exciter le fanatisme du peuple, il publiait que Napoléon venait renverser les autels et anéantir le culte orthodoxe. Pendant ce temps-là, il préparait l'exécution d'un projet terrible, inouï, mais barbare, tel que le pouvait concevoir un des fils des compagnons de Gengiskan : c'était de livrer Moscou aux flammes quand l'armée française serait entrée dans ses murs, et d'ensevelir les vainqueurs sous les murs de la capitale. Comme il craignait d'une part l'opposition d'une grande partie des habitants, et que de l'autre il voulait attribuer aux Français l'incèndie de la *ville sainte,* il apporta le plus grand secret dans les préparatifs de cette œuvre de délivrance et de destruction. Il soumit aux mesures les plus sévères les étrangers qui lui étaient suspects, exila les uns et condamna les autres au supplice ignominieux du knout; enfin, pour arrêter l'émigration, il fit défendre de quitter la ville sans sa permission. Les seigneurs s'éloignèrent malgré ses ordres; mais le peuple et les bourgeois, trompés ou retenus par la crainte, obéirent. Bientôt les convois de blessés russes, dont une partie était dirigée sur la ville, ne laissèrent aucun doute sur l'issue de la bataille de Borodino. Le 14, les

colonnes de l'armée russe traversèrent Moscou avec une précipitation qui trahissait la crainte d'être attaquées au milieu de ce mouvement.

Alors Rostopchin, pressé d'exécuter ses desseins, donna l'ordre aux habitants d'évacuer immédiatement leurs demeures. Rien ne peut donner une idée du trouble et de la confusion dont se remplit la capitale. Les Moscovites chargèrent à la hâte sur des chariots ce qu'ils avaient de plus précieux; les plus pauvres se demandaient en pleurant où ils trouveraient un asile, et, par un instinct de conservation, ils se précipitaient à la suite des soldats qui traversaient la ville en courant, comme s'ils eussent été honteux d'arrêter leurs regards sur les murs qu'ils n'avaient pu sauver.

A la chute du jour, quand la ville n'offrait déjà plus qu'un vaste désert, que traversaient en silence les dernières colonnes de l'arrière-garde, Rostopchin fait ouvrir les prisons, et, s'adressant à la foule sale et dégoûtante qui en sort, il les appelle enfants de la Russie, et leur ordonne d'expier leurs fautes passées en servant leur patrie. Après leur avoir donné ses instructions, il sort le dernier de cette malheureuse cité et va rejoindre l'armée russe.

« Dès lors la grande Moscou n'appartint plus ni aux Russes ni aux Français, mais à cette foule impure, dont quelques officiers et soldats de la police dirigèrent la fureur. On les organisa, on assigna à chacun son poste, et ils se dispersèrent, pour que

le pillage, la dévastation et l'incendie éclatassent partout à la fois [1]. »

Ce jour-là même (le 14 septembre), l'avant-garde de l'armée française arriva sur une hauteur appelée le *mont du Salut,* d'où l'on découvre Moscou à une demi-lieue devant soi. Il était deux heures, le soleil faisait étinceler de mille couleurs cette immense cité. A ce spectacle, frappés d'étonnement, nos soldats s'écrient : « Moscou ! Moscou ! » de même que les marins crient : « Terre ! terre ! » quand ils arrivent au terme d'une longue et pénible navigation.

« A la vue de cette ville dorée, dit M. de Ségur, de ce nœud brillant de l'Asie et de l'Europe, de ce majestueux rendez-vous, où s'unissaient le luxe, les usages et les arts des deux plus belles parties du monde, nous nous arrêtâmes saisis d'une orgueilleuse contemplation. Quel jour de gloire était arrivé ! Comme il allait devenir le plus grand, le plus éclatant souvenir de notre vie entière ! Nous sentions qu'en ce moment toutes nos actions devaient fixer les yeux de l'univers surpris, et que chacun de nos moindres mouvements serait historique... Dans cet instant, dangers, souffrances, tout fut oublié. Pouvait-on acheter trop cher le superbe bonheur de pouvoir dire toute sa vie : « J'étais de l'armée de « Moscou [2] ! » Quelle épouvantable réalité de misère

[1] Le général comte de Ségur, *Histoire de Napoléon et de la grande armée pendant l'année* 1812, t. II, ch. I.

[2] *Id., ibid.*

et de douleur devait bientôt succéder à ce court instant d'illusion [1] ! »

[1] Moscou, l'ancienne, et aux yeux des vieux Russes la véritable capitale de la Russie, plus grande, plus riche, plus commerçante que Pétersbourg, le cède pourtant, sous le rapport de l'antiquité, à Kiew, à Nowogorod, à Wladimir et à beaucoup d'autres villes : les chroniques russes en parlent pour la première fois en 1147, et ne font remonter son origine qu'à peu d'années avant cette époque. Ses accroissements furent rapides; en 1248, elle était déjà capitale d'une des petites principautés qui servaient d'apanage aux princes russes. En 1326, le prince Ivan Danicolowitch s'y fixa, et elle a toujours été depuis la capitale de la grande principauté, berceau de l'empire russe. — Moscou éprouva deux pestes cruelles, en 1367 et en 1370, et elle fut ravagée à différentes époques par de nombreux incendies; ceux de 1367 et 1473, et surtout de 1547, la réduisirent presque entièrement en cendres. Elle tomba deux fois au pouvoir des Tatars, en 1237 et en 1382; ils la réduisirent en cendres, égorgèrent une partie de ses habitants et emmenèrent le reste en captivité. Les Polonais s'en emparèrent aussi en 1610, et la conservèrent deux ans. Ces nombreux désastres, réparés promptement, n'empêchèrent point sa prospérité de s'accroître. — Lorsque Napoléon s'en empara, elle s'étendait sur les deux rives de la Moskova, et avait neuf lieues de circonférence, en y comprenant les faubourgs; elle contenait des jardins, des prairies, des terres labourées et même des terres en friche; aussi était-elle moins peuplée que son étendue ne semblait le promettre. L'hiver, on y comptait trois cent cinquante mille âmes; l'été, deux cent cinquante mille seulement, parce que pendant cette saison la noblesse, suivie d'un grand nombre d'esclaves, allait habiter ses terres. Les églises, les édifices publics et beaucoup de maisons, d'hôtels et de palais, étaient construits en briques; un plus grand nombre encore l'était en bois. L'architecture de ces bâtiments n'avait point un caractère particulier; c'était un mélange de celle de tous les peuples de l'Europe et de l'Asie. La même variété se remarquait dans le costume des habitants, parmi lesquels se trouvaient un grand nombre d'étrangers attirés par le commerce : il en résultait un aspect très singulier et qui n'était pas sans agrément. La ville se divisait en deux parties bien distinctes : la première, appelée le Kremlin, était une antique citadelle bâtie sur une colline qui domine la ville, et située sur la rive gauche de la Moskova; sa forme est triangulaire; elle a une demi-lieue de circonférence, et est entourée d'une muraille en briques, haute et épaisse, bâtie en 1367. Au delà de cette muraille, mais seulement dans la partie qui n'est point arrosée par la Moskova,

Murat pénétra le premier dans le faubourg de Dorogomilof. Une nombreuse cavalerie semblait vouloir en disputer l'entrée; mais Miloradovitch, qui commandait l'arrière-garde de l'armée russe, envoya proposer à Murat une suspension d'armes, lui déclarant que si l'on coupait sa retraite, il mettrait le feu à la capitale. Murat, pénétré de l'importance de cette ville, gage de la paix future, accepta sans hésiter. Les Russes gagnèrent ainsi quelques heures, et purent sauver des convois que l'avant-garde française aurait pu atteindre.

Bientôt Napoléon, à la tête de sa garde, se présenta à l'entrée du faubourg de Dorogomilof. La vue de Moscou lui avait causé, comme à nous, une joie qu'il n'avait point cherché à dissimuler; mais ce mouvement fut court. Il s'était attendu à voir une députation des principaux notables de la ville venir

régnait un fossé. Le Kremlin ne contenait que des établissements ou édifices publics; les plus remarquables étaient le palais des czars, l'arsenal, l'église cathédrale de l'Assomption et la chapelle d'Ivan, surmontée d'un clocher qui domine toute la ville, et est un objet de vénération pour les Russes. La deuxième partie, occupée par les habitants, entourait le Kremlin; les rues en étaient longues, ordinairement larges, toujours sinueuses et mal pavées. Au delà étaient trente faubourgs, presque tous composés de chétives cabanes en bois. Aucune ville ne présentait d'une manière plus frappante le contraste du luxe le plus opulent et de la plus profonde misère. — Moscou contenait un plus grand nombre d'églises qu'aucune autre ville d'Europe; toutes étaient surmontées de cinq clochers en forme de dômes, dont un grand au milieu de quatre petits; la plupart de ces dômes étaient dorés, argentés ou peints en vert. Ce grand nombre de clochers, la réverbération du soleil sur les dômes, le mélange de la verdure et des bâtiments, présentaient un spectacle magnifique qui frappa d'étonnement et d'admiration toute l'armée française.

lui en offrir les clefs et faire acte de soumission; déjà il voyait le prince Eugène et Poniatowski déborder la ville ennemie, devant lui Murat pénétrer dans l'intérieur, et aucune députation ne se présentait.

Cependant le jour s'écoule, et Moscou reste morne, silencieuse et comme inanimée. L'anxiété de l'empereur s'accroît; l'impatience des soldats devient plus difficile à contenir. Quelques officiers ont pénétré dans l'enceinte de la ville. « Moscou est déserte! » Napoléon ne peut croire à cet événement; il envoie plusieurs aides de camp s'assurer de l'état des choses; bientôt ils reviennent, les rapports se succèdent, tous s'accordent: les trois cent mille habitants de Moscou l'ont abandonnée, et le silence du désert règne dans ses rues, dans ses temples et dans ses palais.

A défaut des boyards, des nobles qu'il attendait en députation, on parvint à trouver quelques marchands étrangers qui n'avaient pas voulu fuir avec les Moscovites; ils vinrent implorer la protection de Napoléon; et celui-ci, forcé de se contenter de ce simulacre de soumission, fit enfin son entrée dans la ville. Il était nuit. Il s'arrêta dans une des premières maisons du faubourg de Dorogomilof. Là il assigna aux différents corps les positions qu'ils devaient occuper autour de Moscou; il nomma le maréchal Mortier gouverneur de cette capitale. Il lui enjoignit de se porter immédiatement sur le Kremlin et d'en prendre possession, et il lui recommanda de déployer la plus grande rigueur pour empêcher le pil-

lage. Ney, Davoust et la vieille garde arrivèrent successivement, et établirent leurs bivouacs de chaque côté et en arrière du faubourg de Dorogomilof. Ces généraux, s'attendant à une entrée triomphante dans Moscou, avaient fait prendre la grande tenue à leurs troupes.

Pendant ce temps-là Murat, que nous avons vu pénétrer le premier dans Moscou, avait été frappé d'étonnement en voyant la solitude qui y régnait; la vérité était si invraisemblable, qu'il ne pouvait la soupçonner; aussi, craignant que les Russes ne lui eussent dressé quelque embûche, il ne marchait qu'avec précaution en poussant des reconnaissances dans les rues qui aboutissaient à celles qu'il suivait. Parvenu près du Kremlin, ce silence et cette solitude qui avaient régné jusqu'alors cessèrent tout à coup; la route se trouva encombrée par une foule d'hommes du peuple, de soldats, de Cosaques, au milieu desquels se trouvaient un grand nombre de voitures chargées de blessés et de bagages; quelques coups de fusil suffirent pour disperser ce rassemblement et rendre libre la circulation. Cet incident engagea Murat à redoubler de précautions dans la crainte d'une surprise; aussi ne fut-ce qu'à sept heures du soir qu'il eut traversé Moscou, à peu près à l'heure où Napoléon s'installait à l'autre extrémité de la ville. Mortier fit bivouaquer son corps d'armée dans l'intérieur et dans le voisinage du Kremlin, et poussa des reconnaissances dans différentes directions.

## CHAPITRE IV

Commencement de l'incendie. — Napoléon au Kremlin. — Progrès effrayants de l'incendie. — Il devient général. — Napoléon, forcé de quitter le Kremlin, se retire à Pétrowskoë. — Pillage. — Fin de l'incendie. — Retour de Napoléon au Kremlin. — Tentatives de Napoléon pour obtenir la paix. — Leur inutilité. — Nouvelles peu rassurantes du nord et du midi. — Les premiers froids. — Affaire de Vinkovo. — Napoléon ordonne la retraite. — Embarras de l'armée au moment de la retraite. — Elle s'effectue d'abord sur la route de Kalouga. — Changement de direction. — Combat de Malo-Iaroslavetz. — Résultat de cette bataille plus funeste aux vainqueurs qu'aux vaincus. — Combat de Viazma. — Commencement des misères de l'armée. — Perte des chevaux de la cavalerie et de l'artillerie par suite du froid. — Famine et privations endurées par les soldats. — Désorganisation de l'armée. — État de l'armée à son arrivée à Smolensk. — Vitepsk est occupé par les Russes. — Démonstration de Krasnoï. — Belle retraite de Ney. — Passage de la Bérésina. — — Affreux désastre. — Froid excessif. — Les restes de l'armée repassent le Niémen.

Après tant de fatigues on pouvait compter au moins sur une nuit de repos. Mais à peine chefs et soldats commençaient-ils à se livrer au sommeil, que le cri : Au feu ! se fait entendre, et que sur différents points on voit éclater l'incendie. Le feu avait

commencé au bazar, au centre de la ville et dans le quartier le plus riche. Napoléon, instruit de ce qui se passe, donne des ordres et les multiplie. Le jour venu, il court lui-même sur le théâtre principal du sinistre; il menace la jeune garde et Mortier; car il attribue les divers incendies qui ont éclaté au pillage exercé, malgré ses défenses, dans les maisons abandonnées, et à l'imprudence des maraudeurs. Mais le maréchal Mortier lui montre des maisons couvertes en fer; elles sont toutes fermées, encore intactes, et sans la moindre effraction; cependant une fumée noire en sort déjà. Ce n'est pas tout, on vient d'arrêter plusieurs incendiaires pris en flagrant délit; ils répondent, quand on les interroge, qu'ils n'ont agi que par les ordres de Rostopchin. Après ce qu'il vient de voir et d'entendre, Napoléon entre tout pensif dans le Kremlin.

« A la vue de ce palais, à la fois gothique et moderne, des Romanof et des Rurik, de leur trône encore debout, de cette croix du grand Ivan, et de la plus belle partie de la ville que le Kremlin domine, et que les flammes, encore renfermées dans le bazar, semblent devoir respecter, il reprend son premier espoir. Son ambition est flattée de cette conquête; on l'entend s'écrier : « Je suis donc enfin dans Moscou, dans l'antique palais des czars, dans le Kremlin ! » Il en examine tous les détails avec un orgueil curieux et satisfait.

« Toutefois il se fait rendre compte des ressources

que présente la ville, et dans ce court moment, tout à l'espérance, il écrit des paroles de paix à l'empereur Alexandre. Un officier supérieur ennemi venait d'être trouvé dans le grand hôpital; il fut chargé de cette lettre. Ce fut à la sinistre lueur des flammes du bazar que Napoléon l'acheva et que partit le Russe. Celui-ci dut porter la nouvelle de ce désastre à son souverain, dont cet incendie fut la seule réponse.

« Le jour favorisa les efforts du duc de Trévise; il se rendit maître du feu. Quelques incendiaires seulement avaient été pris. Le plus grand nombre se tint caché, attendant une autre occasion. Enfin, des ordres sévères étant donnés, l'ordre rétabli, l'inquiétude suspendue, chacun alla s'emparer d'une maison commode ou d'un palais somptueux, pensant y trouver un bien-être acheté par de si longues et de si excessives privations[1]. »

Aussitôt que Napoléon eut acquis la certitude que c'étaient les Russes qui brûlaient eux-mêmes leur capitale, il abandonna les événements à leur cours naturel. Dans la nuit du 15 au 16, les incendiaires redoublèrent d'activité et d'audace; l'incendie fit des progrès effrayants. Le 16 au matin, un vent impétueux le rendit presque général. Moscou offrait alors le spectacle d'une mer de flammes agitée par les vents. Une terrasse qui domine la ville régnait à la hauteur des appartements qu'occupait Napoléon;

[1] Le général comte de Ségur, *Histoire de Napoléon et de la grande armée pendant l'année* 1812.

environnants fournirent aussi des légumes : de sorte que l'armée se trouva en quelque sorte dans l'abondance.

Cependant l'armée russe, que l'incendie de Moscou avait préservée d'une poursuite immédiate, errait autour des ruines de la capitale ; on assure que dans ce mouvement, qui pouvait le mettre en péril, Kutusof voulut accomplir une haute intention politique. Il savait que le spectacle de la destruction de la ville sainte, qu'il attribuait au vandalisme des Français, remplirait les soldats d'une haine implacable. Pressé par quelques corps envoyés à sa poursuite, il rétrograda vers Kalouga, et s'arrêta à Taroutino, à seize lieues sud-ouest de Moscou.

Les prévisions de l'empereur étaient complètement déçues ; en faisant des propositions de paix, il avouait l'embarras de sa position. Alexandre ne pouvait traiter avec lui sans encourir le reproche de faiblesse et sans manquer à ce qu'il devait au dévouement de ses sujets : vainement Napoléon attendit une réponse à ses messages ; enfin, le 4 octobre, il envoya Lauriston à Taroutino pour demander à Kutusof la suspension des hostilités et un sauf-conduit pour se rendre à Pétersbourg, où il devait présenter à Alexandre des propositions de paix. Kutusof objecta que cette demande excédait ses pouvoirs, mais qu'il enverrait lui-même un de ses officiers à Pétersbourg pour prendre les ordres de l'empereur. Il est probable que la dépêche qu'il ex-

pédia dès le lendemain par le prince Volkonski n'était rien moins que pacifique. Ces délais, si funestes à l'armée française, lui donnaient le temps de refaire la sienne, et la saison qui avançait ne pouvait que multiplier ses chances de succès.

Au moment de ces négociations, Murat et Benigsen convinrent verbalement de suspendre les hostilités.

Au nord et au midi, les nouvelles n'étaient point rassurantes. Wittgenstein, qui menaçait Polotsk, si bien défendue jusque-là par Gouvion Saint-Cyr, venait de voir son armée augmentée par celle de Finlande, qui n'avait plus rien à craindre des Suédois. Cette manœuvre força Victor à se porter au secours de Saint-Cyr; mais en même temps il dégarnissait le centre, et l'armée de Moldavie, se trouvant dégagée par la paix de Bucharest, était venue se réunir à Tchitchagof, qui passa le Styr et s'avança contre le corps auxiliaire autrichien, commandé par Schwarzemberg. Celui-ci se retira derrière le Bug, découvrant ainsi Varsovie et les abords du Minsk et de Wilna. Ainsi Napoléon avait devant lui l'armée de Kutusof, forte maintenant de cent mille hommes, et la défense de ses deux ailes était compromise. Une paix honorable eût pu encore relever sa fortune; mais plus il avait intérêt à la conclure, moins il devait s'attendre à l'obtenir.

Le 13 octobre, le temps se mit subitement au froid; à la vue des premières neiges, l'empereur

déclara « que dans vingt jours il fallait être en quartier d'hiver » ; en même temps il donna l'ordre de faire évacuer sur Smolensk les malades et les blessés.

L'empereur avait résolu de diriger sa retraite vers le sud, qui lui offrait plus de ressources; dans ce but, il concentra ses forces dans la capitale et aux environs. Le 18, les Russes avaient brusquement attaqué Murat à Vinkovo. Les Français, surpris, reculèrent d'abord et perdirent quelques canons; mais bientôt ils forcèrent les Russes à se retirer sur Taroutino. Les pertes se balancèrent de part et d'autre. Les Russes eurent deux mille tués, parmi lesquels deux généraux, Baghavout et Müller; Benigsen fut grièvement blessé; les Français eurent aussi deux mille tués, et deux de leurs généraux, Déry et Fischer, tombèrent sur le champ de bataille. Mais ils avaient lutté contre des forces bien supérieures. Telle fut la réponse d'Alexandre aux messages de Napoléon.

A la nouvelle de l'affaire de Vinkovo, Napoléon, ayant perdu tout espoir de traiter, et reconnaissant l'impossibilité de prolonger plus longtemps son séjour à Moscou, donna l'ordre de la retraite; il laissa dans le Kremlin Mortier avec six mille hommes; le maréchal, après avoir fait sauter cette forteresse, devait venir rejoindre l'armée par Keréia et Médyn[1].

[1] Cet ordre ne fut exécuté qu'en partie, et les dégâts causés par les explosions furent promptement réparés par les Russes.

Pour avoir une idée de la pesanteur de l'armée au moment de son départ, il faut se représenter d'abord six cents bouches à feu et deux mille caissons d'artillerie, que traînaient péniblement des chevaux exténués; puis les calèches des généraux, leurs fourgons et ceux des administrations, les voitures de toute espèce des employés, celles des familles françaises et étrangères qui fuyaient Moscou à la suite de l'armée; enfin des milliers de petits chars (*kibitki*) fort communs dans le pays que s'étaient procurés la plupart des officiers de tous grades, et qui, chargés de provisions et d'effets d'habillement, marchaient à la suite des corps.

L'empereur s'avançait sur la route de Kalouga, paraissant vouloir se diriger sur Taroutino; mais, le 21, l'armée tourna à droite dans la direction de Malo-Iaroslavetz. Le soir du 23, les différents corps ayant suivi ce mouvement sans que l'ennemi en fût informé, les têtes de colonnes de l'avant-garde françaises occupèrent la ville. Cependant Kutusof, averti par ses éclaireurs de la marche de l'ennemi, quitta en toute hâte la position de Taroutino, et toute l'armée russe se porta sur Malo-Iaroslavetz. Dokhtourof en chassa deux bataillons français. Eugène le fait attaquer par la division Delzons, qui repousse les Russes à l'autre extrémité de cette ville ouverte; Dokhtourof les rallie, et les Français sont repoussés à leur tour jusque sur la grande place, où la lutte recommence avec acharnement. Delzons est frappé

d'une balle : son frère s'élance pour le secourir; ils tombent tous deux dans les bras l'un de l'autre. Déjà les Français plient, lorsque Guilleminot vint rétablir le combat. La division Broussier seconde Guilleminot, qui pendant quelques instants reste maître de la ville. Les Russes retournent à la charge, et ressaisissent encore l'avantage.

— Pendant cette lutte héroïque, Napoléon venait d'arriver, suivi de près par sa garde et le corps de Davoust : il donne l'ordre à Gérard et à Compans de prendre la ville à revers; au même moment l'armée de Kutusof, forte de soixante-dix mille hommes, débouche dans la plaine. L'artillerie française, croisant son feu, foudroie leurs têtes de colonnes, mais la lutte continuait dans la ville. La division Pino s'élance au secours des Français; Eugène, à la tête de la garde royale italienne, a rétabli le combat, et se fraye un chemin sanglant jusqu'à la place, où l'attend le corps entier de Raïevskoï, qui venait de remplacer celui de Dokhtourof; l'artillerie française, longtemps gênée par les difficultés du terrain, se développe alors et sillonne les rangs ennemis : les Français, la baïonnette en avant, s'irritent des obstacles que la bravoure des Russes leur oppose; ils rejettent enfin hors de la ville l'ennemi, qui, rompant ses colonnes, abandonne la position pour la septième fois. Eugène, vainqueur, déploie sa petite armée en avant de Malo-Iaroslavetz.

Cet épisode, où les Français recueillirent de la

gloire, puisqu'ils obligèrent à la retraite des forces quadruples, qui avaient pour elles l'avantage de la position, est un des faits d'armes qui honorent le plus la valeur de nos troupes : les Italiens s'y montrèrent nos dignes émules; et les Russes, qui jamais ne déployèrent plus de constance et de courage, ont noblement rendu justice à leurs adversaires. La lutte avait duré douze heures; la ville n'offrait plus que des décombres fumants, où gisaient pêle-mêle, et dans la position où la mort les avait frappés, les corps de huit mille Russes et de quatre mille Français, différence qu'expliquent les effets puissants de notre artillerie.

Par un jeu bizarre de la fortune, le résultat de cette bataille fut plus funeste aux vainqueurs qu'aux vaincus. Napoléon, supposant, d'après les mouvements de Kutusof, que ce général était décidé à se maintenir dans sa position, avait consulté Murat, Bessière et le comte de Lobau sur l'opportunité d'une nouvelle attaque. Tous furent d'avis que, dans l'état où se trouvait l'armée française, il fallait renoncer à la marche projetée sur Kalouga; le comte de Lobau, interrogé en dernier lieu, insista sur « la nécessité de se retirer sur le Niémen par la route la plus courte et la plus connue, par Mojaïsk, et le plus promptement possible ». Napoléon seul était d'un avis contraire; il avait voulu suivre la route du Midi, parce qu'il y trouvait des ressources que ne pouvait lui offrir la route de Mojaïsk, déjà épuisée par le pre-

mier passage de l'armée, et il avait peine à se décider à abandonner ce projet. Tandis que Napoléon hésitait, Kutusof était dans une perplexité semblable. Persuadé que Napoléon manœuvrait sur son flanc pour gagner Médyn et couper ainsi ses communications avec Tchitchagof, il se décida à rétrograder. De son côté, et dans l'ignorance de cette nouvelle détermination, l'empereur se résigna enfin à faire volte-face vers le nord, dans la direction de Mojaïsk, en même temps que Kutusof, ne pouvant se persuader que l'armée française se retirait par une route déjà dévastée et sans ressources, manœuvrait pour lui fermer le chemin du Sud. Lorsque ses doutes furent levés, il se contenta de harceler sans relâche l'ennemi, attendant que l'hiver, ce puissant auxiliaire des Russes, les lui livrât sans défense. Cependant deux lieutenants de Kutusof, Miloradovitch et Platof, attaquèrent vivement les Français près de Viazma. Ceux-ci, malgré leur faiblesse, eurent encore la gloire de faire reculer les Russes; mais ils perdirent quatre mille hommes. « On avait sauvé l'honneur, dit M. de Ségur; mais il y avait dans les rangs des vides immenses. Il fallut tout resserrer, tout réduire, pour mettre quelque ensemble dans ce qui restait. Chaque régiment formait à peine un bataillon, chaque bataillon un peloton. Les soldats n'avaient plus leurs places, leurs compagnons et leurs chefs accoutumés. Cette triste réorganisation se fit à la lueur de l'incendie de Viazma, et au bruit successif des coups

de canon de Ney et de Miloradovitch, dont les retentissements se prolongeaient à travers la double obscurité de la nuit et des forêts. Plusieurs fois ces restes de braves soldats se crurent attaqués, et se traînèrent à leurs armes. Le lendemain, quand ils reprirent leurs rangs, ils s'étonnèrent de leur petit nombre [1]. »

On était au 4 novembre. La marche devenait de jour en jour plus pesante; à chaque pas on voyait augmenter le nombre des traînards et des blessés. Les chevaux du train tombaient de fatigue et d'épuisement : il fallut abandonner des caissons et quelques bagages. Et ce n'était là encore que le commencement de nos misères!

La neige avait commencé à tomber dans la journée du 4, mais en petite quantité; le 5, elle avait été plus abondante; le 6, elle tomba à flots pressés, et, poussée par un vent nord-ouest, elle recouvrit bientôt la terre d'une couche épaisse qui ne présentait plus à l'œil attristé qu'une immense plaine d'un blanc éclatant. Toutes traces de route avaient disparu, et plusieurs détachements, en cherchant un abri, s'égarèrent; les soldats les moins robustes, raidis par le froid, abandonnaient leurs armes et se laissaient massacrer par les Cosaques. Peu à peu la route, foulée par les chevaux et les voitures, devint aussi dure et aussi glissante que du verglas. A cette lati-

[1] Le général comte de Ségur, *Histoire de Napoléon et de la grande armée pendant l'année* 1812, t. II, ch. x.

tude, cet état de choses subsiste à peu près cinq mois; les Russes sont toujours préparés à ce changement; les chevaux sont d'avance ferrés à glace; ils mettent sur traîneaux leurs voitures de transport, ainsi que les canons des parcs; et les Cosaques ont alors des pièces légères sur affûts-traîneaux. Dans l'armée française, au contraire, on ne s'y était point préparé; les chevaux, n'ayant point été ferrés à glace, glissaient au moindre mouvement, s'épuisaient en efforts impuissants et s'abattaient à chaque instant. On perdit tout à coup la plus grande partie de ce qui restait de cavalerie, et l'on fut contraint d'abandonner beaucoup d'artillerie et de bagages. On vit alors des objets précieux provenant du pillage de Moscou dispersés sur la route; ils ne tentaient plus la cupidité; on ne songeait qu'à se procurer des aliments.

Un petit nombre de régiments avaient conservé quelques bestiaux en les faisant paître avant l'apparition des neiges; il devint impossible de les nourrir désormais. L'armée, marchant sans relâche, ne recevant de distribution de vivres nulle part, se trouva réduite pour toute nourriture à la chair des chevaux; le soldat dépeçait à l'instant ceux qu'on était contraint d'abandonner. Le froid plus rigoureux vint se joindre à tant de maux. Les forces humaines ne pouvant lutter contre de semblables vicissitudes, les désastres de l'armée augmentèrent dans une proportion effrayante; elle éprouva toutes les horreurs de la

famine. Le nombre des traînards s'accrut de manière à faire craindre que l'armée ne présentât bientôt plus qu'une masse confuse; l'indiscipline et l'insubordination gagnèrent ce qui était resté sous les drapeaux. Bientôt l'aspect de la route devint affreux; elle était jonchée de cadavres d'hommes et de chevaux, et couverte d'une foule de malheureux se traînant à peine, tandis que d'autres expiraient de faim, de fatigue, de maladies et de leurs blessures. Chaque soir, un grand nombre de malheureux qui n'avaient pu suivre leurs corps imploraient une place auprès des bivouacs déjà établis; mais on les repoussait rudement, et ils allaient expirer à quelques pas de là; aussi l'armée, lorsqu'elle quittait ses bivouacs, les laissait-elle couverts de morts, ce qui leur donnait l'aspect d'un champ de bataille. Au point du jour, tout ce qui avait bivouaqué sur le bord de la route et qui conservait encore quelque force, se remettait en marche; on voyait arriver de l'intérieur des terres un grand nombre de militaires isolés, ou réunis par bandes plus ou moins nombreuses. « Ils n'avaient point déserté lâchement leurs drapeaux, dit M. de Ségur; c'était le froid, l'inanition qui les avaient détachés de leurs colonnes. » Ils se dirigeaient sur la grande route, où ils se formaient en colonne épaisse de traînards. La nuit couvrait de son ombre les maux qui accablaient l'armée, et le jour suivant se reproduisaient les mêmes scènes, et de plus terribles encore.

A Dorogobouje, l'armée se divisa; Eugène et Poniatowski se dirigèrent sur Vitepsk par une route devenue impraticable pour les chevaux de trait. Platof suivait cette colonne, tuant ou faisant prisonniers tous ceux qui s'écartaient. L'empereur, Davoust et Ney, qui formait l'arrière-garde, se portèrent directement sur Smolensk. Napoléon y entra le 9 avec sa garde; le 10, Davoust le rejoignit; le 13, Eugène ramena les débris de l'armée d'Italie; il avait perdu soixante pièces de canon et la plus grande partie de ses bagages. Ce fut à Smolensk que Napoléon put apprécier toute l'étendue de ses pertes; de cette armée si belle il lui restait sous les armes environ quarante mille hommes, dont cinq mille à peine de cavalerie mal montée.

Pendant ce temps-là, l'armée du Nord, après des alternatives de succès et de revers, avait abandonné Polotsk; Gouvion Saint-Cyr, menacé par Wittgenstein et l'armée de Finlande, manœuvrait pour se réunir à Victor, qui se trouva bientôt à la tête de trente-six mille hommes; à Smoliani, Wittgenstein l'attaqua sans pouvoir le forcer dans ses dernières lignes; mais le maréchal profita de la nuit pour se replier sur Sanuo, laissant ainsi à découvert les routes de Minsk, de Vitepsk et de Wilna. Vitepsk fut occupé par les Russes, qui firent prisonniers le général Poujet, le commandant Chevardès et une partie de la garnison. D'un autre côté, Tchitchagof, tendant à établir ses communications avec Wittgenstein, dans le but de

couper la retraite de Napoléon sur la ligne de la Bérésina, marchait sur Minsk à la tête d'environ trente mille hommes.

En même temps l'armée de Kutusof s'avançait sur Smolensk ; les guerriers russes, habitués au froid, abondamment pourvus de munitions et de vivres, rencontraient à chaque pas les débris de cette désastreuse retraite; défaits dans toutes les batailles, ils avaient cependant les avantages de la victoire; et les vainqueurs de Smolensk, de la Moskova, de Polotsk et de Malo-Iaroslavetz, se retiraient devant eux. Les funestes symptômes d'une désorganisation complète commençaient à se manifester dans les restes de l'armée française. Les ordres de l'empereur, que la nouveauté des circonstances permettait d'interpréter avec plus de latitude, n'étaient plus exécutés ponctuellement; c'est ainsi que Baraguay-d'Hilliers négligea de faire replier sur sa division un corps de deux mille hommes, qui, surpris par des partisans russes, se vit forcé de mettre bas les armes.

Kutusof, poussant ses avantages, embrassait de ses ailes la position de l'empereur : avant d'arriver jusqu'à Minsk par Orcha et Borisol, l'armée française avait soixante lieues à parcourir. Le 14 novembre, Napoléon quitta Smolensk avec sa vieille garde; Eugène et Davoust devaient suivre à un jour de distance; Ney reçut l'ordre de n'évacuer la ville que le 17, après avoir fait sauter les tours de l'enceinte et détruit ce qu'il ne pouvait transporter. A Krasnoï,

l'empereur se vit presque entièrement entouré par l'armée russe, qui l'attaqua mollement. Eugène n'échappa que par miracle à Miloradovitch, et rejoignit l'empereur à Krasnoï. Kutusof semblait n'avoir plus qu'à oser pour anéantir, par le choc de son armée, les débris des colonnes françaises; le 17, il fit ses dispositions pour attaquer; le lendemain, au point du jour, l'empereur sort de la ville à la tête de douze mille hommes de sa garde, tout prêt à engager le combat. Le général russe, étonné de cette résolution, rappelle à lui les corps de Tormassof et de Miloradovith, qui laissent ainsi le passage libre à Davoust et au vice-roi. Cette démonstration de l'empereur lui permit d'accomplir sa retraite sur Orcha; mais il laissait en arrière le maréchal. Les Russes, qui auraient pu anéantir tout le reste de la grande armée, recueillirent de ces trois jours de combat huit mille prisonniers faits parmi les traînards, et plusieurs centaines de canons abandonnés. A Dombrowna, Napoléon reçut la nouvelle de l'occupation de Minsk par les Russes; le 19, il entra dans Orcha, où son armée trouva quelque artillerie et des approvisionnements.

Cependant, resté seul en arrière avec une poignée de braves, Ney exécuta sous le feu de l'armée russe, qui l'entourait de toutes parts, cette retraite prodigieuse qui eût suffi pour l'immortaliser, et dont les Russes eux-mêmes n'ont parlé qu'avec admiration; le 21, il ramena à Orcha trois mille hommes, débris glorieux de sa petite armée.

L'empereur, en s'avançant vers la Bérésina, ne supposait pas que Borisof fût déjà au pouvoir des Russes. Mais Tchitchagof, après s'être emparé de Minsk, s'était porté rapidement sur Borisof, défendu par Dombrowski. Ce brave général polonais lui opposa une vigoureuse résistance; mais il dut céder à l'immense supériorité des forces qui l'attaquaient.

Il était de la plus haute importance pour Napoléon de reprendre Borisof, pour s'assurer les moyens de passer la Bérésina. Oudinot, secondé de Dombrowski, rentra dans cette ville, culbutant la division Pahlen, qui repassa précipitamment le fleuve et rompit le pont derrière elle. Sur l'autre rive on découvrit toute l'armée de Tchitchagof occupant les hauteurs.

L'empereur venait d'arriver à Bohr. Il fut décidé qu'on passerait la Bérésina au gué de Stoudianka; le dégel, qui s'était manifesté depuis quelques jours, présentait de grandes difficultés aux pontonniers; mais, le 24, une forte gelée raffermit les terrains, et facilita le transport de l'artillerie.

L'armée, aux environs de Borisof, offrait encore un effectif de quarante-cinq mille hommes et de deux cent cinquante canons; les non-combattants, qui se traînaient à la suite des corps, formaient une masse d'environ quinze mille hommes.

Le corps d'Oudinot passa le premier, et rejeta une division ennemie dans la direction de Borisof. Le 28

au matin, il ne restait plus sur la rive gauche du fleuve que la division Gérard et celle de Partouneaux, qui devaient protéger les ponts et détourner l'attention de Tchitchagof. Ce général aurait pu facilement inquiéter la retraite des Français; il en avait été empêché par les ordres de Kutusof, qui resta longtemps persuadé que Napoléon voulait s'ouvrir un passage vers Minsk. Cependant, mieux instruit de la marche de l'empereur, il se mit bientôt en devoir de prendre l'offensive. Platof et Wittgenstein se joignirent bientôt aux forces qui occupaient Victor, lequel eut la gloire de ne pas se laisser entamer. Partouneaux, cerné avec toute sa division, s'était vu forcé de se rendre; entre Borisof et le fleuve s'était pressée la foule des non-combattants : les bagages, les voitures chargées de blessés, tout offrait sur ce point l'image du désordre et de la confusion. L'artillerie ennemie foudroya longtemps cette masse immobile, qui n'avait plus assez d'énergie pour fuir ; mais, sur l'autre rivage, Ney soutint glorieusement l'honneur de l'armée française; après une lutte longue et meurtrière, le maréchal ordonna une attaque générale; les Russes plient sous ce dernier effort, et laissent aux Français le champ de bataille jonché de morts. Tchitchagof était vaincu, et laissait désormais à l'armée française le chemin libre jusqu'à Vilna et au Niémen.

La nuit qui venait de mettre fin aux combats sur les deux rives de la Bérésina fut une des plus cruelles depuis le départ de Moscou. Le froid redoublait de

violence; le vent du nord, plus âpre, fouettait une neige épaisse sur les hommes sans abris et sans feux. Les bagages entassés près des ponts en obstruaient toujours l'entrée; longtemps dirigés sur ce terrain resserré, les canons de Wittgenstein l'avaient labouré dans tous les sens, le jonchant des débris de plusieurs milliers de voitures et de chariots culbutés sur des monceaux de cadavres. Durant ce terrible combat, plus de douze mille personnes, hommes et femmes, parmi lesquels on remarquait des familles entières avec leurs enfants, s'étaient vainement efforcées, en remplissant les airs de leurs cris lamentables, de s'ouvrir le passage des ponts; mais depuis que l'artillerie se taisait, tombés dans un morne accablement, ils restaient immobiles et transis; insensibles à toutes les affections, on ne les entendait plus s'appeler réciproquement; chacun, résigné à ne plus se défendre contre la mort, semblait avoir cessé de prendre intérêt à la vie de ses amis, de ses parents; un silence affreux succédait aux accents du désespoir.

A neuf heures du soir, le général Éblé étant parvenu à désencombrer le passage, les deux divisions de Victor traversèrent la Bérésina; il ne resta qu'une arrière-garde devant l'ennemi pour masquer ce mouvement. L'artillerie suivit; et tout ce corps ayant atteint la rive droite un peu après minuit, les deux ponts demeurèrent libres et d'un accès facile. Les non-combattants pouvaient alors passer à leur tour; ils furent avertis à diverses reprises; on les pressa de profiter

du peu de moments qui leur restaient encore. Mais le temps et les moyens manquaient pour transporter les bagages et faire suivre les chariots : la plupart de ces malheureux avaient là toute leur fortune; d'autres, trop affaiblis par la fatigue ou les maladies, s'effrayaient à l'idée de se mettre en route à pied, au milieu d'une nuit si froide et si obscure. Tous refusèrent de marcher, attendant le jour, quoi qu'il pût arriver.

En vain, pour les engager à partir, le général Éblé et le maréchal Victor lui-même, après avoir employé la prière et jusqu'à la menace, firent brûler quelques-unes de ces voitures dont l'abandon semblait leur coûter tant de regrets; ils ne s'en émurent pas; rien ne paraissait pouvoir les tirer de leur sombre apathie. Aux approches du jour, l'arrière-garde se retira, et le bruit se répandit parmi eux qu'on allait détruire les ponts. Tout à coup la foule se ranime, elle accourt et se presse comme la veille sur le rivage; le désordre produit encore l'encombrement; tout s'arrête; les cris, les querelles recommencent avec fureur. Le général Éblé devait mettre le feu aux ponts à huit heures; ne voyant point paraître l'ennemi, il ne commença cette opération qu'à huit heures et demie. A la vue de la fumée qui obscurcit l'air près de la rive droite, les cris redoublent: peu après la flamme s'élève..., le passage est fermé.

On vit alors un spectacle effroyable: de ces milliers d'infortunés dont la dernière espérance vient de s'é-

vanouir, les uns s'efforcent de se frayer un chemin à travers les flammes; ils se cramponnent aux chevalets, aux planches à demi consumées, et périssent d'un supplice horrible; d'autres se hasardent sur la glace encore mal affermie; elle s'entr'ouvre sous leurs pas, ils sont engloutis!... D'autres enfin essayèrent de passer à la nage au-dessous des ponts, aucun ne parvint à l'autre rive. A neuf heures seulement parurent les Cosaques, qui firent prisonniers environ cinq mille personnes de tout sexe et de tout âge restées sur la rive gauche; ils n'y trouvèrent que trois canons et quelques caissons, mais le butin était immense et très précieux. Éblé se retira à neuf heures et demie du matin, après avoir achevé la destruction des ponts.

La division Loison, forte de dix mille hommes de troupes fraîches, venait d'arriver à Wilna; elle reçut l'ordre de faciliter à l'armée les approches de cette ville. C'est de Malodeczno, où l'empereur arriva le 3 décembre, qu'il dicta le fameux vingt-neuvième et dernier bulletin de cette campagne, bulletin où la vérité, quoique affaiblie par de nombreuses réticences, dépassait de beaucoup les craintes générales. A Smorzoni, Napoléon assembla les chefs, confia le commandement de l'armée à Murat, et partit pour Paris, où il arriva le 19 à minuit.

La rigueur du froid acheva la désorganisation de l'armée; le 7, le thermomètre descendit à vingt-huit degrés Réaumur (35° centigrades) au-dessous de zéro.

Les plus robustes marchaient en avant des groupes, car toute trace de discipline avait disparu. Le froid saisissait d'abord les extrémités : la chaleur vitale, concentrée dans les organes essentiels que la nature a prémunis avec tant de prévoyance, causait momentanément un bien-être trompeur, le soldat se laissait aller à une torpeur que suivait bientôt la mort. Les plus jeunes mouraient par milliers: un grand nombre de ceux dont le corps endurci aux fatigues pouvait résister plus longtemps, trouvant plus facile de mourir que de vivre, se couchaient sur la neige et refusaient de se relever. Le feu des bivouacs, dont ces malheureux s'approchaient sans précaution, communiquait la gangrène aux parties gelées, et l'influence d'une chaleur extrême, comme celle d'un froid excessif, avait des résultats non moins funestes. Un reste d'aliments, quelques gouttes d'eau-de-vie, étaient alors des ressources précieuses; la loi de conservation avait absorbé tous les autres sentiments; l'ami fuyait son ami pour dévorer seul les misérables ressources que lui offrait le hasard : enfin l'horrible supplice de la faim en poussa quelques-uns à se nourrir de chair humaine.

Cependant la vue de l'ennemi rappelait instinctivement autour des aigles les déplorables débris de la grande armée. Murat, qui aimait la gloire sur un grand théâtre, perdit son énergie; Ney, toujours le même, restait le dernier sur le champ de bataille : c'était la providence de l'arrière-garde. Il fallut éva-

cuer Wilna, que menaçaient toutes les forces de l'armée russe. L'armée débandée fut obligée d'abandonner sur la colline de Ponari les équipages de Napoléon, les caissons du trésor, les fourgons et le peu d'artillerie qui restait. Les traînards et les blessés, restés en grand nombre à Wilna, furent cruellement traités par les Cosaques; les juifs, non moins avides et aussi inhumains, assassinaient les Français dans les maisons, et, après les avoir dépouillés, jetaient leurs corps par les fenêtres. Les malades entassés dans les hôpitaux moururent sans secours. Un grand nombre de prisonniers furent dirigés dans l'intérieur; mais, comme nous le verrons plus tard, bien peu parvinrent à leur destination.

Les Cosaques de Platof ayant tourné Kowno, il fallut encore évacuer cette place et se frayer la route l'épée à la main. Vit-on jamais semblables vicissitudes? les débris des cinq cent mille hommes qui naguère avaient passé le Niémen en vainqueurs, le repassaient aujourd'hui poursuivis par un détachement de Cosaques! Heureusement encore que le Niémen était gelé, et qu'il était facile de le traverser sur la glace, et, de plus, que les Cosaques avaient l'ordre de s'arrêter, dans leur poursuite, à cette limite de l'empire russe.

Le 14, l'armée ne comptait plus en combattants valides que quatre cents hommes de l'infanterie de la vieille garde, et six cents hommes de la cavalerie de la garde, en y comprenant les régiments de

marche qui s'y étaient réunis. Les corps étaient représentés par leurs aigles escortées par quelques officiers et sous-officiers; toute l'artillerie se réduisait à neuf bouches à feu qu'on avait emmenées de Kowno.

Les Prussiens, en revoyant l'armée, la prirent d'abord pour des militaires isolés qui la précédaient; mais ils furent bientôt détrompés, et dès lors ne déguisèrent point la haine qui les animait contre les Français. Un des premiers effets de cette haine fut la défection du général prussien York, qui vint mettre le comble à nos désastres et nous ôter tout espoir de les réparer.

Ainsi se termina cette funeste campagne de 1812; la Russie était sauvée, et le contre-coup de cette grande réaction allait bientôt ébranler l'édifice colossal de la puissance de Napoléon. Les rois de la vieille Europe mesuraient leurs espérances à l'étendue du désastre impérial. Cependant le soldat-empereur menaçait encore; son génie n'avait rien perdu de sa portée et de sa vigueur; mais le prestige de ses armes était détruit; l'Angleterre reprenait son ascendant; et la Russie, comprenant tous les avantages de sa nouvelle position, renouait en silence les fils rompus de la politique de Pierre I^er^ et de Catherine II.

J'ai raconté la marche victorieuse des Français jusqu'à Moscou; puis j'ai essayé d'esquisser le tableau des calamités qui ont accompagné leur retraite

jusqu'au Niémen. Il me reste, pour compléter le titre de ce livre, à parler du sort des prisonniers français restés entre les mains des Russes pendant cette guerre malheureuse. Ce sera l'objet de la seconde partie de cet ouvrage.

---

# CHAPITRE V

Je suis fait prisonnier à Wilna. — Départ de cette ville. — Mauvais traitements envers les prisonniers. — Mes réclamations. — Comment elles sont écoutées. — Le premier bivouac. — Manière d'inhumer les morts. — Tristes réflexions. — Nouveaux décès à chaque bivouac. — Des vivants brûlés avec les morts. — Résignation forcée. — Logement dans les maisons vides. — Souffrances plus grandes qu'au bivouac. — Férocité des soldats russes. — Consolations données par des paysans. — Arrivée à Kirsanaf. — Partage du détachement. — Nous sommes dirigés sur Saratof. — Notre nouvelle escorte. — Les vétérans de Souwarof. — Changement dans notre situation morale. — Dure réponse d'un officier russe. — Notre joie en apprenant notre destination. — Bienveillance des habitants. — Manière ingénieuse dont les dames viennent à notre secours. — Le gouverneur de Serdobsk. — Séjour dans cette ville. — Hôpital improvisé. — Soins donnés à nos malades. — Séparation des officiers d'avec les soldats. — Arrivée à Saratof.

Jusqu'ici j'ai peu parlé de moi-même, et cela se conçoit. Ayant à raconter des événements aussi graves que ceux qui font le sujet des chapitres précédents, je ne voulais pas interrompre mon récit pour parler de faits qui m'étaient personnels, et mêler mes propres aventures à ces scènes héroïques,

à ces catastrophes inouïes, destinées à tenir une place si remarquable dans l'histoire. D'ailleurs tout ce qui m'est arrivé pendant cette campagne pourrait être raconté en quelques lignes; nuit et jour, dans les hôpitaux et les ambulances, tout mon temps était consacré au soin des blessés et des malades; j'aurais pu rassembler, si j'en avais eu le loisir, des matériaux précieux pour un livre de clinique, qui n'aurait peut-être pas été sans intérêt pour mes confrères en médecine et en chirurgie, mais qui n'en aurait guère offert aux gens du monde. Je ne pourrais aussi que répéter jusqu'à satiété les plaintes que je faisais déjà presque au début de la campagne, à Wilna, à Smolensk, sur l'insuffisance des moyens de pansement et de médication mis à notre disposition. À Moscou, il est vrai, nous trouvâmes un peu plus de ressources, et pendant le séjour que l'armée fit dans cette ville, des soins plus efficaces purent être donnés à nos malades. Mais pendant la retraite, et surtout après le combat de Malo-Iaroslavetz, on peut dire que les blessés furent en quelque sorte abandonnés à eux-mêmes. Et cependant ce ne fut pas le zèle des officiers de santé de tout grade qui faillit jamais, ils se multipliaient en quelque sorte avec un dévouement incroyable; mais que pouvaient leurs efforts contre la masse toujours croissante des blessés et des malades, et contre les aggravations apportées par la rigueur de la saison? Un grand nombre succombèrent à la fatigue et aux maladies épidémiques qui régnaient

dans les hôpitaux, et que l'armée semblait traîner avec elle. Moi-même je fus atteint de la fièvre à Wilna, et laissé dans cette ville avec un nombre considérable d'autres malades, quand elle fut évacuée par l'armée française.

J'ai déjà dit les mauvais traitements qu'eurent à essuyer les traînards et les blessés de la part des Cosaques lors de leur entrée à Wilna. Non seulement les soldats, mais un grand nombre d'officiers furent victimes de la cruauté et de la cupidité des Russes et des juifs. J'échappai au triste sort de mes compagnons d'infortune, grâce à mon hôte, médecin lithuanien chez qui j'avais déjà logé lors de mon premier séjour à Wilna, et que je retrouvai encore à mon retour, quoique la plupart des habitants eussent abandonné la ville. Ses soins me rappelèrent à la santé, mais aussi au sentiment de mes malheurs; car j'étais prisonnier, et je ne savais plus quand je pourrais revoir ma patrie, si toutefois je n'étais pas condamné à mourir sur la terre étrangère. A peine fus-je rétabli, que je reçus l'ordre de partir avec un convoi de deux à trois mille prisonniers envoyés dans l'intérieur de la Russie. Tout ce que put faire mon hôte en ma faveur fut de me recommander à l'officier qui commandait le détachement de Cosaques chargé de nous escorter. Cet officier, qui parlait très bien français, promit de faire ce qu'il pourrait pour m'aider à supporter les fatigues du long trajet que nous avions à faire, et m'épargner les mauvais traite-

ments auxquels les prisonniers étaient trop souvent exposés.

Nous nous mîmes en route le 22 décembre, à l'époque de l'année où les jours sont si courts à cette latitude, et où le soleil apparaît à peine pendant quelques heures sur l'horizon. Le temps était un peu moins froid que dans les premiers jours du mois, c'est-à-dire qu'au lieu de 28 degrés Réaumur, le thermomètre variait de 18 à 20 et 22 degrés. A cette température, toutes les rivières, tous les marais et les lacs étaient gelés; de sorte que les Cosaques trouvaient toujours une route facile pour nous conduire.

Ici commence ma triste odyssée, moins triste toutefois pour ce que j'ai eu à souffrir personnellement que pour les souffrances et les misères dont j'ai été témoin, et que je ne pouvais soulager. Nous étions près de trois mille en quittant Wilna; dans ce nombre se trouvaient encore cent cinquante officiers, avec lesquels je marchais à l'arrière-garde. La moitié au moins des hommes qui composaient le convoi étaient encore malades de la fièvre, et nous n'avions pas fait une lieue, qu'un grand nombre tombaient déjà exténués de fatigue et de besoin. Aussitôt les Cosaques s'avançaient sur eux en poussant d'affreux hurlements, et les forçaient à coups de bâton de se relever et de marcher. Indigné de ce spectacle, je m'approchai de l'officier à qui j'avais été recommandé et qui marchait à quelques pas de moi.

« Comment, Monsieur, lui dis-je, pouvez-vous

permettre que vos soldats traitent ainsi de malheureux prisonniers?

— Je sais, Monsieur, interrompit l'officier, tout ce que vous pouvez me dire là-dessus; mais malheureusement nous ne sommes pas en ce moment tout à fait les maîtres. On a tellement surexcité la haine des paysans et des soldats russes contre les Français, qu'aujourd'hui nous sommes presque impuissants à réprimer les effets de cette haine. Ils ne conçoivent pas qu'on puisse épargner les hommes qui ont incendié Moscou la *sainte*, et dans plus d'un village, si l'on y eût fait entrer les prisonniers, ils auraient été égorgés malgré l'escorte. Aussi est-on obligé de faire bivouaquer les convois.

— Comment! Monsieur, interrompis-je à mon tour, est-ce que par ce froid excessif, et avec des hommes en partie malades, nous ne logerons pas dans des villages?

— Cela nous est expressément défendu, non pas précisément pour le motif dont je vous parlais tout à l'heure, car sous ce rapport vous n'auriez rien à craindre, du moins tant que nous serons en Lithuanie; mais ce qu'on redoute, c'est la fièvre d'hôpital, dont la plupart des prisonniers sont atteints, maladie qui, comme vous le savez, est essentiellement contagieuse, et qui se communiquerait infailliblement aux habitants des villages forcés de vous loger.

— Je conçois cela; mais alors il eût mieux valu nous laisser mourir à Wilna; au moins on nous eût

épargné les tourments inutiles d'un voyage aussi long et aussi pénible dans cette saison.

— On ne pouvait pas vous laisser à Wilna, parce que cette ville va être occupée par un nombreux corps de troupes russes. Votre translation dans l'intérieur de l'empire est donc une de ces nécessités de la guerre auxquelles il faut vous soumettre.

— Sans doute, et nous sommes tout disposés à le faire; mais au moins ne faudrait-il pas aggraver les maux de ces malheureux soldats par des rigueurs inutiles, et aux souffrances occasionnées par la marche, les privations, l'âpreté du climat et la maladie, ajouter les traitements barbares et inhumains que se permettaient tout à l'heure les Cosaques de l'escorte. »

L'officier parut mécontent de mon insistance à revenir sur ce sujet. Il me répondit d'un ton toujours poli, mais où perçait la mauvaise humeur :

« Je vous ai déjà dit, Monsieur, que nous sommes impuissants à empêcher ces effets d'une irritation dont la cause remonte d'ailleurs à ceux qui sont venus nous apporter si injustement la guerre; il est donc inutile de revenir là-dessus, et même, si vous voulez m'en croire, quelles que soient les choses de cette nature dont vous soyez témoin par la suite, je vous engage à garder le silence et à ne pas manifester trop haut votre mécontentement et votre indignation. Que voulez-vous, ce sont des malheurs auxquels doivent s'attendre des hommes civilisés

comme vous; quand ils viennent faire la guerre à des barbares comme nous... »

A ces mots, l'officier s'éloigna comme pour aller donner des ordres à ses soldats, et me laissa livré à mes réflexions. On conçoit de quelle sombre tristesse elles devaient être empreintes, après les paroles que je venais d'entendre, et surtout le ton d'ironie et de sarcasme qui avait marqué la dernière phrase. J'avais eu d'abord quelque espoir en entendant avec quelle douceur et quelle politesse il s'était exprimé en commençant; la facilité, la pureté avec laquelle il parlait notre langue, sans aucun accent étranger, m'avait aussi prévenu en sa faveur; mais sa physionomie changea tout à coup quand il m'entendit de nouveau me plaindre de ses soldats, et quoiqu'il n'eût pas donné à sa voix une expression plus rude, ses yeux s'animèrent d'un feu sombre et cruel qui m'épouvanta. Je me rappelai involontairement ce mot d'un écrivain célèbre :

« Grattez un Russe, et vous trouverez dessous la peau d'un Tartare. »

Notre première étape ne fut que de quatre lieues. On nous fit arrêter à quelque distance d'un village dont nous apercevions les maisons bordant la route que nous suivions. On organisa aussitôt un bivouac et des feux en nombre suffisant pour que tout le monde pût s'en approcher, se chauffer et faire cuire le peu d'aliments qui nous fut distribué. Nous obtînmes aussi de la paille, pour les officiers seule-

ment, et nous pûmes dormir un peu, enveloppés de nos manteaux. Au point du jour, et quand il fallut se remettre en route, un triste spectacle nous attendait : vingt-cinq à trente soldats ne se levèrent pas à l'appel; ils étaient morts. Quelques-uns étaient tellement collés à la terre par la gelée, qu'il fut impossible de les en arracher. On fut obligé, pour y parvenir, de dégeler la glace autour d'eux avec du feu; puis, quand tous ces cadavres eurent été réunis, les Cosaques allumèrent un énorme bûcher et y jetèrent les restes de nos malheureux compagnons. Pendant ce temps-là nous reprenions notre marche en jetant un dernier regard sur le bûcher funèbre, et en pensant que de pareilles funérailles étaient peut-être réservées à chacun de nous.

Quelle désolante perspective pour l'avenir ! Nous étions au second jour de notre voyage, et combien de temps devait-il durer avant d'avoir atteint notre destination ! Quel était d'ailleurs le terme de notre route? Nous n'en savions rien; et peut-être nous ferait-on ainsi errer dans les steppes de la Russie jusqu'à ce que nous fussions tombés un à un comme nos infortunés compagnons de la nuit dernière. Cet immense tapis de neige qui couvrait la plaine que nous traversions nous apparaissait alors comme un linceul funèbre destiné à nous ensevelir. Accablés par ces pensées, plusieurs d'entre nous s'abandonnèrent au désespoir, et se laissèrent tomber sur la route pour ne plus se relever.

Les scènes de la veille se renouvelèrent au second bivouac, et à tous les autres. Souvent, pendant la nuit, les hommes qui se sentaient près de mourir se relevaient avec horreur pour lutter debout contre l'agonie; surpris par le froid dans les contorsions de la mort, ils restaient appuyés contre des murs ou des arbres, raides et gelés. Leur dernière sueur se glaçait sur leurs membres décharnés; on les voyait les yeux ouverts pour toujours, le corps fixé dans l'attitude convulsive où la mort les avait surpris et congelés. Les cadavres restaient là, jusqu'à ce qu'on les arrachât de leur place pour les brûler, et la cheville se détachait du pied plus aisément que la semelle ne se séparait du sol. Quand le jour paraissait, quand nous levions la tête, nous nous trouvions sous la garde d'un cercle de statues à peine refroidies, et qui paraissaient postées autour de notre camp comme les sentinelles avancées de l'autre monde. L'horreur de ces réveils ne saurait s'exprimer.

Venait ensuite la cérémonie du bûcher; ce mode avait été adopté de préférence à l'inhumation, car il eût été presque impossible de creuser une fosse à cause de l'épaisseur et de la dureté de la neige et de la glace, et cela eût demandé trop de temps; puis on pensait que la combustion était un moyen d'empêcher la contagion. On brûlait vêtements et corps tout ensemble; mais il est arrivé plus d'une fois que des hommes encore en vie ont été jetés au milieu des flammes! Un instant ranimés par la douleur,

ces malheureux achevaient leur agonie dans les cris et les tourments du bûcher!

La première fois que nous eûmes ce spectacle, un cri d'horreur retentit parmi nous; nos gardiens nous firent aussitôt mettre en marche, et frappèrent de coups redoublés ceux qui manifestaient leur indignation par des gestes plus animés. Je compris alors la recommandation que m'avait faite l'officier, de ne pas donner de témoignages trop marqués des impressions que me feraient ressentir certains faits qui pourraient se passer sous mes yeux. En Russie, il faut s'habituer à voir avec impassibilité les actes les plus révoltants. Je devais assister à bien d'autres atrocités.

Comme on le voit, la rigueur du froid nous décimait chaque nuit. Quelquefois on rencontrait à l'entrée des villes un édifice abandonné; on s'en emparait alors pour y établir notre gîte. On nous entassait à tous les étages de ces maisons vides. La première fois, nous nous estimions heureux de passer enfin la nuit sous un toit; mais nous nous aperçûmes bientôt que ces nuits n'étaient guère moins rudes que celles du bivouac. En effet, dans l'intérieur du bâtiment, on ne pouvait faire du feu qu'à certaines places, tandis qu'en plein air au moins nous en allumions tout autour de notre campement. Ainsi, beaucoup de nos gens mouraient de froid dans leurs chambres faute de moyens pour se réchauffer. Puis, quand le matin il fallait enlever les

morts, les soldats russes les traînaient par les pieds avec des cordes liées autour des chevilles. Ils les descendaient ainsi quelquefois d'un second étage, et la tête suivait, frappant et rebondissant de marche en marche tout le long de l'escalier, depuis le haut de la maison jusqu'au rez-de-chaussée. Cette profanation des restes mortels de nos compatriotes avait fini par nous trouver impassibles, et nous nous contentions de nous dire entre nous avec amertume : « Ils ne souffrent plus, ils sont morts ! »

Mais il est arrivé quelque chose de plus horrible encore ; car j'ai vu des vivants achevés de cette sorte, et laissant sur les degrés ensanglantés les preuves hideuses de la férocité des soldats russes ; j'ai vu même quelquefois des officiers russes, et entre autres celui à qui j'avais été recommandé, assister à ces brutales exécutions. Voilà ce que j'ai vu, ce que mes compagnons voyaient journellement, et pas un de nous n'avait le courage de réclamer : tant la misère abrutit les hommes ! La même chose, nous disions-nous, nous arrivera demain ; et cette communauté de périls mettait notre conscience en repos et favorisait notre inertie.

Jusqu'ici je n'ai eu qu'à signaler la dureté de cœur et la cruauté des Russes qui nous accompagnaient, et de ceux mêmes, en petit nombre, que nous rencontrions dans les villes et les villages que nous eûmes à traverser ; j'ai maintenant une tâche bien plus douce à remplir, car il me reste à parler des consolations

que nous éprouvâmes à la suite de tant de misères. En arrivant dans l'intérieur, et dans ce qu'on appelle la grande Russie, nous commençâmes à remarquer moins de dureté de la part des paysans. Ceux qui s'approchaient de nos bivouacs nous témoignèrent d'abord de la compassion, et peu après ils nous donnèrent des marques d'intérêt. Des femmes surtout, des paysannes nous apportèrent des vêtements pour nous garantir du froid, des aliments, et même de l'eau-de-vie.

Arrivés sur les confins du gouvernement de Saratof, dans une petite ville nommée Kirsanof, notre convoi fut divisé en deux : une partie, avec l'escorte qui nous avait accompagnés depuis Wilna, fut dirigée au nord sur Nijni-Novogorod; l'autre partie, où je me trouvais, fut destinée pour Saratof, sur les bords du Volga. Quand nous nous séparâmes, nous étions réduits à peu près au tiers de ce que nous étions à notre départ, c'est-à-dire à environ mille à douze cents hommes. Le détachement dont je faisais partie était composé de cinq cents hommes: c'étaient les plus robustes et ceux qui avaient le mieux supporté jusque-là les cruelles fatigues du voyage; aussi le reste de la route s'accomplissait sans que nous en perdissions un seul, et nous n'eûmes plus à déplorer les lamentables scènes dont nous avions été témoins auparavant.

La nouvelle escorte qui nous accompagnait était composée de vieux soldats vétérans qui avaient fait

les guerres d'Italie et de Suisse avec Souwarof. Plusieurs d'entre eux avaient été prisonniers en France, et avaient été renvoyés en Russie par Bonaparte devenu premier consul, qui voulait par cette courtoisie gagner l'amitié du czar Paul. Bonaparte avait poussé la générosité jusqu'à faire habiller à neuf tous ces prisonniers, et à leur remettre une somme d'argent suffisante pour pourvoir à leurs dépenses jusqu'à leur arrivée sur les frontières de l'empire russe. Paul, touché de ce procédé, devint, comme on le sait, l'ami et l'admirateur du premier consul; il renonça à l'alliance anglaise pour embrasser avec ardeur la politique de la France, et prépara ainsi, sans s'en douter, la catastrophe tragique qui devait terminer sa vie.

Plusieurs de ces soldats parlaient assez bien le français, et tous avaient gardé un souvenir reconnaissant de leur séjour en France et de l'hospitalité bienveillante qu'ils y avaient reçue. Ces hommes étaient loin de s'exprimer avec la pureté de langage de l'officier qui commandait l'autre escorte; mais, ce qui valait beaucoup mieux, il y avait sous l'écorce encore rude qui les enveloppait un cœur accessible aux sentiments généreux, et qui savait allier les devoirs de leurs fonctions avec ceux de l'humanité.

Il se fit à cette époque un changement notable dans notre situation morale, changement que je remarquai bientôt en moi-même et dans la plupart de mes compagnons. Jusqu'à ce moment nous avions

été tellement abattus, ou, pour parler plus juste, tellement abrutis par les mauvais traitements et par la certitude que nos tourments ne finiraient qu'avec notre vie, que nous étions devenus à peu près indifférents à tout. Les forces de notre âme s'étaient épuisées comme celles de notre corps; à peine avions-nous le sentiment de notre existence; le temps qui s'écoulait, les distances que nous parcourions, les pays que nous traversions, tout cela passait pour nous inaperçu, au point que nous ignorions les jours de la semaine et du mois, et la direction que suivait notre convoi, si c'était à l'est ou à l'ouest, au nord ou au midi. Un jour il m'arriva d'interroger notre officier, *mon protecteur,* sur notre destination; il me répondit d'un ton sarcastique : « Votre destination? je l'ignore complètement; tout ce que je sais, c'est que depuis Wilna nous suivons la route de Sibérie. »

Cette réponse, faite à très haute voix, et de manière à être entendue d'un grand nombre de mes compagnons, avait achevé de nous jeter dans le découragement. Les Cosaques de notre escorte ne nous frappaient pas à coups de bâton comme nos malheureux soldats; mais ils nous répétaient sans cesse : « Sibérie! Sibérie ! » et ce mot sinistre frappait notre âme plus douloureusement que ne l'eût fait leur bâton sur notre corps.

Nous commençâmes à sortir de cette apathie quand nous reçûmes des témoignages de bienveillance de la part des paysans, ainsi que je l'ai dit plus haut. En

voyant des êtres humains s'intéresser à nous, nous nous sentions en quelque sorte rattachés à la vie; malheureusement nous ignorions, et nous ne l'avons même jamais su, le nom des villages où l'on nous donna ces premières preuves si touchantes de sympathie; nous n'avons pu exprimer notre reconnaissance à nos bienfaiteurs inconnus, et il ne nous a été possible que de mêler leur souvenir aux actions de grâces que nous avons rendues à Dieu dans cette occasion. Car, nous n'en pouvions douter, c'était Dieu lui-même qui, pour ne pas nous laisser entraîner aux suites de l'abattement funeste dans lequel nous étions tombés, avait touché le cœur de ces hommes grossiers, et nous avait, par leur entremise, envoyé les consolations qui nous faisaient renaître à l'espérance.

Un autre sujet de remercier Dieu nous attendait à Kirsanof; car là nous fûmes débarrassés de notre escorte de Wilna, et nous apprîmes enfin d'une manière positive le lieu de notre destination, dont nous n'étions plus séparés que de quelques jours de marche. Ce n'était pas la Sibérie, dont le nom seul inspire l'effroi, parce qu'il signifie exil éternel, climat d'une rigueur excessive, travaux des mines, déserts de glace et de neige; c'était un des bons pays de la Russie, arrosé par un fleuve qui y répand l'abondance et la vie, et situé à la même latitude que le nord de l'Allemagne et une partie de la Pologne.

Qui ne connaît l'histoire de ce voyageur égaré

dans les catacombes, qui, après avoir erré pendant un jour ou deux, désespérant de trouver l'entrée, tombe épuisé de fatigue et de faim, n'attendant plus que la mort pour mettre un terme à ses tortures, quand tout à coup une lumière lointaine vient frapper ses yeux affaiblis; il soulève sa tête appesantie, ses regards se fixent avidement sur ce point lumineux; il ne peut en douter, c'est la lumière du jour, c'est la porte du salut ouverte devant lui. La vie revient aussitôt à son cœur. Il rassemble ses forces, et, l'âme pleine de reconnaissance envers Dieu, il s'achemine lentement hors de la prison qui devait être son tombeau. Tels étaient les sentiments dont mon cœur était rempli au moment de quitter Kirsanof. Sans doute je ne voyais pas encore le terme de ma captivité; mais l'espérance faisait luire à mes yeux son flambeau vivifiant; je ne sais quelle voix intérieure me disait que la fin de mes souffrances approchait, et que si je n'allais pas immédiatement recouvrer la liberté, du moins les horreurs de la captivité allaient disparaître pour ne plus revenir.

C'est le cœur plein de ces pensées consolantes que je me mis en route le mercredi 10 février 1813 (car j'appris alors la date du jour où nous nous trouvions)[1]; il y avait cinquante jours que nous étions

[1] C'était le 29 janvier, d'après les Russes, qui font encore usage de l'ancien calendrier Julien, et n'ont pas adopté le Grégorien, usité dans le reste de l'Europe. Il y a douze jours de différence entre ces deux calendriers.

en marche, et nous avions fait deux cent soixante lieues en traversant les gouvernements de Minsk et de Mohilof en Lithuanie, et ceux d'Orel et de Tambof dans la grande Russie. Il nous restait encore environ soixante lieues pour atteindre Saratof; mais la température était complètement adoucie; il faisait encore froid, mais un froid très supportable pour nous autres qui avions enduré les rigueurs excessives des mois précédents.

Dès notre entrée dans le gouvernement de Saratof, nous trouvâmes de la part des habitants des marques de sympathie plus bienveillantes, plus touchantes encore que celles que nous avions reçues dans la grande Russie. C'était non seulement parmi les paysans que nous rencontrions des âmes compatissantes; mais dans les villes auprès desquelles nous campâmes, des seigneurs russes, de grandes dames venaient nous visiter; ces dernières surtout se montraient ingénieusement compatissantes; elles savaient s'informer avec adresse de nos besoins les plus pressants, et tantôt du linge, des vêtements chauds, des chaussures, du vin, envoyés par une main inconnue, arrivaient à l'adresse de l'un d'entre nous. C'était aux vétérans de notre escorte qu'elles demandaient ces renseignements; et ces braves gens se faisaient un plaisir de seconder la charité de nos aimables bienfaitrices.

A Serdobsk, un grand nombre d'entre nous souffraient encore de la fièvre; depuis longtemps j'avais

cherché à me procurer du quinquina et d'autres médicaments pour soulager nos pauvres malades. Jusqu'ici il m'avait été de toute impossibilité d'y parvenir. A peine étions-nous campés aux portes de cette ville, que tout à coup une pharmacie complète me fut apportée. Peu d'instants après, le gouverneur de la ville, accompagné de sa femme et de quelques autres personnes, vint nous visiter. Sachant que j'étais médecin, il s'informa auprès de moi de l'état de nos malades; me doutant bien que c'était à lui que nous devions le précieux envoi de médicaments que je venais de recevoir, je lui en fis mes remerciements avec effusion. « Non, non, me répondit-il en souriant, ce n'est pas à moi que vous devez ce cadeau, car, je vous l'avouerai franchement, je n'y aurais pas pensé; c'est à ces dames, ajouta-t-il en montrant sa femme et deux personnes qui l'accompagnaient, que vous êtes redevables de ces drogues. Pour moi, je n'ai pensé qu'à ceux qui se portent bien, et qui ont besoin de quelque chose de plus confortable que des juleps et du quinquina. » Et en disant ces mots il me fit voir deux de ses domestiques chargés d'énormes corbeilles remplies de comestibles et de bouteilles de vin blanc de Sarepta, vignoble situé dans la partie méridionale du gouvernement de Saratof, et que les Russes comparent au vin de Champagne. Ces provisions étaient destinées pour les officiers; nos soldats reçurent aussi une distribution de vivres extraordinaire. Tous ensemble,

mes camarades et moi, nous adressâmes de sincères remerciements au gouverneur et à ces dames, et ils pouvaient voir dans nos regards et dans l'expression de notre physionomie que notre bouche n'était que le faible interprète de notre cœur.

Nous devions séjourner quelque temps à Serdobsk.

Deux heures après la visite du gouverneur, on vint nous annoncer que tous les malades seraient logés en ville, dans un local qui allait être approprié pour cet objet; en même temps j'étais invité à venir moi-même présider à l'installation de cet hôpital improvisé. Je me hâtai de me rendre à l'endroit indiqué. C'était une chapelle ou temple protestant qui servait à une communauté de colons allemands établis à Serdobsk depuis le règne de Catherine II[1]. Les colons, en apprenant l'arrivée des prisonniers français et leur situation, s'étaient empressés de mettre leur chapelle à la disposition du gouverneur pour l'usage dont nous avons parlé. Quand j'entrai dans ce nouvel hospice, je trouvai une foule de personnes apportant des matelas, des couvertures, des draps, et tous les objets mobiliers nécessaires à un établissement de cette nature. Le plus grand nombre parlait allemand, et, comme je parle aussi cette langue, je pouvais facilement m'entendre avec ces

[1] Il y a dans le gouvernement de Saratof de nombreuses colonies allemandes, établies la plupart le long du Volga; quelques-unes seulement se sont fixées sur le Khoper, l'un des affluents du Don, aux environs de Serdobsk.

braves gens. Quant à ceux qui ne parlaient que le russe, nos Allemands me servaient d'interprètes. Grâce à la bonne volonté de tous, nous eûmes de bonne heure une cinquantaine de lits propres à recevoir les plus malades, et de quoi loger à l'abri et chaudement cent cinquante autres qui se contenteraient de coucher sur des tapis ou des couvertures, à la manière des Russes. Le reste de nos soldats fut reçu chez les habitants, et nous autres officiers nous fûmes logés dans les meilleures maisons de la ville. Cette nuit, pour la première fois, personne ne coucha au bivouac, et ceux d'entre nous qui eurent comme moi la chance d'être logés chez des colons allemands, eurent de plus le bonheur de coucher dans des lits. Car les Russes, comme les peuples de l'Asie, ignorent l'usage des lits; les riches couchent sur des divans, les pauvres sur de simples bancs de bois dont leurs cabanes sont entourées; en hiver, sur leur poêle; en été, souvent sur la terre nue, et seulement enveloppés de leurs peaux de moutons.

Nous restâmes quatre jours à Serdobsk, où nous fûmes traités comme des compatriotes et des amis plutôt que comme des prisonniers. Comme nos malades n'étaient pas encore bien rétablis, le gouverneur prit sur lui de les garder jusqu'à parfaite guérison. Cet arrangement nous fit à tous le plus grand plaisir : aux malades, parce qu'ils étaient enchantés des soins qu'ils recevaient et des attentions qu'on avait pour eux; et à ceux qui étaient valides, parce

que désormais nous ne serions plus contraints de bivouaquer aux étapes, et que nous pourrions être logés sans difficulté chez les habitants, qui n'auraient plus à craindre de nous la contagion.

C'est, en effet, ce qui arriva. A partir de ce moment, nous fûmes reçus dans l'intérieur des villes et des villages que nous traversâmes; on ne nous fit pas toujours, il est vrai, un accueil aussi sympathique qu'à Serdobsk; mais nulle part, du moins, comme au commencement de notre voyage, on ne se montra inhumain envers nous. A Petrovsk même et à Atkarsk, l'accueil qu'on nous fit ne fut guère différent de celui de Serdobsk.

Pendant notre séjour à Atkarsk, ville qui n'est plus éloignée que d'une vingtaine de lieues de Saratof, notre détachement fut tout à coup disloqué. Les officiers seuls, au nombre de cinquante, devaient se rendre à Saratof. Quant aux soldats, qui formaient un effectif de quatre cents hommes environ, on les fractionna par détachements de cent hommes, destinés à être cantonnés dans différentes petites villes des bords du Volga, à Volgsk, à Kamychine, à Tsaritzine et à Sarepta. Seulement nous obtînmes la permission d'emmener avec nous quelques-uns de nos soldats qui avaient demandé à nous suivre en qualité de domestiques.

Dès le lendemain, les divers détachements de soldats se mirent en route. Nous allâmes leur faire nos adieux, et plus d'une larme coula de nos yeux

et de ceux de nos braves compagnons quand il fallut se séparer. A Kirsanof, déjà une partie de notre troupe nous avait quittés; cette séparation nous avait à peine impressionnés, par suite de l'apathie, de l'indifférence à laquelle nous étions alors en proie; mais aujourd'hui où l'espoir nous était revenu, où l'avenir nous souriait un peu, ce n'était qu'à regret que nous voyions s'éloigner ceux qui avaient partagé nos souffrances.

Le lendemain, de bonne heure, nous nous mîmes en route non plus à pied, mais dans des traîneaux qui nous emportèrent en quelques heures jusqu'à Saratof.

---

# CHAPITRE VI

La ville de Saratof et son gouvernement. — Notre installation dans une ancienne caserne. — L'aide de camp du gouverneur. — Formalités pour constater notre qualité d'officiers. — Nous sommes prisonniers sur parole. — Premier dîner dans notre logement. — La vie à bon marché. — Je suis appelé comme médecin pour soigner le fils du gouverneur. — Mon entrevue avec le gouverneur. — Les médecins en Russie. — Mme la comtesse K...; remarque à l'occasion de sa toilette. — Ma visite au malade. — Le docteur Müller. — La consultation. — Ma conversation avec Mme K... — Guérison du malade.

La ville de Saratof est loin de répondre à l'importance du gouvernement dont elle est le chef-lieu, et à sa position sur les bords d'une rivière navigable, la principale artère du commerce de la Russie. En effet, malgré tous ces avantages, et quoiqu'elle soit le dépôt du sel du lac Ielton, elle ne compte guère que sept mille habitants.

Le gouvernement de Saratof est un des plus étendus de la Russie; il comprend cent trente lieues du nord au sud et cent vingt de l'est à l'ouest. Le Volga, qui le traverse dans toute sa longueur, le partage en deux contrées tout à fait distinctes. La partie à droite

du fleuve ressemble au reste de la Russie centrale; elle est assez fertile et produit des céréales et du tabac; la vigne même y croît dans la partie la plus méridionale. C'est dans cette partie, et sur les bords du Volga, qu'ont été établies les colonies allemandes dont j'ai parlé, et dont la population s'élève aujourd'hui à cent vingt mille individus; par eux la face du pays, jadis désert, a été complètement changée. Quant à la partie qui s'étend à l'est et sur la rive gauche du Volga, c'est un steppe immense qui joint les steppes du gouvernement d'Astrakan et ceux des bords de la mer Caspienne, vaste plaine où l'œil ne rencontre que quelques arbrisseaux rabougris, et qui ne produit autre chose que du sel fourni par les eaux du lac Ielton, la seule richesse de cette contrée désolée. La quantité de sel extraite de ce lac est très considérable, et fournit à elle seule un des principaux chargements de bateaux qui naviguent sur le Volga.

Une ancienne caserne fut mise à notre disposition à notre arrivée à Saratof; mais rien n'y avait été préparé pour nous y recevoir; on n'avait pas même allumé de feu dans les poêles. Il est vrai qu'une provision de bois assez copieuse était entassée au milieu de la cour, et nous eûmes bientôt du feu en quantité suffisante pour chauffer toutes les chambres que nous devions occuper. Personne, comme dans les dernières étapes que nous avions traversées, ne paraissait s'inquiéter de nous. Quand nos traîneaux étaient

entrés dans la ville, quelques habitants les avaient regardés passer, mais avec assez d'indifférence, et sans aucune de ces démonstrations de sympathie qu'on nous avait témoignées ailleurs. D'où venait cette dissemblance? D'abord, c'est que dans les autres villes nous arrivions à pied, marchant péniblement, et portant sur nos traits et dans notre démarche les traces de la souffrance; ici, au contraire, nous faisions presque une entrée de grands seigneurs, et nous avions laissé à Serdobsk et à Atkarsk les traces de nos misères passées. Puis, à Saratof, tout le monde est commerçant; les affaires occupent toutes les têtes, et souvent l'esprit de spéculation et d'entreprise étouffe les qualités du cœur, et ne leur laisse pas le temps de se développer. Au contraire, dans les autres parties de ce gouvernement que nous avions parcourues jusque-là, la population est tout agricole, ou appartient à la noblesse et à l'espèce de bourgeoisie qu'on rencontre en Russie, et j'ai remarqué dans ces diverses classes plus de disposition à compatir à l'infortune de leurs semblables que dans la classe spécialement adonnée au commerce. Il est bien entendu que ces réflexions ne s'appliquent qu'à la Russie, et encore se sont-elles modifiées dans une foule de circonstances, comme on le verra dans la suite.

Quoi qu'il en soit, nous étions fort en peine de savoir comment nous nous installerions dans notre nouveau logement, comment nous pourvoirions à notre nourriture et à tout ce qui nous était néces-

saire, lorsque nous vîmes entrer un aide de camp du gouverneur, accompagné d'un secrétaire et de quelques soldats qui lui servaient d'escorte. Il nous réunit tous dans une salle, et procéda à une espèce d'enquête sur nos noms, prénoms, âges, grades, qualités; l'indication des corps dans lesquels nous avions servi, nos années de service, etc. etc. Après la réponse faite par chacun de nous, il demandait à voir les papiers dont nous pouvions être porteurs, pour servir en quelque sorte de contrôle à nos déclarations, et en assurer l'exactitude. Le plus grand nombre d'entre nous se trouvèrent porteurs soit de leurs brevets, soit de pièces authentiques, soit de lettres suffisantes pour constater leur grade et la réalité de leurs assertions. D'autres, en très petit nombre, avaient été dépouillés entièrement quand ils avaient été faits prisonniers, ou avaient perdu, par toute autre cause, les papiers nécessaires pour établir leur identité. Dans ce cas, ceux des officiers qui étaient en règle et qui les connaissaient attestaient par serment la véracité de leurs dires; un procès-verbal de cette déclaration était dressé par le secrétaire, et cette pièce devait leur servir provisoirement jusqu'à ce qu'ils eussent pu se procurer d'autres pièces plus régulières. J'ajouterai que l'aide de camp avait cru devoir nous prévenir que toute fausse déclaration ou toute fausse attestation entraînerait pour ceux qui s'en seraient rendus coupables, d'abord la privation de leurs traitements d'officiers,

et peut-être l'exil en Sibérie. Nous lui répondîmes que cette menace était inutile, et que des officiers français avaient trop d'honneur pour vouloir usurper par un mensonge un titre qu'ils n'avaient pas réellement, ou attester par serment une chose contraire à la vérité. Il s'éleva seulement quelques difficultés à l'égard d'un seul d'entre nous : c'était un jeune sergent-major qui avait été nommé sous-lieutenant à la suite de la bataille de la Moskova. Ce fait était connu et attesté par deux officiers du régiment auquel il avait appartenu; mais comme il n'avait pas encore reçu son brevet, l'aide de camp déclara qu'il ne pourrait être compté parmi les officiers ni en toucher la solde.

Ces formalités terminées, l'aide de camp nous déclara que, d'après les ordres de S. M. l'empereur Alexandre, nous recevrions par jour une solde fixée selon nos grades; que nous allions toucher immédiatement un mois et demi échu, et que dorénavant le premier de chaque mois nous serions payés par le trésorier du gouvernement. Au moyen de cette indemnité, il ajouta que nous serions tenus de pourvoir à notre nourriture et à tous les frais d'installation dans notre logement, qui nous était fourni gratis; que, du reste, ceux d'entre nous qui voudraient se loger en ville étaient libres de le faire à leurs frais; puis il termina sa harangue par ces paroles, qui nous causèrent une vive satisfaction : « Enfin, Messieurs, vous êtes, d'après les intentions de

Sa Gracieuse Majesté, prisonniers sur parole; vous n'aurez donc désormais ni gardes ni surveillants; vous pourrez circuler librement non seulement dans la ville, mais dans un rayon de plusieurs lieues alentour, de manière cependant à ne pas découcher. Vous pourrez même dans quelque temps faire de plus longs voyages, mais avec la permission du gouverneur, et dans l'intérieur seulement des limites de son gouvernement. Sa Majesté est persuadée que vous n'abuserez pas de la liberté qui vous est accordée : d'ailleurs n'oubliez pas que la rupture de votre ban entraînerait pour vous l'exil en Sibérie. »

C'était pour la seconde fois que ce terrible mot de Sibérie revenait dans la bouche de l'aide de camp; il ôtait peut-être un peu du prix attaché à la faveur que nous accordait *Sa Gracieuse Majesté;* mais en somme nous n'avions pas lieu de nous plaindre, et nous témoignâmes à haute voix de notre reconnaissance pour les bienfaits de l'empereur.

Le secrétaire fit ensuite l'appel de chacun de nous et nous compta la somme qui nous revenait, ou du moins qu'on disait nous revenir; car nous apprîmes plus tard qu'il nous en était dû au moins le double; mais personne ne songea à réclamer.

Nous renouvelâmes nos remerciements à l'aide de camp au moment où il allait nous quitter, et le colonel ***, qui avait le grade le plus élevé parmi les prisonniers, prit la parole en notre nom; il chargea l'aide de camp de présenter nos hommages et nos

remerciements à Son Excellence le gouverneur, en lui témoignant le désir de les lui offrir nous-mêmes. L'officier répondit qu'il ferait part de notre intention à Son Excellence, et qu'il ne doutait pas que le gouverneur ne voulût bien nous accorder une audience.

Après le départ de ces personnages, nous nous félicitâmes mutuellement du changement qui venait de s'opérer dans notre sort, et nous songeâmes aussitôt à nous procurer tout ce qui nous était nécessaire pour nous installer convenablement. Un des sergents des vétérans qui nous avaient escortés jusqu'à Saratof nous fut d'un très grand secours dans ces premiers moments; grâce à lui nous pûmes nous procurer, et à des prix assez modérés, tous les objets mobiliers les plus indispensables : il mit même à notre disposition plusieurs de ses soldats, qui moyennant quelques copeks aidèrent nos domestiques à transporter nos meubles, à préparer nos chambres, à acheter les comestibles et toutes les fournitures indispensables pour la cuisine. Parmi les prisonniers restés à notre service se trouvaient deux ou trois cuisiniers assez habiles, et dès le premier jour nous fîmes un dîner à la française, qui eût probablement paru détestable à un gourmet, mais qui, assaisonné par le bon appétit et la gaieté, nous parut délicieux.

Au bout de quelques jours, nous étions assez confortablement logés, et notre table était mieux servie que celle de la plupart des pensions de garnison en

France. Le Volga nous fournissait d'excellents poissons, entre autres des sterlets et des esturgeons magnifiques; le gibier était aussi très abondant, et tout cela ne coûtait que fort peu de chose. Notre solde suffisait bien au delà pour ces premiers besoins; mais elle était absorbée par la nécessité de renouveler nos vêtements et notre linge, qui étaient dans un état déplorable, les objets les plus vulgaires et les plus indispensables pour la toilette coûtant à Saratof des prix fabuleux.

Trois à quatre jours après notre installation, je reçus du gouverneur une invitation de me rendre à son hôtel. Cette invitation était apportée par le même aide de camp qui nous avait visités le premier jour. Il me la remit en présence de mes camarades en disant :

« C'est à M. le docteur qu'elle s'adresse, car c'est une visite de médecin que réclame Son Excellence.

— Comment! m'écriai-je, monsieur le gouverneur est donc malade?

— Ce n'est pas lui, répondit-il, c'est son fils, jeune homme charmant qu'il aime beaucoup, et qui depuis quelques jours est atteint d'une maladie qui présente des caractères assez alarmants. C'est à cette circonstance, Messieurs, qu'a tenu le retard que Son Excellence a mis à vous recevoir. »

Je me hâtai de suivre mon guide, et bientôt nous arrivâmes à l'hôtel du gouvernement. Son Excellence m'attendait dans un salon meublé à la mode

de Paris, et je me crus tout à coup transporté dans le faubourg Saint-Honoré ou à la Chaussée-d'Antin. Le gouverneur me fit asseoir et m'entretint longtemps de la maladie de son fils, m'en décrivant minutieusement tous les symptômes et les phases diverses. L'enfant avait été visité par le seul médecin qu'il y eût à Saratof; c'était un docteur allemand, fort en vogue jusqu'ici, me dit le gouverneur; mais ses prescriptions, ses ordonnanres n'avaient produit aucun effet sur l'enfant, et le mal ne faisait qu'empirer depuis quelques jours. « J'étais sur le point, ajouta-t-il, d'envoyer chercher le médecin de Volgsk, qui jouit d'une grande réputation, quand tout à coup je me suis rappelé d'avoir lu sur la liste des prisonniers français arrivés à Saratof le nom d'un docteur en médecine des universités de Paris et de Montpellier. Ma femme, à qui j'ai fait part de ma découverte, s'est écriée : « C'est le Ciel qui nous l'en« voie; hâtez-vous de l'appeler; c'est lui qui rendra « la santé à mon fils. »

— Je crains, repris-je, que madame la gouvernante n'ait trop bonne opinion de moi; je ferai du moins tout ce qui me sera possible dans cette circonstance; puis je dirai, comme un de mes illustres compatriotes, Ambroise Paré : « Je donne le remède, « et Dieu la guérison. »

Je demandai ensuite à être introduit auprès du jeune malade; le gouverneur me répondit qu'il avait fait prévenir sa femme de mon arrivée, et

que, comme elle désirait être présente à la visite que je ferais à son fils, il fallait attendre encore quelques instants qu'elle fût prête à m'accompagner.

Je profitai de ce retard pour demander au général K... (c'étaient le titre et le nom du gouverneur) comment il se faisait que dans une ville aussi importante que Saratof il n'y eût qu'un seul médecin, et encore que ce médecin fût un étranger. « Je me suis mal expliqué, reprit-il en souriant, quand je vous ai dit qu'il n'y a ici qu'un seul médecin. Cet état est trop lucratif en Russie, et jouit de trop de considération, pour ne pas être recherché par un grand nombre de personnes. Mais il en est de cette profession comme de toutes les professions libérales; par un préjugé que vous trouverez peu patriotique de notre part, nous préférons les médecins étrangers à ceux de notre pays; aussi des nuées de docteurs, de chirurgiens, de pharmaciens allemands, anglais et français, sont venus de tout temps fondre sur ce vaste empire, et l'ont exploité jusque dans ses moindres localités. Les médecins allemands ont depuis longtemps obtenu le plus de succès et une vogue presque exclusive. Depuis quelques années seulement les médecins français ont lutté avantageusement avec eux, et l'ont même emporté; mais comme ils étaient peu nombreux, ils ne se tenaient guère que dans les deux capitales, à Pétersbourg et à Moscou. Depuis la guerre, le nombre en a beaucoup diminué, et vous êtes probablement le premier qui ait pénétré

dans ces contrées lointaines; encore a-t-il fallu que vous y fussiez amené par les hasards de la guerre. Ici nous avons une dizaine de médecins ou chirurgiens, et quatre ou cinq pharmaciens. Tous sont allemands; mais, à l'exception d'un seul qui jouit d'une considération méritée, les autres ne sont que des charlatans, ou d'anciens mauvais sous-chirurgiens de régiment, ou des échappés encore novices des écoles de chirurgie d'Allemagne, et quelquefois mêmes des boutiques de barbier. Tous ces individus ont une clientèle nombreuse parmi les moujiks, les boutiquiers, les mariniers de Saratof et des environs, quelquefois même parmi les boyards de campagne; aucun de ces individus n'est reçu par les nobles et les personnes qui tiennent un certain rang dans la société, sauf le docteur Müller, le seul qui fasse exception dans cette troupe de prétendus guérisseurs. Voilà pourquoi je vous ai dit qu'il n'y avait qu'un seul médecin à Saratof; car tous les autres sont pour moi comme s'ils n'existaient pas, et jamais je n'en ferai appeler un seul ni pour moi ni pour aucun membre de ma famille. »

J'allais répondre au général que ses préventions étaient peut-être exagérées, que dans certains cas les lumières d'un bon praticien n'étaient pas à dédaigner; mais l'arrivée de Mme K... suspendit notre conversation. Je remarquai qu'elle avait fait une toilette brillante, et comme pour une réception d'apparat. C'étaient les apprêts de cette toilette qui avaient

retardé ma visite au malade. J'avoue que cela me donna tout d'abord une mauvaise idée du cœur de cette femme, qui avait pu sacrifier à une mesquine satisfaction d'amour-propre féminin un temps peut-être précieux pour la santé de son fils. La plus belle parure d'une mère auprès du lit de son enfant malade est la pâleur de son visage, l'inquiétude de son regard, la tendre sollicitude répandue sur toute sa personne; du reste, tous ces signes de l'amour maternel se manifestaient au plus haut degré chez M^me K..., et bientôt je reconnus que je l'avais mal jugée. Elle avait passé plusieurs nuits auprès de son fils, sans vouloir se coucher ni prendre un instant de repos. Au moment où j'arrivai à l'hôtel du gouvernement, elle allait accourir à ma rencontre, quand une de ses femmes lui fit remarquer le désordre de sa toilette, dont elle ne s'était pas occupée depuis plusieurs jours. Alors, par un mouvement, je ne dirai pas de coquetterie, mais de convenance bien naturelle et que tout le monde comprendra, elle ne voulut pas se montrer devant un étranger qu'elle voyait pour la première fois, devant un Français surtout, dans un costume *à faire peur,* ainsi qu'elle me le dit elle-même plus tard. Elle consentit donc à faire *un peu* de toilette; mais une fois entre les mains de ses femmes de chambre, celles-ci lui firent subir, pour ainsi dire malgré elle, non pas un peu, mais beaucoup de toilette, dont l'exagération m'avait choqué.

J'ai cru devoir relater ces détails, parce que

dans l'étude que j'ai faite des Russes pendant mon séjour parmi eux, je tiens à montrer que je les ai jugés sans prévention, sans idée préconçue, et que je serai toujours prêt à rectifier une appréciation erronée, quand elle me sera échappée à mon insu.

Le père et la mère m'accompagnèrent dans la chambre du malade. C'était un jeune homme de treize à quatorze ans; après l'avoir examiné quelques instants, je n'eus pas de peine à me convaincre de ce que j'avais déjà soupçonné, qu'il était atteint d'une fièvre typhoïde. Il était alors au septième jour de la maladie; mais, quoique la marche en eût été assez régulière jusque-là, il pouvait à chaque instant survenir des complications qui en changeraient la nature. Je me hâtai d'indiquer les prescriptions que je crus nécessaires pour prévenir ces complications, et maintenir la maladie dans son cours régulier; mais en même temps je témoignai le désir d'être mis en rapport avec le docteur Müller, qui avait donné les premiers soins au malade. On l'envoya chercher aussitôt, et bientôt nous fûmes mis en présence l'un de l'autre.

Le docteur Müller était un homme d'une soixantaine d'années, portant une de ces bonnes et placides figures si communes dans toute l'Allemagne. Il était vêtu à la mode du siècle dernier : habit noir à la française avec larges boutons, culotte et bas de soie noire, souliers à boucles, et, par-dessus sa perruque poudrée à blanc, le chapeau à trois cornes; enfin la

canne à bec de corbin, sur laquelle, lorsqu'il était assis, il appuyait son menton comme pour réfléchir ou pour écouter plus à son aise ses interlocuteurs. Malgré son flegme germanique, je n'eus pas de peine à m'apercevoir que ma présence le contrariait, et que sous son air bonasse il cachait une assez forte dose de jalousie. Il ne parlait pas français, et, quoique je connusse assez bien l'allemand pour pouvoir tenir conversation dans cette langue, il ne voulut pas se servir de son idiome maternel, préférant que l'entretien eût lieu en latin, ce qui selon lui était plus conforme aux *us* de la science, et la seule langue usitée dans les consultations, même faites entre médecins allemands. J'acquiesçai à son désir, non sans avoir une réminiscence de quelques scènes de Molière, ce qui me fit venir une assez forte envie de rire, aussitôt comprimée.

Je ferai grâce à mes lecteurs de cette conversation, qui dura au moins une heure; car mon interlocuteur était infatigable, et il semblait prendre un véritable plaisir à s'entendre parler la langue de Cicéron, que Cicéron aurait eu probablement beaucoup de peine à comprendre. Enfin, après avoir cité tous les princes de la science, depuis Hippocrate et Galien jusqu'aux noms presque ignorés de certains docteurs des universités d'Allemagne; après avoir fait une consommation effrayante d'*atqui*, d'*ergo*, de *verum enim vero,* il me demanda pour conclusion à voir l'ordonnance que j'avais formulée avant son

arrivée. Il ne trouva rien à redire à mes prescriptions; mais il fut scandalisé de mon laconisme, car j'avais rédigé mon ordonnance en quatre ou cinq lignes au plus. Il me demanda la permission, tout en acquiesçant à ce que j'avais prescrit, de développer et de compléter ma pensée. J'y consentis volontiers, et il se mit aussitôt à griffonner trois pages de mots latins hérissés de signes et de figures chimiques, ce qui faisait ressembler son écriture à des caractères arabes ou hiéroglyphiques.

Cette fameuse consultation terminée, le docteur Müller se retira, à la grande satisfaction de M^me K..., qui attendait avec impatience, auprès de son cher malade, la fin de notre entretien. « Eh bien ! » me dit-elle en entrant avec empressement dans la chambre où nous nous étions retirés seuls pour causer plus librement, « quel est le résultat de votre conversation? » Je le lui dis en peu de mots; mais quand je lui eus montré l'ordonnance ou plutôt le commentaire du docteur Müller : « Je ne veux pas voir ce grimoire, s'écria-t-elle; j'ai confiance en vous, et je ne veux pas entendre parler des prescriptions du docteur Müller, qui, j'en suis persuadée, n'ont fait jusqu'ici que du mal à mon enfant. Mais c'est l'usage en Russie, et jamais un médecin ne va chez son malade sans lui laisser une formule interminable de mots latins et de caractères baroques. Il est vrai que sans cette précaution beaucoup de gens ne lui tiendraient pas compte de sa visite, dont

ils n'estiment la valeur qu'à la longueur de l'ordonnance. Aussi la crainte de ne pas recevoir la rétribution d'usage a fait prendre aux médecins l'habitude de surcharger l'estomac de leurs malades de drogues inutiles et souvent dangereuses. Pour moi, je ne trouve rien de si absurde, et je l'ai dit souvent au docteur Müller; mais chez lui l'habitude est invétérée, et d'ailleurs il se gardera bien de la changer, car c'est à ce fatras qu'il doit toute sa réputation. »

Je voulus, pour l'honneur du corps, défendre mon confrère; je dis à M$^{me}$ K... qu'il m'avait paru fort instruit.

« Oui, répondit-elle, dans les livres, c'est possible; mais dans la nature, dans la pratique, je ne le croirai pas. Je n'ai pas plus de confiance en lui que dans tous ses autres confrères du pays, et si je l'ai appelé, c'est parce que je n'ai pu faire autrement, et qu'il est le seul médecin admis dans la société.

— Mais, Madame, vous ne me connaissez pas, et je ne vois pas pourquoi vous auriez plus de confiance en moi que dans le docteur Müller.

— Je ne vous connais pas personnellement, cela est vrai, mais j'ai tant entendu dire de bien des médecins français, que j'ai toujours désiré avoir les soins de l'un d'eux pour moi ou pour les miens en cas de maladie grave, et j'ai regardé comme un bienfait de la Providence votre arrivée dans cette ville.

— Je tâcherai, Madame, de répondre à la con-

fiance dont vous m'honorez; mais c'est une grande responsabilité que vous faites peser sur moi.

— Quoi! s'écria-t-elle bouleversée, mon fils serait-il en danger? Parlez-moi franchement; parlez, je vous en supplie, je suis assez forte pour entendre toute la vérité.

— Ne vous alarmez pas si facilement, Madame, et surtout ne donnez pas à mes paroles une interprétation qui est loin de ma pensée. En disant que me charger des soins à donner à votre fils pendant sa maladie, c'était assumer une grande responsabilité, je n'ai nullement entendu par là qu'il fût sérieusement en danger; j'ajouterai même que sa situation n'a rien d'alarmant, et que, grâce à son âge, à son tempérament, aux soins qui lui seront donnés, s'il ne survient pas de complication imprévue, on peut répondre de sa guérison; mais dans tout cela le médecin n'est qu'un auxiliaire de la nature : il indique les remèdes que la science et l'expérience lui ont enseignés, et Dieu fait le reste. Malheureusement le médecin le plus habile peut commettre des erreurs, sa science peut se trouver en défaut, et c'est là ce que j'entends par cette responsabilité qui pèse sur sa tête quand on lui confie, comme vous le faites avec tant d'abandon, la santé d'un être chéri.

— Cette défiance de vous-même, reprit vivement la comtesse, m'est une garantie de votre prudence, et elle me confirme dans l'opinion que je me suis formée sur votre compte. Maintenant convenons de

nos faits. Voulez-vous, pour être plus à portée de votre malade, accepter un logement dans notre hôtel?

— Je vous remercie, Madame; je tiens autant que possible à ne pas me séparer pour le moment de mes compagnons de captivité; mais comme je n'ai aucune occupation qui me prenne tout mon temps, je passerai une partie de la journée auprès de votre fils; j'y passerai même une nuit ou deux si cela devient nécéssaire, et pendant mes courtes absences, si quelque circonstance imprévue réclamait ma présence immédiate, vous sauriez toujours où me trouver; étant prévenu, je m'empresserais d'accourir. »

Cet arrangement n'était pas tout à fait du goût de la comtesse; elle voulut insister pour me faire accepter sa proposition; je tins bon de mon côté, parce que je voulais conserver mon indépendance, et il me semblait qu'en acceptant le logement et le couvert chez le gouverneur, c'était en quelque sorte contracter un engagement de domesticité qui me répugnait. Elle céda, et j'entrai aussitôt en fonction.

Après quelques jours de soins assidus, un mieux sensible se fit sentir dans l'état du malade. Aucune complication n'étant survenue, quatorze à quinze jours après le traitement que j'avais indiqué, et à l'exécution duquel j'avais soigneusement veillé, le malade entra en convalescence. Mes soins le suivirent encore dans cette dernière période, presque aussi dangereuse que la maladie même; et enfin au bout d'un mois il était complètement guéri.

# CHAPITRE VII

**Fête donnée par M. et Mme K... à l'occasion de la guérison de leur fils. — Aspect des salons de l'hôtel. — Portraits de divers originaux. — Le *zakuska*. — Le *caviar*. — Un dîner russe. — M. K... me fait faire la connaissance de M. de Marcilly. — Son portrait. — Son histoire. — Commencement de notre liaison. — Le concert. — Les proverbes. — Les Russes naturellement comédiens. — Le thé. — Le bal. — Fureur des Russes pour le jeu.**

Le comte et la comtesse K... voulurent célébrer la guérison de leur fils par une fête magnifique, à laquelle furent invités les principaux employés du gouvernement résidant à Saratof, et toute la noblesse de la ville et des environs à plus de quinze à vingt lieues à la ronde. On pense bien que je ne fus pas oublié dans cette fête ; mais ce qui me fit le plus de plaisir, c'est que tous les officiers français furent aussi gracieusement priés à cette réunion.

Il y avait cet hiver-là dans le gouvernement de Saratof un nombre bien plus considérable de nobles qu'à l'ordinaire. C'était une suite de la guerre et de la destruction de Moscou, qui avait forcé les nobles

à venir chercher un asile dans les parties de l'empire les moins exposées au passage des armées belligérantes. J'avais déjà fait connaissance avec plusieurs d'entre eux que j'avais vus chez le gouverneur pendant la maladie de son fils ; mais j'étais bien aise de l'occasion qui allait me mettre en rapport avec un plus grand nombre et me donner l'occasion d'étudier la société russe sur un échantillon d'une certaine étendue.

Le jour de la fête, l'assemblée fut des plus brillantes. En voyant toutes les dames rangées autour d'une salle immense, on se serait cru au milieu d'un des plus élégants salons de Paris. Toutes portaient des toilettes à la dernière mode de France, et dans la conversation, ou plutôt dans le bourdonnement qui régnait entre elles, on n'entendait parler que le français avec une douceur et une pureté d'accent qui rappelaient la meilleure société parisienne. Quant aux hommes, qui formaient différents groupes au milieu du salon, je fus frappé de la différence qui régnait dans leur physionomie et dans leur extérieur, et je crus de prime abord qu'ils appartenaient à des conditions et à des pays divers. « Il me semble, dis-je en m'adressant au colonel de M..., homme d'esprit et bon observateur que j'avais vu presque chaque jour chez le gouverneur, où l'appelaient son service et son affection pour le comte K..., il me semble que je suis transporté au milieu d'une galerie de tableaux où figurent des personnages de diverses

nations avec les costumes et les allures qui leur sont propres. Je vous serai obligé de me faire les honneurs de cette exposition, en ma qualité d'étranger.

— J'accepte avec plaisir, me répondit le colonel, l'office de cicérone que vous voulez me donner, et je vais en remplir consciencieusement les fonctions en vous traçant une esquisse rapide des principaux personnages que vous avez sous les yeux. Le hasard vous a bien servi, et il y a ici passablement d'originaux et de caricatures.

« Comme vous voyez, mes compatriotes n'ont pas généralement une physionomie uniforme. Ce défaut tient à la différence de nos éducations, de nos habitudes, au mélange subit des nations diverses qui composent l'empire, mais plus encore aux efforts de Pierre I^er^ pour nous arracher notre première enveloppe et nous métamorphoser en étrangers. Pour la plupart, nous sommes tout ce que le hasard veut; mais nous ne sommes plus Russes[1]. Nous ne res-

[1] Cette observation était parfaitement juste à cette époque. Depuis Pierre Ier jusqu'à Alexandre Ier inclusivement, les monarques russes avaient exécuté scrupuleusement cette clause du testament du véritable fondateur de la puissance moscovite : « Ne rien négliger pour donner à la nation russe les formes et les usages européens. » Ils disaient à leurs sujets : « Abjurez vos coutumes, vos mœurs, pour adopter les mœurs et les coutumes étrangères. » Mais le successeur d'Alexandre, Nicolas, a abandonné sous ce rapport les errements de ses prédécesseurs; il a voulu donner aux mœurs russes une allure plus nationale, et il a dit à ses peuples, prématurément, selon nous : « Notre civilisation mûrira d'elle-même; désormais vous marcherez seuls... » Et les mœurs russes, sous le règne de ce prince, ont éprouvé un notable changement; encore un quart de siècle, et le caractère asiatique aura envahi les plus hautes classes de la société, qui, sous

semblons pas mal à ces pièces de monnaie récentes dont l'empreinte a été promptement usée par un frottement continuel. Celui-ci a tout le flegme germanique; il parle rarement, ou par monosyllabes, aime les Allemands avec prédilection, et se trouve heureux quand il peut avec eux causer, fumer la pipe et boire la bière. Celui-là (et c'est celui qui a le plus d'imitateurs) a toute l'élégance de formes, l'aisance, la grâce et la légèreté d'un Français. Coûte que coûte, il ne manquera jamais l'occasion de dire un bon mot, de faire un calembour et d'adresser un compliment aux dames. Il parle modes, politique, arts, sciences, et trouve encore dans le même quart d'heure le temps de s'amuser aux dépens de toute une société.

« Le jeune homme qui vient de passer devant nous a la rage de l'anglomanie. Il n'y a que Londres, selon lui, où l'on trouve du sens commun, du savoir, de la beauté, du goût, enfin tout ce qui peut constituer la perfection. Jamais il n'achète un bijou, un meuble, une étoffe, si on ne l'assure qu'ils viennent d'Angleterre. Il veut sans cesse parler la langue anglaise, qu'il estropie, et se fâche quand on ne le comprend pas. Le plus grand plaisir qu'on puisse lui faire, c'est de lui dire qu'il ressemble à un Anglais.

l'empereur Alexandre Ier, se faisaient remarquer par une politesse et une élégance de langage dont s'étonnèrent souvent les cours étrangères.

« Ce monsieur qui entre dans ce moment a une manie insupportable, c'est de déprécier à outrance et sans examen tout ce qui tient à notre pays, et de vanter outre mesure tout ce qui est étranger. S'agit-il de quelque objet d'art qu'on lui présente comme la production d'un artiste compatriote, il trouve cela détestable, et prétend qu'on ne peut rien attendre de bon d'un Russe. Si on lui eût dit que l'objet en question venait de Londres ou de Paris, il l'aurait trouvé admirable, délicieux. Cette malheureuse manie, très commune parmi nos compatriotes, décourage les artistes de notre nation, et contribue singulièrement à retarder les progrès de notre industrie. »

J'ouvre ici une parenthèse pour faire remarquer en passant au lecteur que mon interlocuteur ne me dit pas la véritable cause du découragement des artistes russes, et du peu de progrès de cette nation dans l'industrie. Cette cause, je ne l'ai connue moi-même que plus tard : c'est l'esclavage, ainsi que je l'expliquerai ailleurs. Cette réserve faite, je ferme ma parenthèse, et je laisse la parole au colonel de M...

« Remarquez l'individu en habit noir qui tourne le dos à la cheminée ; c'est un propriétaire qui a été très opulent, et qui sera bientôt réduit à la misère. Il passe sa vie à faire des trocs, vaille que vaille. L'année dernière, il a changé un village fort riche contre un bel hôtel à Moscou ; l'hôtel était loin de valoir le village, et, pour comble de malheur, il a

été brûlé dans l'incendie de la capitale. Cet événement ne l'a pas dégoûté de sa manie; car tout récemment il a troqué son valet de chambre, chirurgien barbier, contre un chien danois.

« Ce petit homme qui gesticule comme un polichinelle est un prince russe qui s'est ruiné par son inconduite. Comme il pense qu'il faut avoir un état pour gagner sa vie, il a adopté celui de bouffon, qui réussit à merveille dans ce pays. Ce grand personnage décoré, avec lequel il s'entretient, est un ignorant et un sot, bien qu'il occupe une place éminente qui suppose de l'instruction et de la science; il est connu par sa haine contre les Français. Je lui ai entendu dire, en voyant passer le précepteur de ses enfants, qui était un abbé français du plus grand talent et d'une conduite exemplaire : « La vue d'un Français me donne des crispations de nerfs. » On met sur son compte une anecdote assez plaisante. Se trouvant un jour dans le salon du prince Potemkin, celui-ci, cherchant à s'amuser aux dépens de ses plats courtisans, s'avisa de jeter sur un lustre un cordon de Saint-Alexandre Newski en disant : « Il appartient à celui qui pourra l'atteindre. » Tous les complaisants de l'altesse favorite se mirent à sauter à qui mieux mieux ; mais X..., grâce à la souplesse de ses jarrets et à sa haute taille, remporta le prix du *saut*, et depuis ce jour il se pavane avec orgueil du cordon de Saint-Alexandre, qui brille en *sautoir* sur son habit.

« Cet homme gros et court, en uniforme de gé-

apportent sur des plateaux de petites assiettes couvertes de caviar[1] frais et tel qu'on n'en mange qu'en ce pays, de poisson fumé, de fromage, de viande salée, de biscuits de mer et d'autres pâtisseries sucrées et non sucrées; on sert aussi des liqueurs amères, du vermouth, de l'eau-de-vie de France, du porter de Londres, du vin de Hongrie et de l'or potable de Dantzick, et l'on mange et l'on boit tout cela debout en se promenant. Il ne tiendrait qu'à un étranger ignorant des usages du pays, et d'un appétit facile à contenter, de se rassasier ainsi tout d'abord, et de rester ensuite simple spectateur du véritable dîner, qui ne serait pour lui qu'un hors-d'œuvre.

Je ne m'amuserai pas à décrire le dîner, ce qui serait probablement fort ennuyeux pour les lecteurs. Je dirai seulement qu'on mange beaucoup en Russie, et qu'on fait bonne chère dans les bonnes maisons; mais on aime trop les hachis, la farce et les boulettes

[1] Le *caviar* (*ikra*) est une préparation que les Russes des bords du Volga et de l'Oka, et les Cosaques de l'Oural, donnent aux œufs d'esturgeon et de sterlet. La consommation du caviar est si considérable, que cette préparation est une branche d'industrie et de commerce d'une grande importance en Russie. Il y a trois sortes de caviar : le *caviar grenu*, destiné à être mangé frais, et qui pour cette raison est le plus recherché; c'est celui dont il est ici question. — La seconde sorte est le *caviar compact*, que l'on presse dans des barils, après en avoir fait égoutter la saumure; la troisième préparation est le *caviar salé et séché*. Ces deux dernières sortes sont celles qui se conservent le plus longtemps, et les seules que l'on puisse expédier dans les diverses parties de l'Europe; mais elles ne donnent qu'une idée imparfaite de la délicatesse de la première.

de viande ou de poisson dans des pâtés à l'allemande, à l'italienne, ou dans des pâtés chauds à la française.

Un des poissons les plus délicats du monde est le sterlet du Volga, où on le pêche en abondance; il tient du poisson de mer et du poisson d'eau douce, sans ressembler toutefois à aucun de ceux que j'ai mangés ailleurs : il est grand, sa chair est fine, légère, sa peau d'un goût exquis; et sa tête, pointue, toute composée de cartilages, est très délicate; on assaisonne ce monstre d'une manière recherchée, mais sans trop d'épices : la sauce à laquelle on le sert a tout à la fois le goût du vin et du bouillon et celui du jus de citron. Je préfère ce mets national à tous les autres ragoûts du pays, et surtout à la soupe froide et aigre, espèce de bouillon de poisson à la glace, détestable régal des Russes. Ils font aussi des soupes au vinaigre sucré, dont j'ai goûté pour n'y plus revenir.

Le dîner du gouverneur était bon et bien servi, sans superfluité, sans recherche inutile. Après le café, qui fut servi dans le salon, il y eut une sorte d'entr'acte pendant lequel les convives se dispersèrent jusqu'à l'heure où devait commencer la soirée, c'est-à-dire la partie la plus brillante de la fête.

Pendant le *zakuska* ou la collation d'avant dîner, la comtesse K... m'avait présenté à un des convives qui venait d'arriver seulement, en me disant : « Je suis bien aise de vous faire connaître M. de Marcilly,

votre compatriote et notre ami, et qui, j'espère, sera bientôt aussi le vôtre. » L'espérance de la comtesse s'est promptement réalisée, et dès cette première rencontre notre liaison prit un caractère d'intimité et de confiance, comme si nous eussions été d'anciennes connaissances qui se retrouvent après une longue séparation.

M. de Marcilly avait alors quarante-cinq ans. Il habitait la Russie depuis plus de vingt ans; il y était arrivé un peu avant la révolution française, sans autre intention que de voir la cour de l'impératrice Catherine II, et de voyager en amateur dans quelques provinces de ce vaste empire. La révolution était venue le surprendre au milieu de ses pérégrinations; il avait été porté sur la liste des émigrés, ses biens avaient été vendus, et il s'était trouvé un beau jour au milieu de Saint-Pétersbourg dans l'état de Bias après son naufrage; mais, comme le philosophe grec, M. de Marcilly portait avec lui un trésor que les naufrages ni les révolutions ne pouvaient lui enlever : c'était une instruction solide et variée, et un grand fonds de religion qui lui faisait accepter courageusement les épreuves auxquelles la Providence le soumettait.

L'impératrice fit offrir à M. de Marcilly, comme à la plupart des gentilshommes français émigrés, de prendre du service dans l'armée russe. M. de Marcilly refusa; quoiqu'il ne fut pas payé pour aimer le nouveau gouvernement établi en France par la ré-

volution, il ne voulait pas porter les armes contre son pays; il ne lui restait qu'une ressource pour vivre, c'était d'exercer les fonctions d'instituteur, et d'utiliser ainsi les connaissances qu'il avait acquises dans sa jeunesse. Ce ne fut pas sans une grande répugnance qu'il se décida à embrasser une profession qui allait le placer dans une sorte de dépendance et de servilité. Heureusement, dès qu'il eut fait connaître ses intentions aux personnes à qui il avait été recommandé à Pétersbourg, on s'empressa de lui chercher une position convenable, et on le mit en rapport avec le comte K..., riche et puissant seigneur de la cour de Catherine II. Le comte n'avait qu'un fils, âgé d'une quinzaine d'années, dont l'éducation avait été assez négligée. M. K... mit auprès de lui M. de Marcilly en qualité de mentor et d'ami, plutôt que de précepteur.

Le maître gagna si bien la confiance de l'élève, qu'il en fit réellement son ami, et que cette amitié, chose rare partout, mais surtout en Russie, s'est conservée toujours aussi vive et aussi affectueuse que dans ses commencements. Grâce aux leçons et aux conseils de son gouverneur, le jeune K... ne tarda pas à acquérir les connaissances qui lui manquaient, et à se trouver digne des titres et des faveurs auxquels l'appelait sa naissance. On a déjà deviné sans doute que c'est cet élève de M. de Marcilly que nous retrouvons aujourd'hui gouverneur de Saratof.

Quand son éducation avait été terminée, il avait

supplié son mentor de ne pas le quitter, et de continuer de vivre avec lui comme un membre de sa famille, ou plutôt comme un père, car il venait de perdre le sien, et lui seul pourrait le remplacer. M. de Marcilly céda à ses instances; mais à l'époque du mariage de son élève il avait obtenu, non sans peine, de cesser d'être son commensal. Il s'était dès lors retiré en Crimée, dont le climat lui convenait beaucoup mieux que celui de l'intérieur de la Russie, et où il vivait heureux sous la protection d'un compatriote, M. de Richelieu, gouverneur de la province de Kherson. De là il entretenait une correspondance suivie avec son ancien élève, et il était venu même deux fois le visiter depuis qu'il résidait à Saratof; cette année, en apprenant la maladie de son fils et la présence de prisonniers français dans cette ville, il n'avait pas hésité à faire ce voyage pour porter des consolations au père si le jeune malade eût succombé, ou pour prendre part à sa joie s'il était rétabli, puis aussi dans l'espoir d'offrir ses services et peut-être d'être utile à quelques-uns de ses compatriotes.

Placé à côté de moi pendant le dîner, M. de Marcilly m'avait raconté son histoire, dont je viens de donner une courte analyse. Nous continuâmes encore à nous entretenir jusqu'au moment où les préludes des instruments nous annoncèrent le commencement du concert.

Ce concert n'était exécuté que par des amateurs,

et je fus réellement étonné de la manière brillante dont ils s'en tirèrent. Les femmes surtout, et même de très jeunes personnes, m'étonnèrent par la perfection avec laquelle elles exécutèrent les chefs-d'œuvre de Mozart, de Cimarosa, de Méhul et de Boïeldieu; le fait est qu'on trouverait difficilement dans les concerts d'amateurs de nos grandes villes de France un goût et un ensemble plus parfaits. Comme j'en manifestais ma surprise à M. de Marcilly :

« Cela, me répondit-il, tient à deux causes : d'abord les Russes sont naturellement musiciens; leur langue, avec ses inflexions si variées, est douce et mélodieuse, elle prête à l'harmonie; puis les jeunes personnes qui appartiennent aux classes élevées de la société passent la plus grande partie de leur temps à s'instruire et à cultiver les arts d'agrément; chez un grand nombre d'entre elles, on peut même dire que l'étude de la musique est poussée trop loin pour quiconque ne doit pas en faire son état ou sa principale occupation. »

Après le concert, on joua quelques proverbes et un vaudeville français. Je fus encore plus enchanté du spectacle que du concert; j'étais émerveillé surtout du tact, de la finesse avec lesquels les nuances les plus délicates de notre langue étaient saisies et rendues. Certes, des acteurs de profession auraient pu prendre ici d'utiles leçons.

« La perfection du jeu de ces acteurs-amateurs, me dit M. de Marcilly, vient de ce que les Russes sont

aussi naturellement comédiens qu'ils sont musiciens. Quand vous les connaîtrez mieux, quand vous aurez eu quelques relations un peu suivies avec eux, vous verrez qu'au milieu d'un salon aussi bien que dans le tête-à-tête, toutes les fois qu'ils parlent, ils jouent un rôle, ils posent, en un mot, ils sont comédiens. Il y a, je me hâte de le dire, d'honorables exceptions; mais elles sont rares, surtout chez les hommes; car les dames russes sont incomparablement supérieures à leurs maris. Instruites pour la plupart, elles savent assaisonner leur instruction d'une grâce infinie. Elles parlent notre langue avec une irréprochable pureté; elles lui prêtent même une nouvelle originalité par un chant mélodieux qui n'appartient qu'à elles, et par des jets continuels de locutions exotiques dont elles l'émaillent à plaisir. S'il y a en Russie quelque intelligence de la civilisation, c'est certainement chez les femmes. »

J'avais déjà pu reconnaître la justesse des observations de M. de Marcilly par le petit nombre de femmes que j'avais eu l'occasion de rencontrer chez la comtesse depuis que je fréquentais sa maison, et qui toutes m'avaient étonné par la perfection avec laquelle elles parlaient et comprenaient notre langue. Chez les hommes, il y avait bien aussi absence d'accent étranger dans la prononciation; mais il n'y avait pas la même intelligence de notre langue. La délicatesse de leur oreille et les sons variés des voyelles, la multitude des consonnes, les divers

genres de sifflements auxquels il faut s'exercer pour parler le russe, les habituent dès l'enfance à vaincre toutes les difficultés de la prononciation. Ceux mêmes qui ne savent dire que quelques mots français les articulent comme nous. Par là ils nous font illusion; nous croyons qu'ils entendent notre langue aussi bien qu'ils la parlent, et nous sommes dans l'erreur.

Après le spectacle, on servit le thé; puis la soirée se termina par des danses et des jeux. Les Russes poussent la passion du jeu jusqu'à la frénésie; et à peine les dernières tasses de thé étaient-elles avalées, que déjà les tables de jeu étaient envahies. En vain l'orchestre faisait-il entendre ses ritournelles les plus joyeuses et les airs les plus nouveaux des contredanses françaises, des valses allemandes et des mazurkas polonaises; en vain les dames montraient-elles hautement leur dépit de ce qu'on leur préférait la *dame de pique*, les Russes, jeunes et vieux, entouraient les tables de whist ou de trente et quarante, et étalaient sur le tapis les roubles d'or et d'argent. Heureusement pour les dames que les officiers français invités à la fête n'étaient pas joueurs...; il est vrai qu'ils n'avaient guère moyen de l'être. Ils offrirent aux dames d'être leurs partners pour le bal, et ils furent enchantés de l'accueil aimable et bienveillant qu'ils reçurent; ce qui les surprit d'autant plus agréablement que leur tenue de bal était loin d'être irréprochable, et que plusieurs d'entre

eux portaient encore sur leur uniforme des traces de coups de lances des Cosaques.

Pour moi, qui ne dansais ni ne jouais, je continuai à m'entretenir avec M. de Marcilly jusqu'à ce que l'heure avancée de la nuit nous engageât à aller prendre quelque repos. Nous nous séparâmes en nous promettant de nous revoir le lendemain.

---

## CHAPITRE VIII

**Ma clientèle devient nombreuse. — Je prends un logement en ville. — Un de nos compagnons de captivité devient mon secrétaire. — Je suis appelé au château de Golbinskaïa. — M. de Marcilly m'accompagne. — Les marchands et la livrée. — Explication. — Le *droski*. — Arrivée au château. — Le vieux boyard. — Répugnance des *moujiks* pour les médicaments. — Les guérisseurs ou *lecari*. — Moyens employés pour obliger les esclaves à prendre des médicaments.**

La guérison du fils du gouverneur m'avait mis en quelque sorte en évidence, et j'étais chaque jour assailli de demandes et de consultations de la part des principaux habitants de la ville et des environs, au point qu'avec la meilleure volonté il m'eût été impossible de répondre à toutes les sollicitations dont j'étais l'objet. J'avais été obligé, depuis quelque temps, de prendre un logement en ville, ne pouvant recevoir les nombreux clients qui venaient me consulter au milieu de la salle commune de notre caserne. A cette occasion la comtesse K... m'avait renouvelé l'offre qu'elle m'avait faite d'un logement dans son hôtel; mais j'avais encore décliné cet honneur, sous prétexte de l'embarras que lui causeraient

les visiteurs qui auraient affaire à moi, et de la gêne qu'ils éprouveraient eux-mêmes à venir voir leur médecin dans l'hôtel du gouvernement. Elle s'était rendue à ces raisons; mais elle avait ajouté, avec une grâce charmante, « qu'elle espérait du moins que je choisirais mon habitation dans le voisinage de l'hôtel, et le plus près possible, afin que nous pussions nous voir plus souvent. » J'avais cédé à ce désir, et j'avais loué, à quelques pas de l'hôtel du gouvernement, un appartement que j'avais fait arranger et meubler à la française.

Le produit de mes visites et de mes consultations m'avait largement permis de faire ces dépenses : j'avais même renoncé à ma solde d'officier prisonnier en faveur du jeune sergent-major qu'on avait refusé de compter au nombre des officiers, parce qu'il n'en avait pas encore reçu le brevet. Il avait été jusqu'alors nourri à notre table, aux frais de la masse générale; mais ce jeune homme, plein de délicatesse, se trouvait en quelque sorte mal à l'aise d'être à notre charge; et, depuis que j'étais en relation avec le gouverneur, il ne cessait de me solliciter pour lui chercher quelque emploi honorable où il pût du moins gagner de quoi payer sa part de la pension commune. Aucune occasion favorable ne s'était encore présentée quand, ma position financière me le permettant, je lui offris de lui faire l'abandon de ma solde, mais à condition, car il ne l'eût pas acceptée sans cela, qu'il remplirait auprès de

moi les fonctions de secrétaire. Il accueillit avec joie ma proposition. J'avais cru d'abord n'avoir trouvé qu'un prétexte honorable pour lui faire accepter le service que je voulais lui rendre; car je regardais la place de secrétaire auprès de moi comme une véritable sinécure. Mais la manière dont le jeune Rancey (c'était le nom de notre sous-lieutenant *in partibus*) s'acquitta de ses fonctions m'eut bientôt fait changer d'avis, et me le rendit un auxiliaire indispensable. Ce jeune homme avait longtemps habité la Pologne, et il parlait parfaitement la langue de ce pays. L'affinité qui existe entre le polonais et le russe lui avait fait apprendre promptement cette dernière langue, et il en avait fait une étude particulière depuis notre arrivée à Saratof, de sorte qu'il le parlait et l'écrivait avec assez de facilité. Il devint donc mon interprète toutes les fois, et cela arrivait fréquemment, que j'étais consulté par des habitants qui ne parlaient pas le français. Il répondait pendant mon absence aux personnes qui se présentaient, prenait note de leurs noms et de leurs demandes, du nombre de visites que je faisais aux malades, etc. etc. Enfin sa journée était presque autant occupée que la mienne, et loin de lui avoir fait une faveur en lui abandonnant ma solde de prisonnier, je trouvai bientôt qu'il était de toute justice d'augmenter ses appointements.

Le lendemain de la fête donnée par le gouverneur, M. Rancey entra de bonne heure dans ma chambre pour m'annoncer que l'intendant d'un riche seigneur

campagnard des environs de Saratof venait, de la part de son maître, me prier de me rendre le plus tôt possible au château de Golbinskaïa pour visiter quelques-uns de ses serfs atteints depuis plusieurs jours d'une maladie qui paraissait épidémique, car elle gagnait de proche en proche, et menaçait d'envahir tout le village. Je ne pouvais refuser la prière du seigneur de Golbinskaïa, un des amis intimes du gouverneur, et qui n'avait pas assisté à la fête de la veille précisément à cause de la maladie qui sévissait sur ses vassaux. Je n'étais pas fâché non plus de faire une petite excursion dans la campagne; car depuis mon arrivée à Saratof je n'avais, pour ainsi dire, pas encore quitté cette ville. D'un autre côté, je regrettais de ne pas me trouver au rendez-vous que j'avais donné à M. de Marcilly; mais le devoir me forçait d'ajourner le plaisir que je me promettais dans son entretien. Déjà je commençais une lettre pour m'excuser auprès de lui, quand tout à coup il entra lui-même dans mon cabinet. Je le mis aussitôt au courant de ce qui m'arrivait. « Eh bien! me dit-il, il y a un moyen de tout concilier. Je vais vous accompagner moi-même chez M. de Golbinskof, que je connais beaucoup. Je vous servirai au besoin d'interprète auprès des *moujiks* que vous aurez l'occasion d'interroger; et si hier, dans une soirée du monde élégant, j'ai pu vous aider à vous faire une idée de la haute société russe, aujourd'hui je vous montrerai un tableau bien différent, celui du peuple et de sa

misère. Le contraste sera grand sans doute, mais il n'en sera que plus instructif. »

J'acceptai avec plaisir l'offre de M. de Marcilly, et je fis répondre à l'intendant de M. de Golbinskof que je me rendrais dans la journée au château de son maître. Il répondit que dans ce cas il avait l'ordre de m'attendre et de m'emmener dans son droschki. Nous fixâmes alors, M. de Marcilly et moi, l'heure à laquelle nous serions prêts à partir, et l'intendant nous dit qu'il serait à notre disposition.

M. de Marcilly alla prévenir le gouverneur de notre voyage, et moi pendant ce temps-là je fis quelques courses en ville pour me procurer différents objets qui me manquaient encore dans mon ameublement. Je fus fort étonné, en faisant ces emplettes, de reconnaître dans plusieurs boutiques que je visitai, parmi les commis et même les chefs, des individus que j'avais vus la veille, en grande livrée, servir des rafraîchissements à la soirée du gouverneur. J'avais effectivement remarqué que la livrée déjà très nombreuse du général K... (car elle se composait de plus de cent laquais) avait été au moins doublée, sinon triplée dans cette circonstance ; mais il me paraissait assez étonnant que ce supplément eût été fourni par les boutiquiers de la ville et leurs commis. J'eus plus tard, par M. de Marcilly, l'explication de ce fait, qui me semblait si étrange, et je le place ici pour ne pas y revenir.

Les seigneurs russes ne peuvent vivre sans être

entourés d'un nombre de domestiques inconnu dans les autres pays ; ce qui ne les empêche pas, soit dit en passant, d'être les gens les plus mal servis du monde. Il est vrai que ces domestiques ne sont guère à charge à leur bourse ; serfs pour la plupart, ils ne reçoivent rien, ou du moins peu de chose. C'est ce qui permet à certaines maisons de compter jusqu'à trois et quatre cents domestiques. Les seigneurs qui ne veulent pas avoir un train aussi embarrassant, et qui ne laisse pas que d'être dispendieux, ont imaginé un moyen d'avoir toujours à leur disposition, pour les occasions solennelles, une livrée extraordinaire qu'ils peuvent multiplier à leur gré. Cette livrée se recrute parmi ceux de leurs serfs auxquels ils ont permis d'abandonner leurs terres pour s'établir dans les villes qu'ils habitent, et s'y livrer au commerce ou y exercer la profession qui leur convient. Quel que soit l'état ou la profession que ces derniers embrassent, ils n'en sont pas moins à la merci de leur maître, et tenus de répondre à son appel ; c'est l'intendant ou le *staroste* (ancien) qui est chargé de ce soin. Au jour fixé, tous ces laquais d'occasion tirent de leur sac l'habit galonné qu'ils ont toujours en réserve, et accourent à l'envi pour orner de leur présence la soirée seigneuriale.

A l'heure indiquée, notre droschki nous attendait à ma porte. C'était la première fois que je montais sur une de ces voitures si originales et qui n'appartiennent qu'à la Russie. Le droschki est la plus petite

voiture possible ; elle est à peu près cachée par les deux ou trois hommes qu'elle peut traîner rez-terre, car elle est basse à faire rire ou à faire peur. Elle consiste dans une banquette rembourrée et munie de quatre garde-crottes en cuir verni. Cette banquette ainsi ornée est supportée par quatre petits ressorts placés de longueur sur quatre roues les plus basses possible. Le cocher s'assied en avant, les pieds presque touchant les jarrets du cheval ; et tout près du cocher, à califourchon sur la banquette, sont cramponnés ceux qu'il conduit ; deux hommes au plus peuvent monter avec le cocher dans le même droschki.

A ces singulières voitures, toutes légères qu'elles sont, on attelle un, deux, même trois chevaux ; le cheval principal, celui du brancard, a la tête passée dans un beau demi-cercle de bois assez élevé et qui figure un arc de triomphe mouvant. Ce n'est point un collier, car le cou du cheval est loin du bois ; c'est plutôt un cerceau à travers lequel l'animal paraît s'avancer fièrement. Cette manière d'atteler est sûre ; elle est aussi d'un effet gracieux. Les diverses parties du harnais s'adaptent à ce bois d'une façon élégante et solide ; une sonnette attachée au demi-cercle annonce l'approche du droschki. En voyant cet équipage, le plus bas des équipages et le plus petit, puisqu'il disparaît entièrement sous l'homme, glisser à terre et fuir avec la rapidité de la flèche, vous ne vous croyez plus en Europe. Vous ne savez à quel siècle, à quel monde appartient ce que vous avez

devant les yeux, et vous vous demandez comment des hommes qui vous paraissent ramper sur la terre ont pu disparaître au grand galop de leurs chevaux.

Le second cheval, attelé hors la main, est encore plus libre que le limonier; il porte la tête en dehors; il a l'encolure toujours ployée à gauche et galope continuellement, même quand son camarade ne fait que trotter; on l'appelle le *furieux*.

On est rudement cahoté dans ces imperceptibles voitures, malgré la souplesse des ressorts, et plus d'une fois j'aurais été lancé au loin si je n'avais eu la précaution de me cramponner de toutes mes forces à la banquette sur laquelle j'étais à cheval. En quelques heures nous arrivâmes à notre destination; mais j'était tout courbaturé, et j'avais grand besoin de repos avant de commencer mes fonctions. Il fut décidé que je ne commencerais que le lendemain matin mes visites au village, qui était éloigné d'environ une lieue du château.

Nous passâmes donc la soirée en famille avec M. de Golbinskof. C'était un vrai boyard de l'ancienne roche, et dont le type tend à disparaître de jour en jour en Russie. Il s'exprimait difficilement en français, parce que, contrairement à l'usage établi depuis longtemps parmi la noblesse, il n'avait jamais eu de goût ni pour les mœurs ni pour les langues étrangères. Il n'avait voulu devenir ni Français ni Allemand, mais rester Russe en dépit de la mode. Au lieu des habits à la française, portés par tous les

nobles à cette époque quand ils n'avaient pas l'uniforme militaire, il était vêtu de l'ancien costume national, plutôt asiatique qu'européen. Ce costume consistait en un cafetan de drap bleu, espèce de longue robe persane très simple et garnie de fourrures ; il était coiffé d'une toque ou turban assez semblable à un béret basque ; son cou était nu, sans col et sans cravate, et sa barbe, qui descendait jusque sur sa poitrine, donnait à sa physionomie quelque chose d'imposant.

Je regrettai de ne pouvoir m'entretenir avec lui comme je l'aurais désiré ; mais, malgré les difficultés d'une conversation qui ne pouvait se soutenir qu'à l'aide de M. de Marcilly, notre interprète, je trouvai dans ce noble représentant de l'ancienne Russie un caractère de franchise, de générosité et surtout d'humanité, qu'on rencontre rarement dans ses concitoyens qui se croient beaucoup plus policés et plus civilisés que lui. Il traitait ses esclaves comme ses enfants, ou comme des hommes dont le sort lui était confié, tandis que la plupart des seigneurs russes ne regardent leurs serfs que comme des animaux domestiques dont ils peuvent disposer au gré de leurs caprices, de leur intérêt ou de leurs passions. C'était par suite de cette bienveillance toute paternelle qu'ayant appris l'arrivée à Saratof d'un médecin français qu'on disait beaucoup plus habile que les docteurs allemands du pays, il avait voulu l'appeler pour qu'il vînt visiter *ses enfants* malades.

Le lendemain, M. de Golbinskof voulut m'accompagner lui-même au village. Je visitai tous les malades, au nombre de vingt à trente ; mais je m'aperçus bientôt que ma présence inspirait peu de confiance à ces hommes, et que sans l'assistance de leur seigneur ils auraient refusé de répondre aux questions que je leur adressais à l'aide de M. de Marcilly. Quant aux ordonnances concernant chaque malade, je les remis à M. de Golbinskof, qui se chargea de les faire exécuter ; sans cette précaution, il est probable qu'elles ne l'auraient jamais été.

Comme je paraissais contrarié du peu de confiance des malades et de la répugnance évidente qu'ils avaient manifestée à suivre mes prescriptions, M. de Marcilly me dit : « Il ne faut pas que cela vous étonne. Les Russes, avant leur civilisation, ou, pour parler plus exactement, avant l'introduction des étrangers dans leur pays, n'avaient aucune idée de ce qu'on appelle un *docteur* en médecine. Ils ne connaissaient, pour me servir du seul mot qui réponde à celui de médecin en russe, que des guérisseurs (*lecari*). C'étaient de vieilles femmes ou des empiriques qui possédaient des panacées universelles et des remèdes à tous les maux[1]. Ces remèdes consistaient en sim-

[1] Voici la recette d'un médicament russe dont le peuple vante l'efficacité et auquel il a recours dans beaucoup de maladies. Prenez un bon verre d'eau-de-vie, faites-y infuser de la poudre à canon, du poivre ; mettez dans cette potion quelques gousses d'ail. — On prétend que ce remède souverain a délivré un grand nombre de malades de tous leurs maux présents et futurs.

ples dont on ordonnait des infusions à tout propos. Les ventouses, les bains chauds et froids, les topiques étaient leurs principaux moyens curatifs. Les talismans, les amulettes, etc., formaient leur hygiène.

« Tel était l'état de la médecine pour les classes élevées, tel il est encore pour la classe du peuple. En général, celle-ci n'a confiance qu'aux empiriques, et je ne serais pas surpris que vos malades de ce matin n'aient déjà reçu plusieurs visites des *leçari* du voisinage, dont ils suivront les ordonnances de préférence aux vôtres, si leur seigneur ne les surveille avec attention.

— Mais comment pourra-t-il, s'ils ne le veulent pas, les obliger à prendre les médicaments que j'ai prescrits ?

— Vous ne vous faites pas idée, mon cher docteur, reprit en souriant M. de Marcilly, de ce qu'est l'autorité d'un seigneur russe et l'obéissance d'un serf. S'ils ne veulent pas, dites-vous. Mais est-ce que ces hommes ont une volonté ? est-ce qu'ils n'appartiennent pas à leur maître corps et âme ? J'ai vu très fréquemment, depuis mon séjour en Russie, un pareil cas se présenter ; j'ai souvent entendu des domestiques ou des paysans répondre aux instances qu'on leur faisait pour prendre les médicaments ordonnés par un docteur : *Eto maraït doucha* (cela salit l'âme) ; mais dès que le *staroste* avait dit que c'était l'ordre du maître, ils faisaient taire leur répugnance et avalaient la médecine. S'ils persistaient dans leur

entêtement, on les menaçait du bâton, et on les frappait même jusqu'à ce qu'ils eussent obéi. Je ne pense pas que M. de Golbinskof soit obligé d'en venir à cette extrémité, parce qu'il est très aimé de ses serfs, et que quand le staroste aura dit : « Le maître le veut, » ils obéiront sans difficulté, persuadés que leur seigneur ne veut que leur bien. Vous pouvez donc être pleinement rassuré sur la stricte exécution de vos ordonnances, et être convaincu qu'elles seront suivies avec autant d'exactitude et de ponctualité qu'elles le seraient dans l'hôpital le mieux tenu. »

Nous revînmes dans la journée à Saratof, mais après avoir promis à M. de Golbinskof de retourner deux ou trois fois par semaine visiter ses malades. Pendant plus d'un mois je fis ce trajet au moins quatre fois par semaine, et je visitai d'autres villages que ceux de M. de Golbinskof. Plusieurs fois mon excellent ami, M. de Marcilly, voulut m'accompagner dans ces courses ; d'autres fois j'emmenais avec moi M. Rancey ; le plus souvent j'étais seul. Peu à peu l'épidémie se ralentit, et enfin il me fut possible de prendre quelque repos.

Grâce à mes courses dans les campagnes, grâce surtout aux renseignements que me fournit M. de Marcilly, j'ai pu étudier de près le paysan russe, son genre de vie, ses qualités, ses défauts, ses passe-temps, etc. ; et je vais consigner dans le chapitre suivant le résultat de mes observations.

## CHAPITRE IX

**Le paysan russe. — Logement. — Mobilier. — Nourriture. — Costume. — Chaussures. — Hospitalité du paysan russe. — Ses qualités. — Sa sensibilité. — Ses défauts. — Penchant à l'ivrognerie. — Habitude du sommeil. — Son goût pour les exercices violents. — Le peuple russe naturellement musicien. — Ressemblance des Russes de toutes les provinces.**

La maison ou plutôt la hutte d'un paysan russe ressemble assez de loin à un triangle dont la base serait un peu prolongée. Elle est ordinairement bâtie en poutres de sapin posées les unes sur les autres; une couche de mousse remplit les interstices que les pièces peuvent laisser entre elles. L'extérieur de la hutte présente rarement plus d'une ou de deux petites fenêtres, formées d'un ou de plusieurs petits carreaux de verre ou de talc. On entre par une porte cochère dans une cour très étroite. L'écurie et le grenier à foin sont ordinairement sur le derrière ou à la droite de la maison; à gauche, un petit palier sert d'antichambre, et conduit à l'*isbæ* ou chambre. La porte en est si basse, qu'on risque de se donner un coup violent si l'on n'a pas l'attention de plier le corps ou de baisser la tête.

A droite, en entrant, se trouve un four immense dont le dessus sert en hiver de chambre à coucher ou de lit à toute la famille. Lorsqu'elle est nombreuse, elle trouve facilement à se caser sur des planches placées à la hauteur du poêle. De simples nattes servent de lit, et les vêtements tiennent lieu de couvertures. En été, hommes, femmes et enfants sont étendus pêle-mêle sur des bancs de bois qui forment divan tout autour de la salle. Pour se garantir des courtes mais vives chaleurs de l'été, il y a en dehors de quelques chaumières un divan en plein air ; c'est un large balcon couvert, mais à jour ; cette espèce de terrasse tourne autour de la maison, et sert de lit à la famille, qui même quelquefois choisit pour sa couche la terre nue.

Quelque petite que soit l'étuve ou la chambre du paysan russe, elle devient pendant l'hiver l'asile du veau, du porc et de toute la basse-cour, qu'il est nécessaire de mettre à l'abri des grands froids ; mais malheureusement la plupart des paysans russes sont trop misérables pour avoir tous ces embarras à redouter.

Il me reste à faire l'inventaire du mobilier, et ce ne sera pas long. On a déjà vu que le lit est un meuble inconnu du paysan russe. Quelques pots, placés à la porte et au-dessus du four, composent tout l'attirail de ses ustensiles de cuisine. Les meubles consistent en un banc de bois qui règne autour de l'*isbæ,* servant, comme nous l'avons dit, de divan et

de lit, et un pétrin qui sert de table. Une lampe est un meuble de luxe qu'on ne voit guère que chez les paysans les plus riches. La plupart des paysans russes s'éclairent au moyen de quelques éclisses d'un sapin résineux. Ces éclisses, qu'ils appellent *loutchina,* se placent sur un trépied garni d'un crochet de fer ; ils se servent de ces sortes de flambeaux pour aller dans l'écurie et dans le grenier à fourrage. Lorsqu'on leur dit qu'ils risquent d'incendier leur maison, ils répondent en secouant la tête : « N'ayez pas peur, ce qui doit arriver arrivera. » Ce fatalisme, qu'ils tiennent des Orientaux, et qui contribue tant à la barbarie de ces peuples en les privant des avantages de la prévoyance, est presque aussi répandu chez les Russes que chez les mahométans leurs voisins. Combien de fois, quand je donnais des conseils à un paysan malade sur sa santé, il me déconcertait par cette réponse : « Ce ne sont ni les remèdes des docteurs ni ceux des *lecari* qui guérissent ; ce qui doit être sera, et rien ne pourra l'empêcher ! » Ces dernières paroles étaient prononcées avec l'accent grave et pénétré d'une conviction ferme que rien ne saurait ébranler.

Quand on entre dans la cabane d'un paysan russe, l'odorat est désagréablement affecté par les miasmes répandus dans l'atmosphère de ces cases privées d'air et de lumière ; mais l'odeur qui domine est celle de choux aigris, un des principaux mets du peuple en Russie. A l'heure du repas toute la famille s'assied

autour de la table après avoir fait un signe de croix. La mère de famille tire du four un énorme pot de grès rempli d'une soupe de choux aigris, quelquefois, mais rarement, une soupe au pain avec des légumes, et verse cette soupe dans une grande gamelle. Chacun s'arme de la large cuiller de bois qu'il a devant lui, et contente son appétit. Les paysans aisés font couper des morceaux de viande dans la soupe aux choux. Un de leurs mets habituels, et qu'ils mangent avec un singulier plaisir, est un gruau de blé sarrasin cuit au four. Leur boisson est faite avec de la farine fermentée et de l'eau bouillie; elle est aigrelette et rafraîchissante.

Le paysan russe se sert de la hache avec une adresse étonnante. Comme il n'y a point ordinairement de charpentiers ni de menuisiers dans les villages, et qu'il se trouve rarement dans le cas d'en payer, il sait s'en passer au moyen de sa hache, qui lui tient lieu de rabot, de scie et de tout autre instrument. On est surpris, après avoir traversé un village que l'incendie a dévoré jusqu'au sol, de le trouver quelques mois après reconstruit à neuf. Si le seigneur auquel le paysan appartient lui fournit du bois de construction, si ce paysan a pu sauver son cheval et sa charrue, les maux de l'incendie seront bientôt réparés, et il saura avec sa hache rebâtir sa maison et se donner les meubles de nécessité. Tout le reste est luxe, et il s'en passe au besoin.

Le costume des paysans russes a un cachet tout à

fait oriental. Il consiste, pendant l'hiver, en une pelisse assez courte, faite en peau de mouton; pendant l'été, en un cafetan de gros drap gris fabriqué par eux-mêmes, ou, pour la classe aisée, de drap bleu foncé. Ce cafetan est serré autour du corps par une large ceinture rouge.

La chaussure se compose de *lapti,* espèce de souliers en écorce de bouleau, tressés à peu près de la même manière qu'on façonne les paniers d'osier. Ces *lapti* sont attachés aux pieds par des bandelettes croisées autour des jambes, et sous ces bandelettes se trouve une large bande de toile en été et de drap en hiver, dont on enveloppe les pieds et les mollets en guise de bas. Un caleçon très large, enfoncé dans les *lapti,* et une chemise recouvrant le caleçon et serrée autour des reins par une ceinture assez mince, complètent l'habillement.

Les *lapti* ne sont une chaussure ni chaude, ni saine, ni commode; car elle ne les garantit pas du froid et de l'humidité, et elle s'use au bout d'une douzaine de jours. Celui qui parviendrait à introduire l'usage des sabots en Russie serait le bienfaiteur des gens de la campagne. Cette chaussure, la plus économique de toutes, conviendrait parfaitement aux habitants des pays humides et marécageux. En diminuant l'usage des *lapti,* on diminuerait la dégradation du bouleau, l'arbre le plus précieux des contrées septentrionales. De l'écorce du bouleau on fabrique des nattes, des paniers. Les bourgeons de cet arbre

peuvent servir de nourriture pendant les années de disette. La sève sert à faire du vinaigre et du vin assez agréable. Malheureusement la consommation qu'on fait de cet arbre n'est nullement en rapport avec sa reproduction, et l'on peut prévoir l'époque où il deviendra d'une rareté excessive.

Le paysan russe qui a un tant soit peu d'aisance est très hospitalier; et, dans beaucoup de contrées, le voyageur qui passe entre dans sa hutte, fait des signes de croix devant l'image[1] et dit : *Pain et sel,* et sans autre préambule s'assied à la table du maître.

Le villageois vaut infiniment mieux que l'habitant des villes; il est plus affectueux, plus attachant, moins voleur, moins rampant, et il serait un excellent peuple si on lui accordait le bienfait de la liberté, dont il est digne à tous égards.

J'ai été témoin de plusieurs traits de sensibilité qui feraient honneur à des hommes dont l'âme n'aurait pas été abrutie et dégradée par les horribles abus du servage. J'ai vu des paysans venir se présenter pour recrues à la place de leurs frères ou

[1] On ne saurait se faire une idée de la vénération des Russes pour les images, c'est-à-dire pour les portraits ornementés de la Vierge et des saints; car ils regarderaient comme un acte d'idolâtrie de se prosterner devant des figures sculptées ou des bas-reliefs. Il n'est pas de boutique, de maison, de chambre où une de ces images ne soit accrochée dans un coin, avec une petite lampe suspendue à une chaîne, et dans laquelle, dimanches et fêtes, brûle constamment une mèche allumée. — La première chose qu'un Russe cherche en entrant dans une chambre, c'est cette image; il ne s'adresse, il ne parle à personne jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée et qu'il ait fait devant elle le signe de la croix. (*Révélations sur la Russie.*

même de parents plus éloignés; d'autres, s'offrir à recevoir la bastonnade pour eux; d'autres encore, sacrifier tout ce qu'ils possédaient pour racheter la liberté d'un proche. Lorsque le paysan russe sera devenu le fermier du propriétaire au lieu d'en être l'esclave, il décuplera le revenu de son maître, comme il aura lui-même décuplé de force, de courage et d'industrie. Lorsqu'il sera conduit au travail des mines, des usines, fabriques et autres établissements industriels, non par la crainte du bâton, mais par l'appât d'une rétribution nécessaire à sa subsistance, il travaillera avec plus d'assiduité et de zèle, il se corrigera des vices qu'on lui reproche, la paresse, l'ivrognerie et le vol. Les vices de l'esclavage ne sont que la souillure de ses chaînes; c'est la rouille qui s'attache à un métal grossier.

On ne trouve nulle part en Europe aussi peu de gens contrefaits ou mal conformés qu'en Russie. Les poitrines faibles et les complexions délicates, surtout parmi les gens du peuple, ne peuvent résister à la rigueur du climat. Les enfants de cette classe sont à peine vêtus pendant l'hiver. A la campagne on les voit courir dans les rues avec une simple chemise.

Il n'est personne qui, ayant habité la Russie, n'ait eu très fréquemment l'occasion de voir ces petits enfants presque nus, les bras collés autour de leur corps, et assis dans la neige ou sur la glace. Lorsque le froid les saisit ou qu'ils éprouvent quelque malaise, ils vont se réfugier au-dessus du four, où il fait

une chaleur insupportable. C'est ainsi qu'ils passent d'une température de vingt-cinq à trente degrés de froid à celle de vingt-cinq à trente degrés de chaleur, et cette brusque transition, qui occasionnerait chez nous des maladies mortelles, n'exerce aucune influence sur leur santé.

Il n'existe pas un peuple dans le monde qui ait un goût aussi décidé pour les boissons alcooliques que le peuple russe. Les liqueurs les plus spiritueuses sont toujours celles qu'il préfère. Nos vins n'ont aucun attrait pour lui, parce qu'ils causent peu d'effet sur les papilles émoussées de leur palais, et sur un gosier brûlé par l'usage trop réitéré de l'eau-de-vie de grain. Cette eau-de-vie, qu'ils appellent *wodka,* est faite sans soin; elle a une odeur et un goût d'empyreume qui en rend l'usage insupportable aux personnes qui n'y sont pas accoutumées.

L'homme du peuple boit dans toutes les occasions et à toutes les heures de la journée. Est-il gai et content, il va boire pour exalter sa joie. A-t-il quelque sujet de chagrin ou de désespoir, il va boire pour se consoler. Lorsqu'il a reçu la bastonnade, il se croit au comble du malheur s'il ne peut noyer son chagrin dans un pot; mais a-t-il quelques kopecks dans sa poche, il court, le dos encore tout meurtri des coups qu'il vient de recevoir, dans le cabaret le plus proche, dépose sans mot dire son argent sur le comptoir, avale la liqueur tout d'un trait, pousse de la gorge un soupir convulsif, s'essuie les mous-

taches et continue son chemin. Le voilà consolé : il ne sent plus les coups de bâton; mais il n'est plus bon à rien; ses jambes refusent de le porter, et il se laisse tomber dans le premier coin.

C'est particulièrement les jours de fête que le peuple russe se livre à son goût immodéré pour les boissons spiritueuses. Il n'est pas rare, lors d'une grande solennité, pendant l'âpre saison, de voir emporter des hommes que le froid a saisis et glacés. Ces scènes sont surtout très fréquentes dans les villes; et les écoles d'anatomie de Saint-Pétersbourg et de Moscou ne sont pas embarrassées pendant l'hiver de se procurer des sujets pour la dissection. Sous le règne de Catherine II, un particulier qui s'était enrichi dans la ferme des eaux-de-vie crut devoir dans un jardin public donner un banquet à la populace de Saint-Pétersbourg, pour lui témoigner sa reconnaissance des bénéfices immenses qu'elle lui avait procurés. Tous les convives burent à discrétion, et un grand nombre, étant tombés sous la table, y restèrent gelés. Lorsque la fête fut finie, on eût pu se croire au milieu d'un champ de bataille, en voyant emporter des centaines de morts et de mourants. Un statisticien, d'après des calculs qui paraissent faits avec soin et exactitude, a évalué à deux cent mille par an, sur toute l'étendue de l'empire, le nombre des décès produits par la funeste passion des liqueurs fortes.

Un des passe-temps favoris, une des jouissances et des consolations les plus ordinaires de l'homme

du peuple, c'est de dormir. Il dort dès qu'il cesse d'agir. Le russe n'a pas besoin de lit pour se livrer au sommeil : le plancher, la terre, la glace, tout peut lui servir de matelas. On ne saurait attribuer cette habitude de dormir, qui est de tous les instants et de tous les états, qu'à l'absence de sensation et à la privation des plaisirs de la société, surtout dans les campagnes. C'est aussi à l'absence des sensations qu'on peut attribuer son goût très vif pour tous les jeux et exercices violents, qui, tout en lui offrant des dangers, ont l'avantage de l'arracher, par les secousses que subit son organisation physique et morale, à l'espèce de léthargie à laquelle il est condamné par son climat, ses institutions, enfin par ses habitudes et la difficulté des communications et des rapports sociaux. Ses amusements les plus ordinaires sont, en été, différents jeux de balançoire, d'escarpolette, et, en hiver, les montagnes de glace, les traîneaux.

Les gens de la campagne sont passionnés pour la danse. Celle des paysans est une espèce de danse de caractère, qui consiste à pirouetter sur la plante des pieds et à piétiner sans beaucoup changer de place. Les épaules, les hanches et les bras sont dans un mouvement continuel. Cette danse s'exécute au son d'une sorte de guitare appelée *balaïka,* à deux ou trois cordes, et ayant un manche très long. Les spectateurs accompagnent l'instrument de la voix, ou en sifflant, ce qui forme une musique aussi sin-

gulière que bruyante et animée, mais qui n'a rien de discordant, et qui n'est pas sans un certain charme.

Le peuple russe est naturellement musicien, et cela se conçoit facilement. Les peuples qui ont le plus de justesse dans l'oreille et le plus de goût pour le chant et pour la musique en général sont ceux dont la langue offre le plus de douceur et d'harmonie, parce qu'alors ces langues se chantent plutôt qu'elles ne se parlent.

L'oreille fréquemment exercée s'habitue à ne vouloir que des sons et des inflexions justes, comme la main s'accoutume à tracer des lignes droites. On peut donc dire avec vérité que si les sons forment l'ouïe et lui donnent de la justesse, l'ouïe à son tour forme le musicien. Entendez parler une Italienne ou une Russe, elle varie et cadence les inflexions de sa voix; son langage est une espèce de récitatif qui flatte et captive l'oreille... Mais, objectera-t-on peut-être, les Allemands sont nés musiciens, et cependant leur langue a beaucoup de dureté. Oui, si on la juge par l'accent dur et étrange des Alsaciens, des Hambourgeois et des habitants d'une partie du midi de l'Allemagne; mais qu'on l'écoute moduler par la bouche d'un Saxon, d'un Livonien ou d'un Russe, ou qu'on l'entende chanter à l'opéra de Dresde et de Vienne, et l'on reconnaîtra que cette langue est véritablement harmonieuse et musicale.

Il n'est donc pas étonnant que le peuple russe,

avec une langue aussi chantante, soit un des plus musiciens de l'Europe.

Le Russe a des chants particuliers pour peindre les principaux événements de la vie, et pour exprimer toutes les passions : pour la naissance, le mariage et la mort, pour le travail et le repos, pour la joie et la tristesse. Dans les tentes, comme dans les salles de danse, on l'entend chanter en parties avec une justesse qu'on n'obtient pas toujours de nos choristes de l'Opéra. De même que les Italiens, jamais les Russes ne chantent à l'unisson, et l'on est étonné que des gens qui n'ont jamais entendu nommer une note de musique improvisent avec autant de facilité et de naturel les diverses parties d'un chant.

Je n'ai connu que les paysans russes des gouvernements de Saratof, de Tambof et de Kherson, c'est-à-dire de la partie méridionale de l'empire russe; mais ce que j'en ai dit peut se rapporter également au reste de l'empire; car, ainsi que l'a judicieusement remarqué un académicien russe, M. Tooke, le peuple russe, malgré sa dispersion sur la vaste étendue de l'empire, la diversité des pays, des climats et du sol, a conservé intégralement son caractère national. En effet, et ceci m'a été confirmé par M. de Marcilly, qui avait visité la Russie dans toutes ses parties, et par beaucoup d'autres voyageurs, on trouve chez cette nation, relativement aux personnes, aux mœurs, aux usages, aux coûtumes,

beaucoup plus de rapports, même pour la langue, qu'il n'en existe chez les individus des plus petits États. Les Russes de Novogorod, d'Astrakan, d'Arkhangel, de Tobolsk, de Iacoutsk, diffèrent moins entre eux que les Allemands des différents cercles, que les Français des différentes provinces. M. Tooke attribue cette immobilité de caractère et d'habitudes à plusieurs causes, parmi lesquelles figurent en première ligne leur manière de vivre simple et uniforme, le calme de leur esprit exempt d'inquiétude, l'unité de religion et la même nourriture. Mais, dans l'énumération de ces causes, le savant académicien a omis la plus essentielle et la plus puissante, l'esclavage, qui a jeté dans le même moule, mis au même niveau et réduit aux mêmes formes les habitants d'un pays qui a plus de trois mille lieues de longueur. Nous allons examiner cette institution telle qu'elle existe en Russie, et nous verrons quelle influence funeste elle exerce et sur les esclaves et sur les maîtres eux-mêmes.

---

# CHAPITRE X

De l'esclavage en Russie. — Époque de son établissement légal. — Nature du servage. — Excès auxquels sont exposés les serfs ou esclaves. — Nombre des esclaves en Russie. — Par qui les esclaves peuvent être possédés. — L'*obrock*. — L'obrock en nature, l'obrock en argent. — Corrections infligées aux esclaves. — Manière dont elles s'exécutent. — Inutilité des prescriptions de la loi pour s'opposer aux excès de cruauté du maître. — Défense aux serfs de porter plainte contre les seigneurs. — Le *knout*. — Les *battogues*.

Tout ce que j'ai raconté jusqu'ici de la vie du serf russe et de l'homme du peuple, sauf quelques traits un peu sombres, n'a pas dû paraître fort extraordinaire, et plus d'un lecteur en a peut-être conclu que la condition des paysans moscovites n'est pas beaucoup plus misérable que celle d'un grand nombre de paysans français. Mais je n'ai présenté jusqu'à présent qu'une partie du tableau; il me reste à le compléter, et alors on pourra se former une idée à peu près exacte de la condition réservée aux trois quarts de la nation russe.

Il y a environ deux cent cinquante ans que l'esclavage a revêtu en Russie un caractère légal. Il date du règne de Boris Goudounof. Depuis cette époque,

l'institution est restée stationnaire, et elle est la pierre fondamentale de l'empire russe. C'est la raison d'être, la condition *sine qua non* du gouvernement moscovite tel qu'il est organisé. Supprimez le servage, et aussitôt la Russie change de face, tout subit une transformation profonde, et la révolution atteint forcément le pouvoir lui-même. Aussi nous ne croyons nullement à l'intention qu'on a bénévolement prêtée à l'empereur Alexandre, et plus tard à son frère Nicolas, d'abolir l'esclavage dans leurs États; tout ce qu'ont pu faire ces souverains, et ce qu'ils ont fait, ç'a été d'entourer cette institution de certaines garanties, destinées à en adoucir les rigueurs. Encore ces actes, émanés de la volonté impériale, sont plutôt faits pour éblouir les étrangers que pour apporter un remède efficace aux abus. En effet, le sort du serf n'en est pas moins, aujourd'hui comme à l'origine, à la merci du seigneur; si les abus sont réputés moins monstrueux, moins fréquents, c'est au perfectionnement instinctif de la nature humaine, c'est à l'empire d'une civilisation qui s'impose malgré tous les obstacles à quelques individualités privilégiées qu'il faut l'attribuer, et non à l'influence du code impérial. D'ailleurs le seigneur russe n'a rien à redouter de ces lois, et nous allons voir qu'il a toujours mille moyens de les éluder.

Jusque dans les premières années de ce siècle, on a pu vendre les esclaves en Russie comme on vendait les noirs dans les colonies avant l'abolition de la

traite. Un paysan se troquait, se donnait ou s'achetait ni plus ni moins qu'une bête de somme. « Je ne pense pas, écrivait un voyageur à la fin du siècle dernier, que la vente des esclaves sur les carrefours du Sénégal ou sur les marchés des Antilles, offre plus de scandale que celle qui se faisait à Saint-Pétersbourg même vers la fin du XVIII[e] siècle, sous les auspices de l'Académie et sous les yeux de Catherine *le Grand*, de Catherine *le Philosophe*. Le feuilleton de la gazette de cette capitale n'était rempli que de garçons et de filles à vendre. Tout individu pouvait en acheter[1]. »

L'empereur Alexandre, voulant porter quelque adoucissement au triste sort de ces pauvres esclaves, qui passaient de main en main sans pouvoir jamais amasser le moindre capital, publia un ukase qui in-

[1] Note communiquée par un Polonais en captivité à Pétersbourg, et insérée par M. le duc de Bassano dans un exemplaire du *Voyage de Clarke en Russie*. — Nous ferons remarquer, à l'occasion de ce rapprochement de la vente publique des esclaves et du règne d'une impératrice qui excitait l'admiration de Voltaire et des philosophes humanitaires de son école, qu'un jour cette même Catherine eut un singulier caprice : elle publia un ukase d'après lequel le mot *esclave* était rayé à tout jamais du vocabulaire russe. C'était sans doute un titre de plus qu'elle voulait se donner aux hommages des philosophes et des philanthropes de l'Occident. Des odes pompeuses célébrèrent cette haute magnanimité. Et pendant ce temps-là le feuilleton de la *Gazette de Pétersbourg* n'en continuait pas moins l'annonce des jeunes garçons et des jeunes filles à vendre, et, pour comble de mystification, tandis que la *magnanime* Catherine supprimait par un ukase le mot de la langue, elle étendait la chose par un autre ukase à toute une autre partie de son empire qui l'avait ignorée jusqu'alors. On sait, en effet, que ce n'est que du règne de cette impératrice que les paysans de la petite Russie sont réduits à la condition de serfs. — Léouzon Leduc, *la Russie contemporaine*, 2[e] édit., p. 264.

terdisait la vente des paysans sans le sol sur lequel ils vivent. La même ordonnance défendait au seigneur d'infliger des châtiments corporels à leurs serfs sans un jugement en forme, et de les marier sans leur consentement. Mais ces charitables mesures étaient évidemment destinées à n'être jamais qu'une lettre morte. Si la prohibition relative à la vente est observée aux environs de Saint-Pétersbourg, elle est ouvertement transgressée dans les provinces. N'y a-t-il pas d'ailleurs cent moyens d'éluder la loi? Sans recourir aux voies détournées, le propriétaire la viole ouvertement, directement, et nul ne s'avise de lui demander compte de ce mépris de la volonté impériale. Il est riche, il est puissant; il ne se trouvera pas un seul fonctionnaire qui ose le dénoncer au gouvernement. Il peut compter aussi sur le silence de ses victimes; car une loi défend aux esclaves de se plaindre de leurs maîtres, et celle-là est rigoureusement observée. Il en est de même de tous les devoirs légaux du maître envers son esclave. Il est, par exemple, tenu de le nourrir; s'il s'y refuse, ou s'il le soumet à des traitements par trop révoltants, ses propriétés peuvent être placées sous la direction d'un conseil présidé par le maréchal de la noblesse du gouvernement où elles sont situées. Mais ces faits ne peuvent être dénoncés que par un commissaire impérial, et ce fonctionnaire, comme nous l'avons dit, ne l'oserait pas. Ainsi il est parfaitement libre de laisser son serf mourir de faim, et de le faire

expirer dans les tortures les plus atroces. Si par hasard sa conduite est signalée aux ministres et à la haute police, il est d'avance certain que quelques poignées de roubles le mettront à l'abri du châtiment qu'il mérite. Le danger ne serait réel pour lui que s'il avait encouru le déplaisir de quelque haut fonctionnaire qui chercherait à se venger.

Ainsi cette prétendue atténuation des abus du servage, dont se félicitent les Russes contemporains, n'est en réalité qu'une monstrueuse imposture. Quelles étaient donc les horreurs d'autrefois, pour qu'on regarde celles qui se commettent aujourd'hui comme un adoucissement? N'est-ce donc rien de battre à coups de verge ou de bâton, ou de faire battre, pour la plus légère faute, des créatures humaines; d'abuser à son gré de l'honneur des femmes et des filles; d'arracher, sous prétexte d'*intérêt*, l'époux à l'épouse, l'enfant à sa mère; de transporter des hommes d'une terre dans une autre terre comme un vil bétail; de les écraser d'injustes corvées; de les dépouiller du champ qu'ils ont cultivé ou de l'argent qu'ils ont gagné; de faire exiler en Sibérie des sujets qu'on ne peut nourrir? N'est-ce donc rien, en un mot, de traiter comme des brutes des êtres raisonnables, et de refuser de reconnaître en eux ce que Dieu lui-même y a mis : une intelligence et un cœur?

Voilà pourtant les effets du servage tels qu'ils se produisent de nos jours en Russie, tels que j'en ai

vu moi-même de nombreux exemples pendant mon séjour dans ce pays, tels qu'en ont vu les nombreux voyageurs qui l'ont visité après moi.

La classe des serfs russes, vulgairement appelés *moujiks,* dépasse de neuf à dix millions la population de la France, et s'élève à plus du double de celle de l'Angleterre. Somme toute, le nombre des serfs russes peut s'élever au moins à quarante-cinq millions, c'est-à-dire aux trois quarts de la population totale de l'empire, évaluée à soixante millions d'âmes.

Par qui sont possédés ces quarante-cinq millions d'esclaves? Un peu plus de la moitié appartiennent à des particuliers, et le reste à la couronne. Les serfs de la couronne ne relèvent que du souverain, lui appartiennent, et sont régis par un ministère spécial. Quoique leur sort soit envié des autres moujiks, il s'en faut bien, le plus souvent, qu'il soit plus heureux que le leur. Le paysan de la couronne, quoique jouissant en droit d'une plus grande somme de liberté que le serf seigneurial, obéit en fait à une foule d'administrateurs, de délégués du gouvernement, qui le pressurent, l'oppriment, le volent et le battent impitoyablement. Si donc il échappe à la tyrannie des boyards, il retombe sous la férule des employés officiels, et dans bien des cas il est loin de gagner au change. Du reste, il n'est pas moins exposé que son voisin, le paysan seigneurial, à être envoyé en Sibérie, suivant le caprice de tel ou tel fonctionnaire à qui il aura déplu.

Tout le monde n'a pas le droit de posséder des esclaves; ce privilège n'appartient qu'aux nobles propriétaires de terres. Les paysans des seigneurs sont soumis à des impôts de diverses natures. Ils payent d'abord au gouvernement un *obrock* ou redevance annuelle de 8 à 10 roubles; puis à leur maître une contribution énorme, puisqu'elle consiste dans l'abandon de la moitié de leur temps. Ils sont en outre obligés de faire toutes les corvées que le seigneur exige d'eux. C'est aussi parmi eux qu'on choisit les domestiques palefreniers, cuisiniers, enfin toute la valetaille des hôtels et des châteaux, ce qui augmente le travail de ceux qui restent chargés de la culture des terres; de sorte qu'il ne reste guère de temps à chacun pour cultiver les quelques arpents accordés par le maître, pour en percevoir les produits destinés à sa nourriture et à son entretien, ainsi qu'à ceux de sa famille.

Quelquefois la redevance ou l'obrock dû au seigneur, au lieu d'être payé en travail, est payé en argent. La fixation de l'obrock en argent est arbitraire; elle varie avec le nombre des serfs et la richesse des seigneurs.

Les serfs qui payent l'obrock en argent, s'ils habitent les terres du seigneur, n'en sont pas moins obligés à une certaine prestation annuelle qu'ils doivent acquitter en travail à son profit. Mais le plus souvent les serfs qui sont soumis à l'obrock en argent obtiennent un passeport pour aller faire le com-

merce ou tout autre métier dans les villes. On sait que parmi eux il en est qui réalisent des fortunes colossales; mais ces fortunes, amassées au prix de leurs privations, de leur travail et de leur intelligence, appartiennent à leurs maîtres, qui peuvent les en dépouiller quand bon leur semble. Quelques-uns de ces serfs enrichis ont racheté leur liberté en payant des sommes énormes; mais bon nombre de maîtres refusent obstinément de les affranchir à quelque prix que ce soit. On cite une famille aristocratique qui *possède* la moitié des marchands de fruits de Saint-Pétersbourg. Il lui plaît de commander à cette foule de petits commerçants, et son orgueil ne consentira jamais, à moins de ruine totale, à vendre à ces pauvres gens leur liberté. Cette difficulté d'arriver à l'indépendance n'est pas le seul inconvénient de la condition de ces malheureux; ils ont en outre la perspective d'être dépouillés en un seul jour des richesses qu'ils ont accumulées pendant vingt à trente ans d'un travail opiniâtre. Aussi la plupart ont-ils la précaution d'enfouir dans la terre, ou de cacher de toute autre façon leur trésor incessamment menacé. De là une perte réelle et assez considérable pour la circulation monétaire, pour l'industrie et le commerce.

Mais ce n'est pas seulement sur les biens extérieurs des serfs que s'exerce le droit du seigneur, il est encore le maître absolu de leur corps et de leur âme. Le serf russe ne peut rien vouloir, rien déci-

der, je dirais presque rien penser par lui-même. Instrument passif entre les mains de son seigneur, il lui doit une obéissance sans réserve. La loi ne cite que deux cas où cette obéissance cesse d'être obligatoire, où même elle serait imputée à crime : ce sont les cas où le seigneur voudrait entraîner le serf à conspirer contre le gouvernement, ou à dissimuler, lors du recensement officiel, le nombre des habitants sujets à l'impôt établi dans ses propriétés. En dehors de ces deux cas, le serf retombe pleinement et sans merci sous la loi de celui auquel il appartient.

Pour arriver à plier ses serfs sous sa volonté, le seigneur russe est autorisé par la loi à employer tous les moyens qu'il juge convenables. Il peut multiplier leurs corvées, augmenter le chiffre de leurs redevances; mais l'argument qu'il emploie le plus habituellement et sur lequel il compte le plus, c'est le fouet ou le bâton. Un proverbe russe dit: « Un homme battu en vaut deux. » Et ce proverbe est toujours présent à l'esprit d'un maître de serfs.

La punition des esclaves varie suivant l'humeur et le caractère du maître ou de celui qui le représente. Elle est plus souvent proportionnée à la sévérité de celui qui l'inflige ou qui l'ordonne. Les corrections ordinaires sont les coups de bâton, de courroie ou de baguette, appliqués sur le dos ou sur le derrière. Femmes, enfants, vieillards sont aussi exposés que les hommes forts à ces châtiments ignominieux et souvent cruels. J'ai vu donner des coups de bâton

pour un vol comme pour une salière renversée (ce dernier crime est le plus souvent irrémissible, suivant le préjugé des Russes, qui regardent cet événement comme le pronostic d'un grand malheur), pour l'ivrognerie comme pour une légère désobéissance, pour un poulet mal rôti comme pour un potage trop salé.

Le lieu de l'exécution est ordinairement une écurie ou un endroit éloigné, afin que les cris du patient n'incommodent pas les maîtres de la maison. C'est l'intendant (*oupravitel*) qui préside à la correction, quand le maître ne veut pas s'en donner la peine. Le coupable, ou l'homme présumé tel, jette son habit, ne conserve que sa chemise, et se couche sur le ventre. Un homme, mais plus souvent deux, armés de bâtons, se placent de côté et frappent à tour de bras, comme des tapissiers sur un matelas. L'esclave pousse des cris perçants, demande pardon, jure de ne plus commettre la faute qu'on lui reproche. L'intendant crie : « Plus fort! plus fort! » Et si celui qui frappe ralentit ses coups par humanité ou par l'intérêt qu'il porte à la victime, on le menace de le mettre à sa place. Quand le supplice est terminé, le patient se rhabille, ou on lui aide à s'habiller, et va s'étendre sur son grabat, où souvent il reste plusieurs jours sans pouvoir bouger. S'il y a plusieurs coupables, les battants deviennent les battus, et ils se passent le bâton à tour de rôle.

Quelquefois c'est l'ami qui est condamné à battre

son ami, le parent son parent. Le dirai-je? on a vu le fils condamné à battre son père!

Si le moujik qui a encouru une punition n'est pas un des domestiques de la maison, le maître charge un de ses laquais d'aller dans sa cabane lui administrer la bastonnade. Le valet va saisir le paysan au milieu de sa famille : c'est quelquefois le doyen de la communauté, un patriarche à barbe blanche : peu importe. L'exécuteur lui ordonne de jeter bas ses vêtements, de se mettre à genoux devant lui; puis, en présence de sa femme et de ses enfants, il le frappe d'un bras vigoureux à coups de fouet ou de bâton. Le supplice terminé, il faut que le vieillard martyrisé aille baiser la main du maître et l'assurer de sa profonde soumission. Il est tel paysan qui a vu frapper ainsi sous ses yeux sa femme, ou son jeune fils, ou sa fille nubile. Malheur à lui si le moindre signe d'émotion ou de colère avait paru sur son visage!

Et qu'on ne croie pas que les faits que je viens de raconter arrivent rarement; c'est, au contraire, ce qui se passe tous les jours, et les Russes y sont tellement habitués, qu'ils n'y font pas attention. Pour moi, je cherchais autant que possible à ne pas être témoin de ces cruelles exécutions; mais elles sont si fréquentes, surtout dans les campagnes, que malgré mes précautions il m'était impossible de n'avoir pas tous les jours les oreilles déchirées par les cris des malheureuses victimes de l'arbitraire le plus inhumain. Ces cris perçants me poursuivaient jusque dans

mon sommeil, et me faisaient prendre en horreur un pays où régnait tant de barbarie.

Je n'ai fait, encore une fois, que raconter ce qui a lieu journellement, même dans les domaines dont le maître, comme M. de Golbinskof, est renommé pour sa douceur et son humanité. Que serait-ce si je parlais des excès de bizarre férocité auxquels peut se porter le ressentiment d'un maître qui tient en son pouvoir et les biens, et la famille, et l'honneur, et l'existence même de ses semblables? Ma plume se refuse à retracer tant d'horreurs, et mon lecteur me saura gré de lui en faire grâce.

Mais la loi, dira-t-on, la loi n'a-t-elle rien à opposer à tant de cruautés? Rien. Je me trompe: la loi dit que tout propriétaire qui aura infligé à un serf un châtiment corporel suivi de mort sera traduit en justice, si cette mort arrive dans les *trois jours* à dater de celui du châtiment. Au delà de ce terme, la mort est réputée naturelle, et le bourreau amnistié. Dérision amère! car enfin, avant de tuer un homme dans les trois jours, de quelles souffrances inouïes ne peut-on pas l'accabler!

Mais supposons que le serf bâtonné succombe dans le délai légal: croit-on sérieusement que le seigneur sera puni? Ou le meurtre restera ignoré, ce qui arrive neuf fois sur dix, et alors la justice se taira; ou il sera, par extraordinaire, dénoncé, et la justice ordonnera une enquête, qui consistera à charger un médecin de constater la mort et la cause de la mort

de la victime. Ce médecin, attaché au tribunal, n'est pas plus que les juges eux-mêmes et que tous les fonctionnaires russes inaccessible à la corruption; aussi ne manque-t-il presque jamais d'attribuer la mort du serf à une attaque d'apoplexie. On cite un seigneur coutumier du fait qui avait baptisé un de ses fouets les plus meurtriers, *apoplexie!*

Ce n'est pas seulement dans les moyens de corruption que le seigneur russe est assuré de trouver l'impunité de son crime; la loi a soin de lui en ménager encore d'autres plus immédiats et plus efficaces. C'est, en effet, par une hypothèse toute gratuite que j'ai supposé le meurtre dénoncé; il faudrait pour cela qu'il eût eu pour témoins d'autres gens que les serfs mêmes du meurtrier, ce qui est excessivement rare, ces sortes d'exécutions s'accomplissant toujours loin des regards étrangers. Or, ses serfs, il ne les craint pas; car ils ne peuvent ni le dénoncer ni témoigner contre lui.

Oui, telle est la loi. « Si un serf, dit *Svod* (code des lois russes), s'écartant de l'obéissance et du respect qu'il doit à son seigneur, présente contre lui une dénonciation, à plus forte raison s'il adresse cette dénonciation directement à Sa Majesté l'empereur, il est livré, de même que l'écrivain dont il s'est servi pour rédiger sa supplique, à la justice des tribunaux, et traité suivant toute la rigueur des lois. » Par ces rigueurs on entend la peine du *knout* ou des *battogues*, et l'exil en Sibérie.

Par une de ces cruelles dérisions si fréquentes dans la législation de ce pays, la peine de mort est abolie en Russie; elle est remplacée par le supplice du knout ou des battogues, suivi de l'exil en Sibérie quand le patient n'a pas succombé à l'une ou à l'autre de ces cruelles tortures.

Ces peines ne peuvent être prononcées que par les tribunaux civils ou militaires, et pour toutes sortes de délits; seulement le nombre de coups varie selon la gravité de la faute. Quand le criminel a mérité la mort, on ne prononce pas ce mot dans la sentence, car la loi le défend; mais on le condamne à recevoir un nombre de coups de knout ou de battogues qui doit nécessairement occasionner la mort.

Le knout est une lanière de cuir épais, taillée triangulairement et longue de trois à quatre mètres, large d'un pouce, s'amincissant par une extrémité et terminée carrément par l'autre; le petit bout est fixé à un petit manche de bois d'environ deux pieds. Le patient est amené à moitié nu à l'endroit désigné pour ce genre d'exécution; un simple caleçon de toile lui couvre l'extrémité inférieure du corps. Il est couché à plat ventre sur un chevalet incliné diagonalement, et aux extrémités duquel sont fixés des anneaux de fer. Par un bout les mains y sont fixées, et par l'autre les pieds. Puis le patient est tendu de manière qu'il ne puisse faire aucun mouvement, ainsi qu'on tend une peau d'anguille pour la faire sécher.

Au signal donné, l'exécuteur, placé à quinze à

vingt pas de là, s'avance le corps courbé, traînant à deux mains entre les jambes la longue lanière du knout. Arrivé à trois à quatre pas du patient, il relève vigoureusement le knout vers le sommet de la tête en le rabattant aussitôt avec rapidité vers ses genoux. La lanière voltige dans l'air, siffle, s'abat et enlace le corps du patient comme un cercle de fer. Malgré son état de tension, le patient bondit comme sous les étreintes puissantes du galvanisme. L'exécuteur retourne sur ses pas, lentement, méthodiquement, comme un soldat à l'exercice, et il recommence la même manœuvre autant de fois qu'il y a de coups à appliquer au condamné. Quand la lanière enveloppe le corps par ses angles, la chair et les muscles sont littéralement tranchés par rondelles comme avec un rasoir ; mais si elle tombe sur le plat des deux angles, alors les os craquent; la chair n'est pas hachée, mais elle est broyée, écrasée, le sang jaillit de toutes parts; le patient devient vert et bleu, comme un cadavre en putréfaction. Dans le cas où le nombre des coups ne doit pas aller jusqu'à la mort, quand le patient a subi sa peine, il est porté à l'hôpital, où tous les soins lui sont donnés, et on l'envoie ensuite en Sibérie, où il disparaît pour jamais dans les entrailles de la terre.

Le knout est mortel, selon la volonté de la justice du czar ou du bourreau. Quand un homme est condamné à cinquante ou à cent coups de knout, ce qui équivaut à son arrêt de mort, le bourreau peut

à son gré prolonger les souffrances du patient en ne donnant le coup mortel que le dernier. Mais si la famille du malheureux veut abréger son supplice, elle le peut en achetant au poids de l'or la pitié du bourreau ; alors du premier coup celui-ci donne la mort avec autant de certitude que s'il tenait une hache à la main.

Quant aux battogues, c'est le supplice des verges; mais comme il n'est guère applicable qu'aux délits militaires et exécuté par des soldats, nous n'en parlerons pas ici avec autant de détails. Nous dirons seulement que ce supplice, usité autrefois dans les armées de presque toute l'Europe, a pris en Russie un caractère qu'il n'a jamais eu ailleurs. Ainsi on ne condamme jamais un homme à moins de six mille coups de verges, et encore ce nombre n'est pas la somme la plus élevée que la loi permette d'appliquer aux criminels ; mais c'est le chiffre le plus usité. Et ici encore la législation s'est montrée ingénieuse : moins de mille coups suffisent et au delà pour donner la mort; avec six mille la mort est six fois certaine.

Et les Russes n'ont pas honte de se vanter, comme une preuve de leur avancement en civilisation, de ce que la peine capitale est abolie de leur code !

Nous venons de voir ce qu'est l'esclavage en Russie ; il nous reste à dire un mot de l'influence que cette institution exerce sur les esclaves et sur les maîtres eux-mêmes.

# CHAPITRE XI

**Effets de l'esclavage sur le caractère du paysan russe. — Influence de l'esclavage sur les maîtres. — Corruption du cœur des maîtres. — Indifférence des dames russes au supplice des esclaves. — Anecdotes diverses à ce sujet. — Ce qui manque au peuple et aux nobles pour les civiliser, c'est la véritable religion.**

Souvent le serf russe, impassible, sans résignation, dépouille tout sentiment humain et se rapproche de la brute. Si l'oppression dont il est victime soulève dans son âme des tempêtes, sa vengeance éclate, lugubre, impitoyable : l'esclave déchaîné se repaît à son tour de larmes et de sang. Chaque année des faits de ce genre viennent désoler le sol moscovite. Mais le plus profond mystère les enveloppe ; et, à moins qu'on ne passe sur les lieux du sinistre, on n'en apprendra rien.

Le paysan russe est certes d'une mansuétude et d'une patience sans égales ; mais quand il est enfin poussé à bout, cette mansuétude se change en rage,

cette patience en impétueux délire : ce n'est plus l'homme qui se montre en lui, c'est la bête féroce.

Mais voyons l'influence du servage sur les maîtres eux-mêmes.

Dès que le fils d'un riche seigneur est venu au monde, on le confie à une nourrice et à une bonne esclave, qui, pour se l'attacher et faire la cour aux parents, disputeront à qui flattera le mieux ses goûts et ses caprices. Rien ne leur coûtera pour se rendre à la fois nécessaires et agréables. Dès qu'il pourra parler, dès que son intelligence commencera à s'ouvrir, elles ne cesseront de lui répéter à tout propos : « Ces maisons, ces richesses, ces esclaves, tout est à toi. » Qu'arrive-t-il plus tard ? L'enfant commande en despote ; il est sûr d'être obéi, puisqu'il commande à un esclave. Rencontre-t-il quelque opposition, il entre en fureur, pousse des cris, et l'on finit par céder. Revient-il à la charge, les parents accourent, grondent et souvent maltraitent la domestique. Une autre fois l'enfant aura recours au mensonge pour se venger de celle qui aura provoqué sa mauvaise humeur. C'est un combat perpétuel entre la méchanceté d'une part et la bassesse de l'autre.

Vers l'âge de six à sept ans on prend un instituteur étranger (*outchitel*) pour former le cœur et l'esprit de l'enfant. Le plus souvent on traite cet instituteur comme un homme à gages, ou, si l'on veut, comme le premier domestique de la maison. On s'amuse de ses ridicules vrais ou supposés ; on

parle avec haine et mépris de la nation et de l'État auxquels il appartient. Ce manque d'égards est le plus grand sujet de tourments pour l'instituteur, comme il est le plus sûr moyen de paralyser son zèle et les efforts de son ministère. Quelque active, quelque éclairée que soit sa surveillance, elle ne mettra pas l'élève à l'abri des mauvais exemples ni des propos dangereux auxquel il est exposé sans cesse, soit par le fait des parents, soit par les serviles complaisances des jeunes esclaves dont il est entouré. On peut dire d'un enfant russe ce qu'on a dit de sa nation en général, que c'est un fruit pourri avant sa maturité.

Arrivé à l'époque critique de l'éveil des passions, que de dangers un jeune Russe n'a-t-il pas à courir pour ses mœurs, sa santé et ses succès futurs! Je n'insiste pas, et chacun comprendra combien la docilité, la soumission empressée et prévenante des esclaves des deux sexes qui l'entourent, hâteront en lui l'œuvre de la corruption.

L'éducation des jeunes personnes de famille est beaucoup plus réservée et plus soignée que celle des jeunes gens. Aussi les femmes en Russie ont-elles en général beaucoup plus d'instruction que les hommes; elles se distinguent en outre par plus de générosité, de compassion pour les malheureux; leur cœur est accessible aux douces émotions de la pitié, et j'ai dit ailleurs quelles preuves délicates et touchantes les prisonniers français en avaient reçues.

Eh bien, croirait-on que ces mêmes personnes, que la nature et l'éducation ont douées d'une exquise sensibilité, envisagent le plus stoïquement, le plus indifféremment possible les supplices infligés aux esclaves? Je vais reproduire à ce sujet des notes que m'a communiquées M. de Marcilly, et qu'il avait recueillies en leur conservant la forme dialoguée, immédiatement après la conversation à laquelle il avait assisté. Ces notes jetteront un peu de diversité sur un si triste sujet, et si elles ne rendent pas le tableau plus gai, au moins elles le rendront moins sombre. La première scène se passe à Moscou entre Mme de Nérikoff, Mme de Litowski, sa belle-sœur, et la princesse G...

Je me trouvais, dit M. de Marcilly, dans le petit salon de Mme la générale de Nérikoff, occupée à copier une pièce de vers pour Mme de Litowski, sa belle-sœur, qui était présente, lorsque la princesse G... arriva.

Après les premiers compliments d'usage : « Votre chapeau est divin! s'écria Mme de Nérikoff en regardant la princesse.

Mme DE LITOWSKI. — Il vous va à ravir, et jamais je ne vous ai vue si séduisante.

Mme LA PRINCESSE G... — Il a été fait à Pétersbourg, d'après le dernier modèle et la dernière poupée arrivés de Paris. Mais qu'entends-je? quels cris effroyables!...

Mme DE NÉRIKOFF. — Ce n'est rien : c'est un homme

qu'on châtie. Ce coquin de cuisinier ! voilà deux jours de suite qu'il manque le rôti.

La princesse G... — Avant de venir, j'ai fait donner cinquante coups de bâton à une de mes femmes de chambre qui avait fait une tache à ma robe.

Mme de Litowski. — L'autre jour j'ai ri comme une folle. Mon mari avait fait fustiger une de mes filles de cuisine. En se relevant, elle a rajusté le mouchoir qui était attaché autour de sa tête, et a dit en termes très énergiques à ceux qui l'avaient rossée : « Vous êtes de vilains... magots ; voyez un peu comme vous m'avez arrangée. »

La princesse G... — Vous avez sans doute vu cette jolie petite Allemande de quinze ans : eh bien ! il y a quelque temps que je la fis fouetter d'une vigoureuse manière ; puis j'ai ordonné qu'après l'opération on la tondît comme un soldat.

(Pendant ce colloque, les cris qu'on entendait du fond de la cour redoublent et interrompent les interlocutrices. Mme de Nérikoff sonne et commande au domestique qui se présente qu'on aille châtier le cuisinier dans l'arrière-cour, et surtout qu'on ne le ménage pas, pour lui apprendre à crier comme un homme qu'on écorche. Puis la conversation reprend paisiblement son cours.)

Mme de Litowski. — Princesse, pour en revenir à votre petite Allemande, à qui j'ai trouvé une figure charmante, vous avez donc eu le courage de faire

tomber cette chevelure blonde que j'ai tant admirée? Battre, c'est dans l'ordre ; mais tondre de jolis cheveux de quinze ans, cela est inhumain.

LA PRINCESSE G... — Vous avez raison : la jeune fille en a été tellement affligée, qu'elle eût accepté dix châtiments pareils à celui qu'elle venait de subir plutôt que de sacrifier sa jolie chevelure. Où la coquetterie va-t-elle se nicher !

Mme DE NÉRIKOFF. — Il faut avouer, Madame, qu'il n'y a rien de si insipide que de commander soi-même ces sortes d'exécutions : aussi, pour me débarrasser de cet ennui, j'ai donné carte blanche à Ivan Ivanitch (c'était son intendant) pour la direction de mes domestiques mâles, et à Mme Schneider pour celle de mes femmes ; ils s'en acquittent tous deux à merveille.

Mme DE LITOWSKI. — Mais, ma sœur, cette mesure doit donner lieu à des réclamations...

Mme DE NÉRIKOFF. — Oh ! s'il fallait écouter les plaintes, ce serait à n'en plus finir. J'ai défendu sous les peines les plus sévères à mes gens de venir se plaindre des personnes à qui j'ai donné ma confiance.

LA PRINCESSE G... — Vous avez pris là un parti très sage. J'aurais bien voulu faire la même chose avec Mme de Valcour, la gouvernante de mes enfants; elle se sert de l'ascendant que lui donne mon amitié pour elle pour venir m'assassiner de plaintes, de demandes et de pardons.

Mme DE LITOWSKI. — Et vous le souffrez, princesse ?

LA PRINCESSE G... — Il faut bien avoir quelque indulgence pour une personne qui n'a aucune idée des usages du pays et de la manière d'être de nos domestiques. Je ne cesse de lui dire : « Ma chère, vous vous y ferez, si vous voulez rester en Russie. Pour vous autres Français, tout être humain est votre semblable, et vous êtes tous frères et amis ; mais pour nous, un esclave n'est pas un homme. » Leur célèbre Mirabeau avait bien raison de dire que le Russe est malléable. En effet, on ne peut lui donner de forme qu'à force de coups ; et, comme l'a dit encore le fameux Montesquieu, il faut écorcher un Russe pour émouvoir sa sensibilité. Bien entendu qu'il ne parlait que de l'esclave... »

La conversation fut interrompue par Mme Schneider, qui vint prévenir Mme de Nérikoff qu'un peloton de fil fin qu'elle avait dans sa commode avait disparu, et que ce ne pouvait être que le fait d'un vol de la part des domestiques.

« Mal à propos vous venez m'interrompre dans ce moment, lui dit sa maîtresse d'un ton d'aigreur. Je vous l'ai dit une fois pour toutes : concertez-vous avec mon intendant pour prévenir ou réprimer jusqu'au moindre désordre dans ma maison. Prenez-vous-y de manière à découvrir l'auteur du vol dont vous vous plaignez, entendez-vous ? et surtout point de ménagements.

M^me^ de Litowski. — A propos, princesse, savez-vous la nouvelle du jour?

La princesse G... — De quoi s'agit-il?

M^me^ de Litowski. — Le comte D... est parti hier pour Pétersbourg ; on dit qu'il va solliciter son divorce afin d'épouser la princesse F..., qui certes est bien loin de valoir la comtesse... »

La conversation continua sur ce ton de légèreté et de médisance. Je n'eus pas le courage d'en entendre davantage, et je me retirai. On sera peut-être curieux de connaître la fin de l'aventure du peloton de fil, la voici.

M^me^ Schneider et l'intendant firent fouetter toutes les femmes et les filles au service de la maison. Femmes de chambre, lingères, brodeuses, toutes furent battues pour les obliger d'avouer si elles étaient ou si elles connaissaient les auteurs du vol.

Châtiments aussi cruels qu'inutiles! Quelques jours après M^me^ Schneider retrouva son peloton de fil, qu'elle avait mis elle-même par mégarde dans une chiffonnière.

Le prince Z... aimait une des plus jolies esclaves de ses domaines. Par une exception bien rare en Russie, et fort honorable pour le prince, il l'épousa légitimement à la face des autels et devant les ministres de la foi.

Marpha, de simple bergère devenue princesse, se montra toujours digne, par sa conduite et ses sen-

ments de la confiance et de l'estime de son ancien maître ; celui-ci, en revanche, ne cessa de s'applaudir d'avoir sacrifié pour elles les espérances les plus brillantes. Bonne mère, épouse tendre et fidèle, elle conserva, sous les dehors du luxe et de l'opulence, les qualités les plus essentielles et les plus aimables, et une âme que jamais ne put altérer le souffle empoisonné du vice et de la corruption.

A la mort de son mari, la princesse Z..., se trouvant encore à la fleur de l'âge, se vit tout à coup à la tête de trois mille paysans et de plus de cent mille francs de rentes. Le premier usage qu'elle fit de ses richesses fut de procurer une honnête aisance aux auteurs de ses jours, qui avaient été affranchis à l'époque de son mariage ; mais, par une anomalie que je n'ai jamais pu concevoir, elle n'a pas songé à donner la liberté à ses frères et sœurs et à d'autres proches parents qui exploitaient une de ses terres éloignées. Cependant elle leur témoignait la plus vive affection ; elle les faisait souvent venir au château ; là, renfermée dans le fond de son appartement, elle se livrait avec un entier abandon aux douces émotions qu'excitait leur présence, et les renvoyait comblés de cadeaux et des plus touchantes preuves de sa tendresse. Mais il ne paraît pas qu'il lui vînt jamais à l'idée, ni à eux non plus, que le plus précieux présent qu'elle aurait pu leur faire eût été la liberté.

Souvent aussi, se rappelant que ses domestiques

avaient été ses égaux, elle s'entretenait avec eux sur un ton de familiarité qui montrait que la richesse et le rang où elle avait été élevée ne lui avait pas fait oublier sa première condition ; mais si elle oubliait facilement le rôle de grande dame pour revenir aux habitudes et aux affections de son enfance, elle faisait néanmoins châtier avec une sévérité excessive ces mêmes domestiques qu'elle avait traités un instant auparavant d'une manière si familière et si bienveillante.

Lui ayant manifesté un jour mon étonnement de ce qu'étant douée d'un cœur bon et sensible, elle pût infliger à ses gens de fortes punitions corporelles pour des fautes dignes à peine d'un léger reproche : « Vous ne connaissez pas notre peuple *noir* (expression dont les Russes se servent pour désigner les esclaves), me répondit-elle ; il est paresseux, voleur, ingrat et rebelle. Feu Son Altesse, mon cher et respectable époux, m'a souvent répété ces mots, qui resteront éternellement gravés dans ma mémoire : « La sévé-
« rité est le seul moyen de conduire des esclaves,
« et de leur rappeler l'immense intervalle qui les
« sépare de la classe noble. Ce n'est qu'à force de
« coups qu'on empêche qu'ils ne se révoltent pour
« nous égorger et se mettre à notre place. » La preuve que cela réussit, c'est que moi qui ne suis pas née..., qui ne suis qu'une femme dépourvue d'instruction et de science (elle ne savait ni lire ni écrire), je gouverne mes trois à quatre mille sujets sans que personne ose bouger. »

Un jour, j'eus la maladresse ou l'imprudence de lui dire que les terres en France étaient mieux cultivées qu'en Russie. Le lendemain, la princesse alla faire sa tournée dans les champs qui environnaient le château, et ne manqua pas de faire distribuer des coups de bâton à plusieurs cultivateurs qui eurent le malheur de se trouver sur son passage, en leur recommandant d'être plus laborieux à l'avenir. Je la vis rentrer très satisfaite d'avoir su prouver à ses paysans qu'elle connaissait un excellent moyen d'améliorer la culture de ses terres. Onques depuis ne m'avisai de parler d'agriculture en Russie, et je ne cessai de répéter en toute occasion que les serfs russes travaillaient aussi bien qu'ils le pouvaient.

Ma mauvaise étoile me conduisit une autre fois dans le voisinage d'une écurie où le régisseur avait l'habitude d'administrer des coups de bâton aux esclaves coupables ou soupçonnés de quelque délit domestique. Soudain mon oreille est frappée des cris les plus déchirants.

« Laissez-moi, s'écriait une jeune fille..., je suis malade : vous ne pouvez pas me battre dans l'état où je suis.

— Je suis enceinte, disait une femme, et vous ne pouvez me frapper sans exposer la vie de l'enfant que je porte dans mon sein...

— Je suis ici pour battre et non pour écouter, répond le féroce régisseur d'une voix de tonnerre. S'il

fallait les en croire, elles seraient toutes malades ou enceintes... Allons..., dépêchons-nous... » Et les cris et les coups d'aller leur train de plus belle.

Hors de moi-même, et saisi d'horreur et d'effroi, je m'enfuis de ce lieu fatal. Poursuivi par le cri perçant du désespoir et de la douleur, bientôt j'arrivai dans mon appartement. Là, en proie aux plus vives angoisses, je versai quelques larmes arrachées par l'indignation et la pitié. Les coudes appuyés sur ma table, et le visage couvert de mes deux mains, je n'avais pas aperçu la princesse, qui, ayant à me parler, étant entrée sans que je l'eusse entendue, et s'était approchée de moi.

« Eh ! mon Dieu, seriez-vous malade ? me demanda-t-elle avec le ton du plus vif intérêt. Qu'est-ce donc qui a pu vous mettre dans le cruel état où je vous vois ?

— C'est vous, Madame, répondis-je.

— Comment m'aurait-il été possible de vous causer du chagrin ?

— J'ai le cœur navré de l'affreux spectacle qui vient de s'offrir à mes yeux.

— De quel spectacle voulez-vous parler ?

— Celui du supplice...

— Et quel supplice ?

— Celui de ces malheureuses femmes qu'on a traitées avec une cruauté dont je ne croyais pas qu'on pût être capable.

— Oh ! ce n'est que cela ! reprit en souriant la

princesse. Voilà bien du bruit pour quelques coups de bâton. Il n'y a point de mal à battre un esclave; c'est pour son bien, et en même temps pour notre sûreté; et je n'ai jamais entendu dire que ce fût un péché de punir un esclave. Vous serez fort étonné quand vous apprendrez que c'est vous qui êtes cause de tout ce beau tapage.

— Moi! m'écriai-je au comble de la surprise.

— Vous-même, continua M^me^ de Z... Vous vous rappelez qu'avant-hier vous m'avez dit que vous aimez beaucoup les fraises; j'ai voulu vous en régaler, et, comme j'avais d'ailleurs besoin d'en faire confire pour la provision de l'année, j'ai ordonné aux femmes de mon village d'aller en chercher dans le bois. Au lieu d'obéir, elles sont allées, au nombre de quatre-vingts personnes, danser à la fête du village voisin. J'ai voulu, de mon côté, les faire danser à ma manière. C'était un complot, une révolte; il fallait arrêter le mal à sa source.

— Comment! m'écriai-je dans un transport d'indignation que je ne cherchais point à contenir, comment! quatre-vingts malheureuses femmes auraient été impitoyablement battues parce qu'il aurait manqué un plat de dessert à votre table! Je croyais que vous aviez de la religion; je n'ose plus le penser. Oui, si vous étiez persuadée qu'il existe un Dieu, vous sauriez que vous aurez un jour à répondre devant lui des traitements barbares infligés à ceux de vos semblables dont le sort vous a été confié. N'est-ce

pas l'effet du hasard si vous êtes princesse, et si ces infortunées sont vos esclaves? Qu'auriez-vous dit si vous eussiez été à leur place, et que l'une d'elles se fût trouvée à la vôtre ? »

Comme je parlais avec véhémence et que je gesticulais avec vivacité en proférant ces mots, la princesse fit signe au domestique qui était à la porte de s'approcher, et j'entendis qu'elle lui disait tout bas :

« Vaniouscha, tiens-toi là, et songe à défendre ta maîtresse. Tu le vois bien, notre pauvre Français a perdu la tête. »

Le domestique s'approche en levant les mains et en faisant *chut! chut!* Dans le trouble où j'étais, et pensant qu'il se disposait à mettre la main sur moi, je m'écrie avec colère : « Retire-toi, misérable, sinon je frappe. »

Tout à coup la princesse effrayée quitte la chambre, et je l'entends marcher avec précipitation dans la pièce voisine en disant : « Comment ! un Français ose menacer une princesse russe, et parler de la battre ! O Dieu ! qu'elle horreur ! qu'on me délivre de ce furieux... »

Au bout d'un quart d'heure l'orage se calma peu à peu, et je m'aperçus que M^me de Z... avait repris le chemin de son appartement, suivie de son fidèle Vaniouscha.

Revenu à moi-même, je ne pus m'empêcher de rire de cette scène burlesque. Je me disposais à faire mes préparatifs de départ, lorsque, la cloche du châ-

teau annonçant le dîner, l'intendant entre chez moi et me dit :

« Son Altesse vous engage à oublier ce qui s'est passé ; elle vous prie de venir dîner et faire la paix.

— Prévenez votre maîtresse, lui répondis-je, que je vais partir pour Moscou. »

Un instant après, les deux jeunes princes fils aînés de Mme de Z... vinrent me trouver et me supplièrent les larmes aux yeux de ne pas réaliser un départ qui affligeait toute la famille, en m'assurant qu'on éviterait à l'avenir tout ce qui pourrait me causer la moindre peine. Je ne pus résister à leurs aimables instances. J'allai donc à table ; mais il me fut impossible de rien prendre. On pense bien qu'il ne fut plus question du plat de fraises. Plus tard j'obtins la certitude que les fustigations étaient devenues plus rares et se donnaient dans un lieu éloigné du château. Voilà la concession qui fut faite en ma faveur pendant mon séjour chez Mme de Z... ; mais après mon départ les choses reprirent probablement leur marche accoutumée.

J'ai été moi-même témoin des faits que je viens de raconter ; je vais en citer encore deux ou trois autres, qui ne se sont pas, il est vrai, passés sous mes yeux, mais qui n'en sont pas moins exacts.

Mme de T... fait apporter une bouilloire à thé par sa femme de chambre. Celle-ci, en la posant sur la table, se brûla la main en prenant la poignée trop

près de la braise, et répandit quelques gouttes d'eau sur la table.

« Canaille ! s'écria avec fureur M$^{me}$ de T..., reprends la bouilloire comme tu la tenais.

— Oh ! Madame, je me brûle ! dit la malheureuse femme en versant des larmes arrachées par la douleur.

— C'est ce qu'il faut et c'est ce que je veux, » répondit la maîtresse.

M$^{me}$ de... passe sa vie à lire des romans, étendue sur son ottomane et ensevelie dans les coussins. Elle est d'une sensibilité si exquise, qu'elle s'évanouit à la moindre émotion qu'elle éprouve. Les cris de son chien, la moindre chute d'un de ses enfants lui donnent des attaques de nerfs épouvantables. Elle parle sans cesse de sa sensibilité, et répète souvent cette maxime de l'un de ses livres favoris : « Oh ! quel funeste présent du Ciel qu'un cœur sensible ! » Un jour qu'absorbée dans la lecture d'un roman nouveau, elle versait d'abondantes larmes sur les malheurs de son héros imaginaire, elle entend des cris horribles. Elle sonne avec force ; un domestique arrive. « O mon Dieu ! dit-elle en élevant au ciel ses beaux yeux mouillés de larmes, quel malheur affreux m'allez-vous annoncer? d'où proviennent ces cris ?

— Madame, c'est votre femme de chambre que vous avez fait battre pour avoir cassé une tasse de porcelaine.

— Ce n'est que ça ! Dites que l'on continue, mais

qu'on aille dans l'arrière-cour, afin que ces cris ne me dérangent pas. »

Et M^me^ de... reprit paisiblement la lecture de son roman.

Un boyard qui n'eut jamais, dit-on, d'autre passion que la chasse, partait en hiver avec sa famille pour une de ses terres les plus éloignées, et se faisait suivre par plusieurs traîneaux dont un, bien couvert, transportait ses chiens de chasse favoris; les autres, découverts, contenaient les domestiques de sa femme et les siens. On vint lui dire que la femme de chambre de sa femme avait la fièvre et qu'elle souffrait beaucoup de voyager en plein air.

« Vous savez, mon cher ami, lui dit son épouse, combien la santé de ma femme m'est chère, et combien je souffre de la voir dans le triste état où elle est: permettez-moi donc de disposer en sa faveur du traîneau occupé par vos chiens.

— Vous n'y pensez pas, Madame, répondit le mari; vous trouverez dans vos villages cent femmes de chambre comme la vôtre; mais moi je ne serai jamais assez heureux pour me procurer des chiens aussi utiles et aussi attachés que ceux que vous voulez que j'expose à l'intempérie de la saison. »

Cette anecdote m'en rappelle une autre dont l'atrocité est encore plus révoltante.

Un gentilhomme russe ordonna à la femme d'un de ses domestiques d'allaiter de petits chiens qui avaient perdu leur mère. Le mari de cette femme,

désespéré de voir dépérir son enfant faute de nourriture et de soin, jeta les petits chiens dans la rivière. Le gentilhomme, outré de colère, mande celui qu'il appelait le coupable, fait apporter un réchaud rempli de braise, et ordonne qu'on lui brûle la plante des pieds... Le malheureux esclave ne périt pas dans les trois jours; ainsi cette barbarie, eût-elle été dénoncée, n'aurait pu avoir de suites devant les tribunaux; ce gentilhomme pouvait dire : « J'ai usé du droit que me donne la loi, et je n'ai point outrepassé les pouvoirs qu'elle m'a délégués. »

Je m'arrête, quoiqu'il me fût facile de multiplier les citations de cette nature, qui pourraient fournir la matière de nombreux volumes; mais j'en ai assez dit pour montrer combien la nation russe est encore éloignée de la civilisation, malgré le brillant vernis qui recouvre les individus appartenant aux classes élevées. Ce qu'il faudrait à ce peuple pour le préparer et l'amener à cette civilisation à laquelle il aspire depuis si longtemps en vain, c'est une religion qui console, soutienne et encourage le pauvre dans ses souffrances, qui apprenne au riche et au puissant à être compatissants et charitables pour les pauvres, qui dise à l'esclave : « Tu es chrétien, et cette dignité est un titre au-dessus de tous les titres de la terre : obéis sans bassesse, sans lâche complaisance, à tout ce qui te sera commandé par ceux qui ont autorité sur toi, mais seulement dans ce qui n'est pas contraire

à la loi de Dieu; plutôt que de la transgresser, cette loi, souffre tous les tourments et la mort même. Dieu saura bien récompenser ton martyre et punir tes tyrans. » Il lui faudrait enfin une religion qui dise au maître : « Dieu ne t'a donné la puissance sur d'autres hommes que pour en user comme un père à l'égard de ses enfants; rappelle-toi que, quels que soient ton rang, ta dignité, tu n'es pas plus aux yeux de Dieu que le dernier de tes esclaves; que l'âme de ce dernier d'entre eux lui est aussi précieuse que la tienne: car il les a toutes deux rachetées au prix de son sang. Rappelle-toi que, s'il t'a comblé de richesses et de puissance dans ce monde, tu auras un compte d'autant plus terrible à rendre un jour de la manière dont tu auras usé de ces dons... Peut-être alors regretteras-tu de ne pas avoir vécu dans la condition de cet esclave que tu méprises et que tu dédaignes. »

Sont-ce là les enseignements que donne aux Russes leur religion soi-disant *orthodoxe?* C'est ce que nous allons examiner.

---

# CHAPITRE XII

Ce que c'est que la religion de l'Église prétendue *orthodoxe*. — Le *saint synode*. — Hiérarchie de l'Église russe. — Clergé noir et clergé blanc. — Les moines. — Les popes. — Pauvreté de ces derniers. — Leur intempérance. — Mépris du peuple pour eux. — Églises russes. — Leur architecture. — Les ornements intérieurs. — Aucun enseignement n'est donné par le clergé. — Toute la religion est réduite en pratiques extérieures. — L'Église russe est privée de vie et d'action.

L'introduction du christianisme en Russie date du commencement du XI^e^ siècle. La religion catholique y fut d'abord annoncée, et embrassée par un grand nombre d'idolâtres; mais à l'époque du schisme de Photius, des missionnaires grecs partisans de la doctrine schismatique prêchèrent en Moscovie et y firent de nombreux prosélytes. Ce qui constitue principalement les divergences des deux Églises grecque et latine, c'est d'abord que la première refuse de reconnaître la suprématie et l'autorité souveraine du pape, et qu'en second lieu, contrairement au dogme de foi reconnu par le concile de Nicée, elle n'admet pas que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils,

mais seulement du Père par le Fils. Nous ne parlerons pas des autres points de scission moins importants, tels que ceux qui sont relatifs à l'administration des sacrements de baptême et d'eucharistie, etc.

Mais en même temps qu'elle se séparait de l'Église universelle, l'Église moscovite n'en restait pas pour cela plus unie à l'Église grecque, sa mère immédiate, tout en conservant ses principaux dogmes. Ainsi l'Église russe voulut avoir son patriarche tout à fait indépendant du patriarche de Constantinople, le chef reconnu de l'Église grecque; puis, au lieu d'adopter la langue grecque pour sa liturgie, elle traduisit les Écritures saintes en slavon, et n'employa que cette langue dans les prières publiques. C'était déjà un grand point de divergence entre les deux Églises; mais Pierre I$^{er}$ y a mis le comble en creusant un abîme entre les deux institutions par l'abolition du patriarcat moscovite.

Pierre I$^{er}$, qui a réformé l'empire de Russie à tous les points de vue, a voulu le réformer aussi sous le rapport des institutions religieuses. Il a voulu subordonner l'Église à l'État, et ajouter au pouvoir temporel du souverain une autorité spirituelle sans contrôle. Après la mort du dernier patriarche de Moscou, en 1721, il ne voulut nommer personne à cette dignité; puis, après une vacance de vingt années du siège patriarcal, il déclara cette dignité abolie, et la remplaça par un collège ou synode perpétuel composé d'une quinzaine de membres, évêques ou archiman-

drites, mais tous nommés par l'autocrate et placés sous sa dépendance. Cette congrégation, qu'on appelle pompeusement le *saint synode*, investie du droit de régler toute la discipline ecclésiastique, d'examiner les mœurs et la capacité des évêques, de résoudre les questions religieuses, n'est en réalité qu'un bureau dont les employés, nommés par le tzar, sont inspirés, contrôlés, dirigés par un procureur impérial, auquel le tzar donne mission de le représenter[1]. Aussi tous les actes du saint synode sont pleins de ces formules : *Par très haute volonté, par très haut commandement, conformément à la très haute volonté de Sa Majesté, Sa Majesté trouve bon, l'ordre suprême, par très haut ordre, par très haute concession*, etc. Ainsi l'Église russe, placée sous la dépendance absolue d'un sceptre dit orthodoxe, se voit dépouillée de toute vie propre, de toute spontanéité, de toute initiative; les bulles de ses patriarches sont remplacées par des ukases, et, au lieu de recevoir l'inspiration du Saint-Esprit, le saint synode ne reçoit que celle du fonctionnaire civil ou militaire chargé de représenter l'autocrate; celui-ci est donc à lui seul pape et concile; il tranche les questions de théologie, modifie le culte comme il l'entend, impose des croyances nouvelles, décrète des saints et les destitue, etc.

La hiérarchie de l'Église russe se compose de mé-

[1] Sous l'empereur Nicolas, ce procureur était un général de cavalerie. Nous ignorons s'il a conservé ses fonctions sous le règne actuel.

tropolitains, archevêques, évêques, archimandrites ou abbés, igumènes ou prieurs, moines, protopopes ou archiprêtres, popes ou prêtres, diacres, sous-diacres, lecteurs et sacristains. Tous ces dignitaires ou ministres ecclésiastiques appartiennent soit au clergé noir (*tschernoi duhovenstvo*), soit au clergé blanc (*bieloi duhovenstvo*), ces deux grandes divisions du clergé russe.

Le clergé noir ou régulier vit dans l'enceinte des couvents, appliqué aux pratiques de la vie religieuse. Il ne constitue dans tout l'empire qu'un seul ordre, dit de Saint-Basile. Les moines sont divisés en deux classes, les prêtres et les frères lais, vaquant chacun à des fonctions analogues à leur caractère et à leur instruction : les premiers, au service de l'autel et à l'étude; les seconds, aux travaux matériels du monastère. Les moines prêtres sont généralement peu nombreux; c'est parmi eux que l'empereur choisit les hauts dignitaires de l'Église, tels que les métropolitains, les archevêques, les évêques, sur une liste de trois candidats qui lui est présentée par le saint synode. Cette liste toutefois n'oblige en aucune façon l'autocrate : il peut prendre en dehors qui lui convient.

Les moines russes ne mangent jamais de viande; ils se nourrissent en temps ordinaire de poisson, de lait, d'œufs, de beurre; et en temps de carême ou d'abstinence, de légumes seulement. Ils font vœu de chasteté et de persévérance. Ils sont exempts de l'im-

pôt personnel; ils ne peuvent être faits soldats ni être soumis à des châtiments corporels[1].

Avant et même depuis Pierre Ier, les monastères de Russie possédaient de grands biens, soit en argent, soit en propriétés foncières. Catherine II les en dépouilla pour y substituer une indemnité annuelle payée par la couronne. Cette indemnité est fort minime, s'élevant à quarante roubles (160 francs) par tête de religieux-prêtre; elle n'est affectée en outre qu'à un certain nombre de couvents; les autres sont obligés de vivre d'aumônes.

Cet état misérable des couvents, joint aux entraves multipliées que l'institution rencontre dans son organisation légale, est cause du petit nombre de sujets russes qui prennent l'habit religieux. Sur toute la population de l'empire, l'ordre basilien ne fait guère, dit-on, chaque année que trois cents recrues.

Le clergé blanc ou séculier est chargé de l'administration des paroisses, des aumôneries de l'armée et de la flotte, et des couvents de femmes. Toutefois ce n'est qu'aux protopopes ou archiprêtres, lesquels ont reçu dans leur ordination la plénitude du sacerdoce, qu'il appartient de remplir intégralement toutes les fonctions ecclésiastiques.

Pour qu'un candidat à la prêtrise orthodoxe puisse

[1] On remarquera cette naïveté de la loi russe, qui range parmi les privilèges accordés aux moines la faculté de ne pas être condamnés au knout ou au bâton. Elle fait de même pour les prêtres séculiers; mais ceux-ci peuvent être condamnés à devenir soldats.

être valablement ordonné, il est de rigueur qu'il soit engagé dans le mariage; mais si, étant déjà prêtre, il vient à perdre sa femme, ses pouvoirs sacerdotaux expirent de plein droit, sans qu'il ait la faculté de les faire revivre en convolant à de secondes noces. Dans ce cas, le prêtre veuf rentre dans la vie civile ou se fait moine; à moins que, par une haute faveur du saint synode ou de l'empereur, il ne soit maintenu dans son caractère, et autorisé à continuer ses fonctions.

Ce règlement est étrange. Ainsi, dans l'Église *orthodoxe*, c'est le mariage qui devient la base de l'ordre, le ciment conservateur de l'édifice sacerdotal; en sorte que les bénéfices du ministère apostolique sont comme une prime accordée à l'époux dont l'active sollicitude réussira le mieux à prolonger les jours de sa femme. De là ce proverbe russe : *Heureuse comme une popesse.*

Les femmes des prêtres, ainsi que leurs enfants, jouissent de tous les droits et privilèges attachés à l'ordre sacerdotal. Le clergé se recrute à peu près exclusivement parmi les fils de prêtres; il est vrai que tout individu libre de naissance ou affranchi peut, avec le consentement des autorités dont il relève, être ordonné prêtre orthodoxe; mais le gouvernement ne se prête que peu volontiers à ces ordinations extraordinaires; il tient à ce que le clergé se recrute autant que possible dans son propre sein, comme s'il craignait que trop de rejetons étrangers

greffés sur le vieux tronc de la famille sacerdotale ne lui rendissent une vigueur qu'il ne se soucie nullement de provoquer.

De même que les moines, les popes sont exempts de l'impôt personnel, du recrutement et des châtiments corporels. Ce dernier privilège est partagé par leurs femmes ou par leurs veuves. Du reste, tout ceci s'écroule du moment où le prêtre forfait à ses devoirs. Dans ce cas, il peut être dégradé de son caractère sacerdotal, incorporé dans l'armée, condamné aux travaux forcés en Sibérie.

Les biens des églises ont eu, au XVIII[e] siècle, le même sort que ceux des couvents. Catherine II les a confisqués. Le budget qui les a remplacés est misérable. Un métropolitain ne reçoit annuellement que mille roubles (4,000 francs), un archevêque que sept cent cinquante (3,000 francs). Qu'on juge d'après ces chiffres de ce qui est affecté aux membres inférieurs du clergé! Il faut donc que les offrandes volontaires et les quêtes suppléent à l'insuffisance du traitement officiel. Mais ces ressources, jointes au produit du casuel, sont encore loin d'assurer au clergé orthodoxe même le nécessaire. Comme sa maison lui fournit à peine de quoi se nourrir, il cherche toutes les occasions de s'asseoir à une table étrangère : baptêmes, mariages, enterrements, fêtes publiques, fêtes de famille, sont autant de circonstances où on le voit s'abandonner sans mesure à son insatiable appétit et à sa soif inextinguible.

*Suis-je donc un pope, pour dîner deux fois?* dit un proverbe que ne manque pas de citer un Russe qu'on invite à s'asseoir à une table quand il a déjà dîné, ou bien que l'on presse dans un repas de manger lorsqu'il est déjà rassasié.

L'intempérance est un vice qui engendre tous les autres, et cette vérité ne s'applique malheureusement que trop aux prêtres moscovites; aussi n'est-il pas rare de les voir tomber dans les désordres les plus honteux, et dans les crimes qui appellent la sévérité de la justice séculière[1].

Une des plaies les plus funestes du clergé russe, c'est l'ignorance. Écoutons à cet égard un écrivain, M. de Haxthausen, dont le témoignage ne saurait être suspect. « Les ecclésiastiques de mérite, dit-il, sont rares à la campagne. La plupart des vieux popes sont ignorants, grossiers, sans aucune instruc-

[1] Chaque année le saint synode présente un rapport sur le nombre des condamnations encourues par les membres du clergé. D'après ces rapports, en 1836 seulement, 208 *ecclésiastiques ont été dégradés pour crimes infamants,* et 1985 *ont été condamnés pour d'autres crimes ou délits moins graves:* en tout, 2,193 condamnations encourues par le clergé. Or, comme cette année-là le nombre total des membres du clergé russe s'élevait à 102,256, c'était donc deux sur cent qui avaient été flétris par les tribunaux. Cette proportion s'accrut encore les années suivantes; le nombre des prêtres condamnés en 1839 est de un sur vingt; et si nous embrassons une période de trois ans, par exemple, de 1836 à 1839, nous trouvons sortant des mains de la justice *quinze mille quatre cent quarante-trois* ecclésiastiques, c'est-à-dire le sixième de tout le clergé russe. Que penser en présence d'une telle statistique, produite non pas par des écrivains ennemis de la Russie, mais par le *saint* synode lui-même? que penser des prétentions de l'Église *orthodoxe* et de la *sainte* Russie?

tion, et exclusivement occupés de leurs intérêts personnels. En pratiquant leurs cérémonies religieuses et en dispensant les sacrements, ils n'ont souvent d'autre objet en vue que de se procurer des cadeaux ou des profits. Ils n'ont aucun souci de la charge d'âmes, et ne répandent ni consolation ni instruction[1]. »

Je le demande maintenant, quelle influence peuvent exercer sur le peuple russe des popes ignorants, ivrognes, et menant souvent une vie scandaleuse et criminelle? Aussi cette influence est-elle tout à fait nulle. Le peuple respecte les popes à l'église et pendant la durée des offices sacrés; hors de là il les traite avec une familiarité qui tient du mépris. Il y a en Russie des sarcasmes particuliers, des proverbes injurieux qui ne tombent que sur les popes, des superstitions offensantes pour eux et qui se perpétuent de siècle en siècle. Nous avons cité un de ces proverbes; voici une de ces superstitions dont nous voulons parler : Un Russe, n'importe à quelle classe il appartienne, noble, paysan, marchand ou soldat, s'il est prêt à entreprendre un voyage ou à commencer une promenade, et qu'il rencontre un pope sur la route, regarde cette apparition comme de mauvais augure, et crache à terre pour détruire l'influence sinistre qui le menace.

Ce que je signale ici s'applique surtout au clergé

[1] *Révélations sur la Russie.*

inférieur. Le clergé supérieur est, en général, plus heureusement partagé. Il est pris d'ailleurs parmi l'élite du clergé noir, où tout ce qu'il y a de science et de vertu dans le sacerdoce russe semble s'être réfugié. Cependant, comme ce clergé n'a presque jamais de rapport direct avec le peuple, il n'exerce sur lui, malgré le respect dont ce dernier l'entoure, aucune influence sérieuse. Quant au gouvernement, dont il relève, il se garde bien d'affecter vis-à-vis de lui la moindre indépendance : tout métropolitain, archevêque ou évêque moscovite qui tient à conserver sa mitre, sait bien qu'il n'a d'autre parti à prendre que de se faire l'instrument docile et, au besoin, l'agent zélé des volontés de l'autocrate.

Les églises russes ont un caractère tout particulier. Ordinairement vastes et construites en bois ou en briques, elles forment des espèces de quadrilatères qui presque toujours sont disposés en croix. Leur architecture semi-asiatique, leurs énormes dômes, qui les font ressembler à des mosquées, et qui s'élèvent brillants d'or ou d'argent, ou recouverts d'une peinture verte ou bleue parsemée d'étoiles, sont d'un effet pittoresque. Généralement chaque église possède, outre un dôme principal, quatre autres dômes plus petits; le clocher, séparé de l'église, consiste souvent en une tour élevée comme une colonne au milieu du cimetière qui environne l'édifice sacré.

L'intérieur des églises russes étonne plus qu'il n'impose. En y prodiguant la pompe des ornements,

le clergé n'a pas eu l'art de leur imprimer ce caractère de grandeur et de solennité qui fait éprouver un sentiment de respect et de vénération à quiconque pénètre dans les églises catholiques romaines.

L'enceinte de l'église se divise en trois parties. La plus interne et la plus sacrée contient l'autel, que surmonte une croix d'or ou d'argent massif, et sur lequel est placé un exemplaire des Écritures richement relié, avec fermoir d'argent ou d'or, et souvent orné de pierres précieuses. La nef, destinée à recevoir l'assemblée, forme la seconde partie; elle est séparée de l'autel par l'*iconostase,* espèce de rideau sur lequel sont représentés Jésus-Christ, la Vierge, les apôtres et quelques saints, et qui forme au milieu ce qu'on nomme les portes impériales, lesquelles s'ouvrent à différentes reprises, pendant le service, pour offrir aux fidèles la vue du sanctuaire. Ces peintures, qui sont en général assez mauvaises, se bornent à laisser à découvert la figure, les mains ou les pieds des personnages qu'elles sont censées représenter. Le corps et les vêtements ne sont autre chose qu'une feuille d'or ou d'argent en relief, garnie partout de pierreries d'une valeur inestimable, offrandes séculaires de la piété des fidèles. La troisième partie de l'église est le *trapèze* ou le porche, rempli par la foule des fidèles qui n'ont pu trouver place dans la nef.

Quand le peuple russe assiste aux offices de sa religion, il ne s'occupe guère du sens des rites et des symboles qui s'y déploient. Religieux par instinct,

il ne discute ni ne raisonne sa foi; il ignore même communément les dogmes qui la constituent : et d'ailleurs comment pourrait-il les connaître? Jamais de sermons, jamais de prédications pour l'instruire de sa religion, lui enseigner sa morale et les devoirs qu'elle impose. On ne lui a jamais appris à élever son âme à Dieu, et pour lui tout le culte consiste en génuflexions et en signes de croix. Plus il se courbera profondément, plus il se sillonnera la poitrine, plus il croira avoir bien mérité du Ciel. Paresseux de la pensée, il ne recherche point la raison d'être des causes auxquelles il obéit : il les accepte telles quelles, et s'y soumet aveuglément; nous l'avons déjà dit, le Russe est fataliste.

De telles dispositions tiennent sans aucun doute à la nature insouciante et superficielle de la race slave; mais elles ont été singulièrement fortifiées dans le Russe par le régime de fer auquel il est soumis. Quand un esclavage monstrueux pèse sur un peuple, il tue en lui jusqu'au dernier germe de spontanéité et d'initiative.

Une autre cause qui contribue à ensevelir le Russe dans cette torpeur morale, c'est l'action même de l'Église à laquelle il appartient. Un de nos grands orateurs chrétiens, le P. Lacordaire, a dit une profondé vérité en définissant l'Église russe : « L'Église catholique réduite à l'état de pétrification. » Oui, dès l'instant que l'Église grecque s'est séparée de l'Église catholique, elle n'a plus été qu'une branche retran-

chée du tronc d'où elle tirait la sève et la vie; elle s'est desséchée, elle est morte. Elle est devenue un des rouages, un des instruments du despotisme, voilà tout. Mais l'empereur de toutes les Russies, aidé de ses armées de soldats et de toute sa formidable puissance autocrate, aura beau s'évertuer, il n'investira jamais son Église gréco-russe orthodoxe d'une puissance que Dieu ne lui a pas donnée. On peut la rendre persécutrice (comme il l'a fait en Pologne et dans quelques provinces), on ne la rendra point apostolique, c'est-à-dire civilisatrice et conquérante dans le monde moral : discipliner les hommes, ce n'est pas convertir les âmes. Cette Église politique et nationale n'a ni la vie morale ni la vie surnaturelle. Tout vient à manquer à qui manque d'indépendance. Le schisme, en séparant le prêtre de son chef indépendant, le souverain pontife, le met aussitôt dans la main de son chef temporel, empereur ou roi : ainsi la révolte est punie par l'esclavage. Il faudrait douter de Dieu, si l'instrument de l'oppression devenait aussi celui de la délivrance [1].

Ainsi la religion russe, esclave elle-même, ne peut rien pour l'amélioration du sort du peuple. « Ce qu'il faudrait à ce peuple, dit l'écrivain que nous venons de citer, c'est une religion indépendante et conquérante : la Russie a de la foi; mais la foi politique n'émancipe pas l'esprit de l'homme, elle le renferme

[1] M. de Custine, *Lettres sur la Russie.*

dans le cercle étroit de ses affections naturelles; avec la foi catholique, les Russes acquerraient bientôt des idées générales basées sur une instruction raisonnable, et sur une liberté proportionnée à leurs lumières... Quand l'Église abdique la liberté, elle perd la virtualité morale; esclave, elle n'enfante que l'esclavage. On ne peut assez le répéter, la seule Église véritablement indépendante, c'est l'Église catholique, qui seule aussi a conservé le dépôt de la vraie charité; toutes les autres Églises font partie constitutive des États, qui s'en servent comme de moyens politiques pour appuyer leur puissance. Ces Églises sont d'excellentes auxiliaires du gouvernement : elles peuvent former des sujets dociles, même des citoyens; l'Église catholique seule fait des hommes[1]. » La religion catholique seule pourrait donc faire en Russie ce qu'elle a fait dans le reste de l'Europe, préparer et amener par degrés l'émancipation des serfs, et doter cette nation des bienfaits d'une véritable civilisation; les moyens employés jusqu'à présent par le pouvoir autocratique n'ont agi qu'à la surface; ils ont caché la plaie sans la guérir. La bonne civilisation va du centre à la circonférence, tandis que la civilisation russe est venue de la circonférence au centre : c'est de la barbarie récrépie, voilà tout.

M. de Custine, *Lettres sur la Russie*.

# CHAPITRE XIII

**Mon existence à Saratof. — Sort de mes compagnons de captivité. — Nous apprenons les événements de France. — Nous sommes rendus à la liberté. — Proposition du gouverneur. — Mon refus. — Lettres de M. de Marcilly. — Je vais le rejoindre en Crimée. — Détails sur mon voyage. — Mon arrivée à Goursouf. — Souvenirs du duc de Richelieu. — Inkermann. — Sébastopol. — Paroles remarquables de M. de Marcilly. — Odessa. — Mon retour en France.**

On a pu voir par ce qui précède que, quoique prisonnier, ma position depuis mon arrivée à Saratof n'était pas très malheureuse. Accueilli avec prévenance dans les principales maisons de la noblesse de la ville et des environs, gagnant par mon travail de quoi subvenir et au delà à tous mes besoins, j'aurais été heureux si on pouvait l'être quand on est privé de sa liberté; car, quoique le gouverneur eût supprimé en ma faveur les restrictions imposées aux autres prisonniers, et qu'il me fût permis de voyager sans permission spéciale dans toute l'étendue du gouvernement de Saratof, je n'en sentais pas moins la chaîne qui me retenait captif; quoique ma prison eût cent

lieues de long et autant de large, c'était toujours une prison, et je ne soupirais pas moins avec ardeur après le jour où il me serait donné de revoir ma belle patrie.

Mes compagnons avaient su se créer aussi une existence facile et agréable. Ils avaient formé des liaisons avec la plupart des familles nobles du pays; quelques-uns avaient tiré parti de leurs connaissances pour se créer des ressources supplémentaires; les uns donnaient des leçons de langue française, d'autres enseignaient les mathématiques, l'escrime, le dessin, etc. Plusieurs avaient pris comme moi des logements en ville, à leurs frais; mais à certains jours de la semaine, et régulièrement tous les dimanches, nous nous réunissions à notre caserne pour causer librement entre nous. Là nous nous communiquions les nouvelles que chacun avait pu recueillir. Pendant l'été de 1813, nous suivions avec anxiété les phases diverses de la campagne qui s'était ouverte sous les plus sinistres auspices: la défection de la Prusse, le soulèvement de l'Allemagne entière contre les Français, nous avaient d'abord jetés dans le découragement; puis les victoires de Lutzen, de Bautzen et de Wurtchen avaient relevé nos espérances; nous croyions voir la fortune réconciliée avec l'empereur. Le congrès de Prague, la suspension des hostilités, nous faisaient espérer une paix prochaine et le retour dans nos foyers; mais bientôt la rupture de ce congrès et la réunion de l'Autriche aux puissances coalisées nous

rejetèrent dans de nouvelles inquiétudes. Nous éprouvâmes longtemps ces alternatives de crainte et d'espérance ; puis les nouvelles s'assombrirent à l'approche de l'hiver. Le désastre de Leipzig, suivi de l'invasion de la France, nous plongea dans la prostration la plus accablante.

Les Russes triomphaient ; ils se faisaient une joie maligne de nous raconter leurs succès, qu'ils exagéraient encore à plaisir. Je fus obligé de cesser d'aller dans plusieurs maisons pour ne pas entendre les propos injurieux qu'on ne se gênait pas de tenir devant moi contre la France et son empereur. Une seule personne ne démentit pas le caractère de générosité que j'avais remarqué en elle. M^me^ la comtesse K... non seulement ne se permit jamais devant moi la moindre allusion blessante contre ma patrie et son chef, mais plus d'une fois elle arrêta les sarcasmes de cette nature que d'autres personnes lançaient en ma présence, et certainement à mon intention.

Longtemps nous voulûmes douter, longtemps nous regardâmes comme des fables les succès des Russes en France, leur entrée dans Paris, la chute de Napoléon. Enfin le moment vint où le doute ne fut plus permis. Un jour le gouverneur nous fit appeler tous chez lui en annonçant qu'il avait à nous faire une importante communication. Quand nous fûmes réunis, il nous donna lecture de la capitulation de Paris signée par les maréchaux Mortier et Marmont ; un bulletin annonçant l'entrée à Paris de l'empereur

Alexandre et du roi de Prusse, la proclamation du sénat prononçant la déchéance de Napoléon, et rappelant les Bourbons au trône de France; enfin un ordre émané de l'empereur Alexandre qui rendait la liberté à tous les prisonniers français actuellement en Russie.

Cette dernière communication fut accueillie par nous avec des transports de joie, et nous fit oublier un instant ce que les deux premières avaient de blessant pour notre orgueil national. La chute de Napoléon produisit sur nous tous une douloureuse impression, dont ne peuvent se rendre compte ceux qui n'ont pas servi sous les ordres de ce grand capitaine. Quant au retour des Bourbons, il nous trouvait à peu près indifférents; nous ne ressentions pour eux ni affection ni haine; nous ne connaissions pas même de nom celui d'entre eux qui allait remonter sur le trône de ses pères; ce que nous voyions de plus heureux dans leur restauration, c'était la conservation de l'unité et de l'intégrité de la France, pour qui nous avions craint un instant le sort de la Pologne.

Le gouverneur me retint à dîner, voulant, me dit-il, fêter avec moi en famille *ma sortie de prison*. Mme K... fut fort aimable, comme à son ordinaire.

« Je ne sais pas, dit-elle à son mari, quelle idée vous avez eue de faire une fête pour un événement qui va nous causer une bien douloureuse privation, puisque nous allons perdre tout à la fois un ami et un médecin en qui nous avons toute confiance.

— C'est vrai, répondit le mari; mais si le docteur est réellement notre ami, comme vous le dites, peut-être ne le perdrons-nous pas. Il n'a pas eu trop à se plaindre de son séjour parmi nous pendant sa captivité; maintenant qu'il est libre, nous pouvons lui offrir des avantages tels, qu'il pourra se décider à se fixer parmi nous.

— Général, repris-je en m'adressant au gouverneur, je pense que vous n'avez voulu que répondre sur le même ton à un compliment trop flatteur que m'adressait Madame; mais auriez-vous parlé sérieusement, je m'empresse de vous dire que je conserverai toujours un profond sentiment de reconnaissance pour les bontés que vous avez eues pour moi pendant mon séjour ici. Quant à me fixer dans ce pays, cela m'est impossible; jamais je ne me suis senti un plus grand désir de revoir la France : si ce désir ne se satisfaisait pas, je serais attaqué de nostalgie, et cette maladie serait mortelle pour moi.

— C'est fâcheux, car ce que je vous disais est très sérieux. Je vous aurais obtenu la place de médecin en chef du gouvernement de Saratof, avec mille roubles d'appointements fixes, sans compter vos frais de tournée; je vous aurais assuré un traitement de cinq cents roubles comme mon médecin ordinaire, plus le payement de toutes les visites extraordinaires en cas de maladie. La clientèle que vous avez déjà se serait accrue au point que vous auriez joui ici d'une

position qu'eût enviée plus d'un des premiers médecins de Pétersbourg et de Moscou.

— Je reconnais combien sont grands et réels les avantages que vous m'offrez; mais le seraient-ils dix fois plus, cent fois plus, je ne pourrais les accepter.

— Je n'insiste pas, répondit le gouverneur; vous réfléchirez; et, si par hasard vous vous déterminiez à accepter mes offres, je serais toujours prêt à les réaliser. »

Mes réflexions étaient toutes faites; car déjà depuis quelque temps diverses insinuations m'avaient préparé à la proposition du gouverneur. M. de Marcilly, pendant son séjour à Saratof, avait même été chargé de me sonder à ce sujet. Je lui avais demandé ce qu'il en pensait lui-même.

« C'est une question grave et complexe, m'avait-il répondu; mais vous seul pouvez la résoudre, après que vous l'aurez envisagée sous toutes ses faces. Il est un point surtout d'une haute importance, c'est d'étudier le peuple au milieu duquel on vous propose de vivre; je vous aiderai de mes lumières et de mon expérience, vos propres observations feront le reste, et vous verrez alors si vous croyez pouvoir vous habituer au milieu d'une nation si différente de la nôtre. »

C'est alors que M. de Marcilly me fournit tous ces détails sur les mœurs et les usages des Russes, dont j'ai donné un extrait dans les chapitres précédents. A la fin de l'été 1813, il était retourné en Crimée,

dont le climat convenait mieux à sa santé que celui de Saratof. Mais il m'avait mis en état de continuer par mes propres observations l'étude que nous avions commencée ensemble. Aussi depuis longtemps ma résolution était-elle irrévocablement fixée. Vivre en Russie, même dans un palais, au milieu de l'opulence, eût été pour moi un supplice, et j'aurais préféré habiter en France une cabane, eussé-je dû y gagner ma vie à la sueur de mon front.

Je n'avais pas cessé de correspondre avec M. de Marcilly depuis son départ. Le lendemain du jour où l'on nous avait annoncé notre liberté, je reçus de lui une lettre dans laquelle il me donnait des détails beaucoup plus circonstanciés sur les événements accomplis récemment en France. Pour lui, le retour des Bourbons était le signal d'une ère nouvelle de bonheur et de prospérité pour notre patrie. Lui aussi, après plus de vingt-cinq ans d'exil, il voulait aller revoir la France et y mourir. Cette fois il n'hésitait pas à me donner son avis sur la réponse que j'aurais à faire si l'on me proposait de me fixer en Russie.

« Avant la restauration du trône légitime, me disait-il dans sa lettre, on pouvait balancer; aujourd'hui l'hésitation n'est plus permise. Je vous attends ici, et nous nous embarquerons ensemble sur un bâtiment que le duc de Richelieu a frété à Odessa pour lui et pour tous les Français qui se trouvent dans ce pays. »

Il me traçait ensuite mon itinéraire depuis Saratof

jusqu'à Goursouf en Crimée, où je devais le rejoindre; puis de là nous irions ensemble à Odessa pour nous embarquer.

Cette route était plus longue que celle de terre; mais elle était moins pénible et mille fois plus agréable.

Traverser le Pont-Euxin, le Bosphore, la mer Égée, voir Constantinople, la Grèce, la Sicile, l'Italie, et aborder à Marseille, valait mieux sans contredit que traverser les steppes immenses de la Russie et de la Pologne, même la Prusse et l'Allemagne, où nous n'avions à retrouver que de tristes souvenirs.

Le gouverneur avait reçu en même temps que moi une lettre de M. de Marcilly, qui lui faisait part de ses projets, èt de l'espoir qu'il avait de me voir bientôt me réunir à lui. Il me demanda une dernière fois si j'avais bien réfléchi à ses propositions. On comprend quelle fut ma réponse. Me voyant bien décidé à partir, il me donna des passeports pour que je ne fusse pas inquiété dans ma route; car, cet itinéraire n'étant pas celui des autres prisonniers, il me fallait une autorisation spéciale pour le suivre. J'obtins aussi un laissez-passer pour M. Rancey, mon secrétaire, et le 1^er^ juillet 1814 nous partîmes de Saratof, après avoir serré la main à nos camarades, en nous donnant rendez-vous en France.

J'avais loué une barque sur laquelle nous descendîmes le Volga jusqu'à Sarepta. Dans les diverses sta-

tions où nous mîmes pied à terre, nous rencontrâmes des soldats français qui avaient fait partie de notre convoi de prisonniers. Tous se préparaient joyeusement au retour dans la patrie. Ils n'avaient pas été à beaucoup près aussi bien que nous; car ils ne touchaient aucune solde, et ne recevaient que la ration accordée aux soldats russes; cependant un grand nombre d'entre eux avaient su se créer des ressources par leur industrie. Ils avaient trouvé chez les frères Moraves, qui habitent en grand nombre Sarepta et les environs, un accueil bienveillant. Quelques-uns même avaient su, par leur intelligence et leur bonne conduite, amasser un petit pécule qui allait leur être d'un grand secours pour la route.

De Sarepta nous prîmes une voiture pour nous transporter sur le Don, à quatre-vingts verstes (vingt lieues environ) de Sarepta. Nous traversâmes un pays occupé par les Cosaques du Don, et le lendemain de notre départ de Sarepta nous arrivâmes dans un village sur les bords de ce fleuve, où nous trouvâmes un bâtiment qui nous conduisit jusqu'à Tangarog. Il y avait dans ce port bon nombre de ces petits bâtiments qui seuls peuvent naviguer sur la mer d'Azof, le peu de profondeur de cette mer ne le permettant pas aux gros navires. Nous frétâmes un de ces bâtiments, et deux jours après notre départ nous entrions dans le Bosphore Cimmérien, aujourd'hui détroit de Taman ou de Iénikalé. Nous relâchâmes dans cette dernière ville, dont la forteresse commande le

détroit. Je profitai de ce temps pour visiter Kertch, l'ancienne Panticapée, capitale du royaume de Pont. Cette ville n'offre aujourd'hui rien de remarquable que son musée, riche dépôt des antiquités grecques trouvées dans la Tauride. On voit aux environs de Kertch une grande élévation appelée *Altyn-Abo*, et que le vulgaire croit être le tombeau de Mithridate.

Après avoir franchi le détroit, nous nous dirigeâmes à l'ouest en longeant les côtes de la Crimée. Rien n'est magnifique comme le tableau qui se déroule à vos yeux le long de ce rivage. Une chaîne de montagnes à l'aspect varié et imposant, formant de grandes masses calcaires mêlées de marbres rouges et blancs, de jaspe et de grès, s'élève parfois en forme de piliers perpendiculaires serrés les uns contre les autres comme des tuyaux d'orgue. Ici la montagne s'avance et forme un cap plus ou moins saillant; là elle s'entr'ouvre pour livrer passage à quelque cours d'eau; plus loin l'ouverture s'élargit et forme une petite baie, dont le rivage paraît couvert d'une riche végétation; des villes, des villages, des maisons de campagne, sont répandus çà et là tout le long de cette côte, et à des distances assez rapprochées.

Enfin nous abordâmes à Goursouf, et bientôt je pus serrer dans mes bras mon excellent ami M. de Marcilly, qui m'attendait avec impatience; car le bâtiment qui devait nous conduire en France ne pouvait tarder à partir, et nous avions encore un long

trajet à faire pour le rejoindre. Nous ne restâmes que le temps nécessaire pour les derniers préparatifs de notre départ.

Je ne pouvais me lasser d'admirer la campagne aux environs de Goursouf. On se croirait au milieu des plus beaux sites de nos provinces méridionales plutôt qu'en Russie. Partout une végétation riche et luxuriante couvre la terre; la vigne, l'olivier, le grenadier, l'oranger, le citronnier, embaument l'air de leurs parfums, et réjouissent la vue de leur feuillage varié. On ne saurait se figurer combien ce spectacle avait d'attraits, pour moi surtout, dont les yeux depuis deux ans n'étaient accoutumés qu'à la triste monotonie des steppes des bords du Volga.

Il y a à Goursouf un château des gouverneurs de la Tauride. Il a été longtemps habité par M. le duc de Richelieu, qui a laissé un souvenir si cher aux habitants de cette contrée [1]. Un autre spectacle

[1] Voici ce qu'écrivait un voyageur qui a visité la Crimée en 1820: « Je ne connais personne qui ait laissé une mémoire plus vénérée hors de sa patrie. Les Tatars prononcent toujours son nom avec émotion et tendresse. — « Nous le regretterons sans cesse, » me dit le podestat de Goursouf. Je lui répondis que je connaissais beaucoup M. de Richelieu; et cela seul fut pour moi, auprès des habitants, une meilleure recommandation que n'aurait pu l'être un firman. Je ne saurais vous exprimer avec quelle curiosité ils m'écoutèrent quand je leur dis: « Il « est le premier après le roi; il jouit de l'amour et de la confiance bien « mérités de ses compatriotes; et cependant il se rappelle toujours ces « lieux, qu'il reviendra peut-être visiter un jour. » A ces mots mes auditeurs versèrent des larmes de joie, et s'écrièrent: « Que Dieu le « fasse! »

non moins intéressant pour moi que celui d'une belle nature, c'était l'aspect d'hommes qui n'étaient point esclaves. Les nobles seuls, il est vrai, possèdent des terres; mais les paysans les cultivent comme fermiers, moyennant une redevance qui leur permet de vivre honorablement, et d'exercer une des vertus qui distinguent ce peuple, l'hospitalité.

Nous partîmes le surlendemain de mon arrivée pour Sébastopol, en suivant une route qui parcourt tout le littoral. Je ne me lassais pas d'admirer les sites variés et riches qui s'offraient à mes regards, et je ne pus m'empêcher de dire à M. de Marcilly qu'il devait regretter un si beau pays.

« Je le regretterais en effet, me répondit-il, si ce n'était pas aujourd'hui une province russe. Mais quand je pense aux malheurs qui ont accablé ce pays depuis que l'impératrice Catherine II s'en est emparée par une infâme trahison; qu'elle a fait transporter soixante-quinze mille de ses habitants dans les steppes voisins de l'embouchure du Don, où presque tous sont morts de froid, de faim et de nostalgie; que l'intérieur de la Crimée, autrefois si fertile, est maintenant un désert inhabitable; quand je pense qu'un caprice d'un autocrate peut d'un instant à l'autre changer la condition de ces bons habitants au milieu desquels j'aimais tant à vivre, depuis que M. de Richelieu leur avait fait sentir ce que peut pour le bonheur d'un peuple un pouvoir intelligent et paternel, je me sens disposé à quitter

sans regret un pays auquel m'attachait surtout la présence d'un homme de bien qui en était devenu en quelque sorte la providence. »

Après avoir parcouru une vallée connue sous le nom de Baïdar, nous arrivâmes à Inkermann, ou la ville des Cavernes : c'est une montagne dont la déclivité est toute percée de grottes qu'on suppose avoir été creusées dans le IVe siècle par les ariens fuyant la persécution des empereurs byzantins.

Nous arrivâmes enfin, sur le soir de la même journée, à Sébastopol, ville bâtie en 1786 par les Russes sur l'emplacement d'un village tartare nommé Akhtiar.

« Cette ville, me dit le lendemain M. de Marcilly pendant que nous la parcourions, est le principal but que s'est proposé la Russie en s'emparant de la Crimée. Voyez ce port et cette rade spacieuse, voyez ces casernes, ces arsenaux, ces forteresses qui s'élèvent de tous côtés comme par enchantement; c'est le nid de l'aigle à deux têtes, d'où il étend ses regards sur l'Europe et sur l'Asie; c'est de là que partiront, dans un temps donné, la flotte et l'armée qui fondront sur Constantinople comme sur une proie assurée, et feront de l'empire ottoman une annexe de l'empire de Russie.

— Dieu merci, répondis-je en souriant, vos prévisions ne se réaliseront pas de sitôt, et j'espère même qu'elles ne se réaliseront jamais. J'en ai pour garant la paix universelle qui vient d'être signée

entre toutes les puissances, et le caractère sage, modéré, plein d'honnêteté et de franchise qu'a déployé l'empereur Alexandre dans cette circonstance.

— Ne vous y fiez pas, reprit M. de Marcilly; non que je veuille en rien diminuer la bonne opinion que vous avez de l'empereur Alexandre; je suis prêt avec vous à reconnaître en lui les meilleures qualités possibles; mais, comme il l'a dit lui-même, il n'est qu'un heureux accident sur le trône de Russie. Et d'ailleurs, comment ne pas se montrer modéré, quand tout lui réussit à souhait? La campagne de 1812, qui menaçait l'existence de son empire, a renversé le seul adversaire qu'il eût à redouter, et l'a placé à la tête du conseil des souverains. Son influence s'étend sur toute l'Europe, et l'on parle de sa modération parce que, dans le partage des dépouilles du grand empire qui vient de s'écrouler, il s'est contenté du royaume de Pologne. Ainsi s'est accomplie une des conditions essentielles du testament de Pierre I^er^; quant au reste, soyez persuadé que si ce n'est pas Alexandre, ce sera un de ses successeurs qui tentera de l'exécuter, car cette pensée est celle de tout homme appelé à monter sur le trône des czars; et cette pensée se réalisera, à moins que Dieu n'inspire aux nations de l'Occident d'oublier leurs rivalités et leurs haines passées, pour unir leurs efforts contre l'ennemi commun. »

Il y a, au moment où j'écris ces lignes, quarante et un ans que ces paroles me furent dites en par-

courant les rues de Sébastopol. Je ne les ai jamais oubliées, et je les reproduis ici comme la conclusion de ce livre, le lendemain du jour où Sébastopol vient de tomber au pouvoir des armées de la France et de l'Angleterre, unies pour s'opposer à la réalisation de la clause la plus importante du testament de Pierre Ier, l'occupation de Constantinople.

---

Un aviso appartenant à la marine militaire, car les navires de commerce n'entraient pas à Sébastopol, nous transporta rapidement à Odessa. J'admirai cette ville, créée comme par enchantement, et qui doit le développement rapide de sa prospérité à l'habileté de M. le duc de Richelieu. Je visitai les principales églises, l'amirauté, la douane, la bourse, le théâtre et le collège fondé par M. de Richelieu, sous la direction de M. l'abbé Nicolle, qui plus tard remplit à Paris les fonctions de recteur de l'Académie. Ce collège a reçu en 1818 le nom de lycée Richelieu. Pendant trois jours je ne cessai de parcourir la ville, et d'y trouver à chaque instant de nouveaux sujets d'admiration. J'étais fier et heureux de cette pensée, que ce que j'avais vu de plus beau, de plus remarquable et de plus utile en Russie, était l'ouvrage d'un Français.

Nous nous embarquâmes sur un bâtiment génois le 10 août 1814, deux ans et deux mois après mon arrivée en Russie. Le 25 du même mois, nous débarquâmes sans incident remarquable dans le port de Marseille.

FIN

# TABLE

—

## CHAPITRE I



## CHAPITRE II

## CHAPITRE III



## CHAPITRE IV



## CHAPITRE V

## CHAPITRE VI



## CHAPITRE VII



## CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX



CHAPITRE X



CHAPITRE XI



CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII





17278. — Tours, impr. Mame.


MICHIGAN
3 9015 02610 7360





